

Prix : **95** centimes

---

LES MEILLEURS AUTEURS CLASSIQUES

*Français et Étrangers*

---

# MOLIÈRE



THÉÂTRE

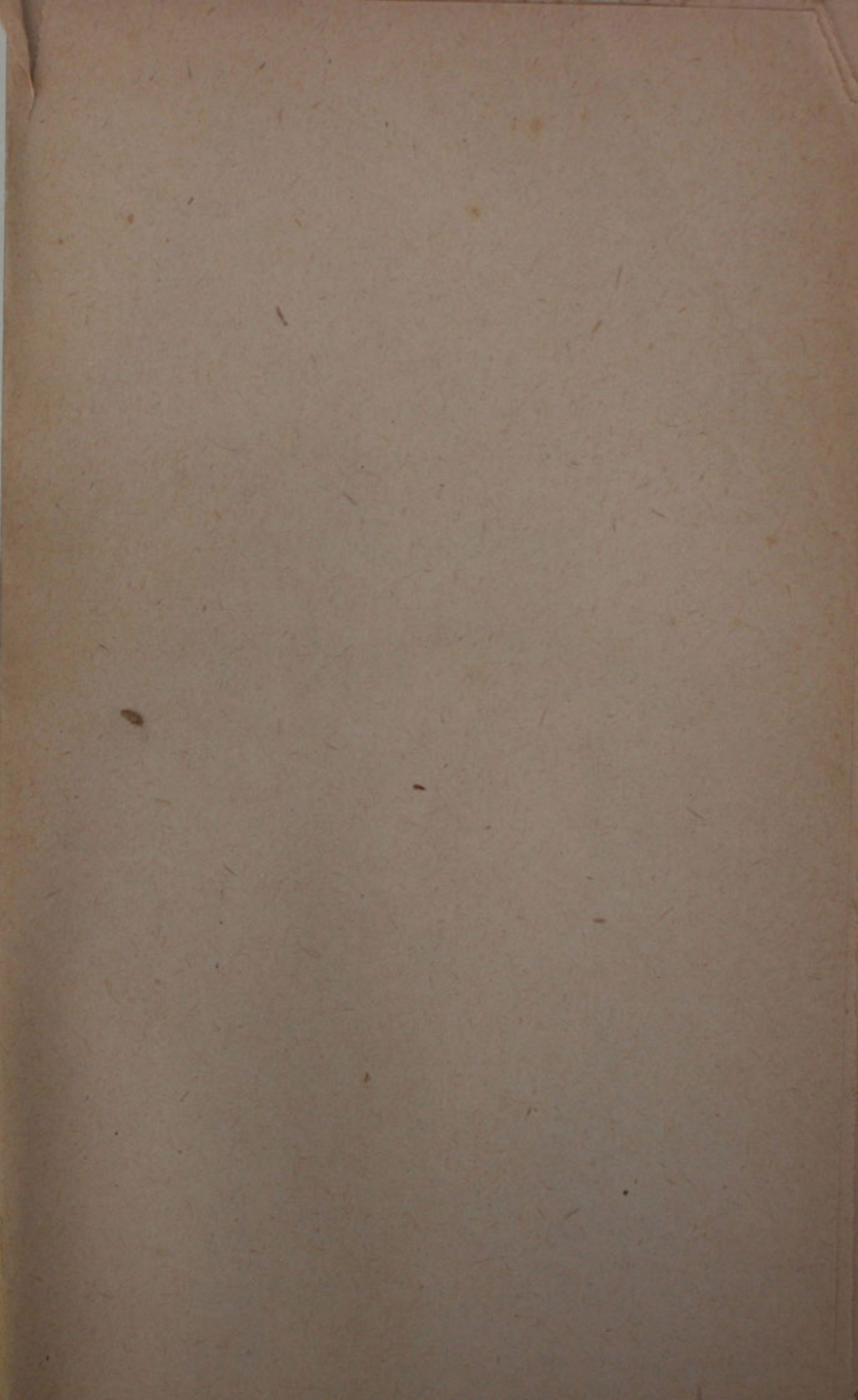


PARIS

ERNEST FLAMMARION, ÉDITEUR

26, RUE RACINE, 26











THÉÂTRE COMPLET  
DE MOLIÈRE

III

---

2659-2-11. — PARIS, IMP. HUMMERLÉ ET C<sup>ie</sup>.

---

THÉÂTRE COMPLET

DE J.-B. POQUELIN

DE MOLIÈRE

---

TOME TROISIÈME



PARIS

ERNEST FLAMMARION, ÉDITEUR

26, RUE RACINE, 26

---

*Tous droits réservés*





# PASTORALE COMIQUE

*Pièce comique du Ballet des Muses*

1666

## PERSONNAGES

IRIS, jeune bergère.  
LYCAS, riche pasteur.  
PHILÈNE, riche pasteur.  
CORYDON, jeune berger.  
BERGER ENJOUÉ.  
UN PATRE.

*La scène est en Thessalie, dans un hameau de la vallée de Tempé.*



BALLET DES MUSES

# PASTORALE COMIQUE

---

La première scène est entre Lycas, riche pasteur, et Corydon, son confident.

La seconde scène est une cérémonie magique de chantres et danseurs.

*Déesse des appas,  
Ne nous refuse pas  
La grâce qu'implore nos bouches.  
Nous t'en prions par tes rubans,  
Par tes boucles de diamants,  
Ton rouge, ta poudre, tes mouches,  
Ton masque, ta coiffe et tes gants.*

*O toi qui peux rendre agréables  
Les visages les plus mal faits,  
Répands, Vénus, de tes attraits  
Deux ou trois doses charitables  
Sur ce museau tondu tout frais.*

*Déesse des appas,  
Ne nous, etc.*

*Ah! qu'il est beau,  
Le jouvenceau!  
Ah! qu'il est beau! ah! qu'il est beau!  
Qu'il va faire mourir de belles!  
Auprès de lui les plus cruelles  
Ne pourront tenir dans leur peau.  
Ah! qu'il est beau,  
Le jouvenceau!  
Ah! qu'il est beau! ah! qu'il est beau!  
Ho, ho, ho, ho, ho, ho!*

## PASTORALE COMIQUE

Qu'il est joli,  
 Gentil, poli !  
 Qu'il est joli, qu'il est joli !  
 Est-il des yeux qu'il ne ravisse ?  
 Il passe en beauté feu Narcisse,  
 Qui fut un blondin accompli.  
 Qu'il est joli,  
 Gentil, poli !  
 Qu'il est joli, qu'il est joli !  
 Hi, hi, hi, hi, hi, hi !

La troisième scène est entre Lycas et Philène, riches pasteurs.

PHILÈNE chante.

Paissez, chères brebis, les herbettes naissantes.  
 Ces prés et ces ruisseaux ont de quoi vous charmer ;  
 Mais, si vous désirez vivre toujours contentes,  
 Petites innocentes,  
 Gardez-vous bien d'aimer.

Lycas, voulant faire des vers, nomme le nom d'Iris, sa maîtresse, en présence de Philène, son rival, dont Philène en colère chante :

Est-ce toi que j'entends, téméraire ? est-ce toi  
 Qui nomme la beauté qui me tient sous sa loi ?

LYCAS.

Oui, c'est moi ; oui, c'est moi.

PHILÈNE.

Oses-tu bien en aucune façon  
 Proférer ce beau nom ?

LYCAS.

Hé ! pourquoi non ? hé ! pourquoi non ?

PHILÈNE.

Iris charme mon âme,  
 Et qui pour elle aura  
 Le moindre brin de flamme,  
 Il s'en repentira.

LYCAS.

Je me moque de cela,  
 Je me moque de cela.

PHILÈNE.

Je t'étranglerai, mangerai,  
 Si tu nommes jamais ma belle.  
 Ce que je dis, je le ferai,  
 Je t'étranglerai, mangerai.  
 Il suffit que j'en ai juré :  
 Quand les dieux prendraient ta querelle,

*Je t'étranglerai, mangerai,  
Si tu nommes jamais ma belle.*

LYCAS.

*Bagatelle, bagatelle !*

La quatrième scène est entre Lycas et Iris, jeune bergère, dont Lycas est amoureux.

La cinquième scène est entre Lycas et un pâtre qui apporte un cartel à Lycas de la part de Philène, son rival.

La sixième scène est entre Lycas et Corydon.

La septième scène est entre Lycas et Philène.

PHILÈNE, *venant pour se battre, chante.*

*Arrête, malheureux !*

*Tourne, tourne visage,*

*Et voyons qui des deux*

*Obtiendra l'avantage.*

Lycas parle, et Philène reprend :

*C'est par trop discourir,*

*Allons, il faut mourir.*

La huitième scène est de huit paysans qui, venant pour séparer Philène et Lycas, prennent querelle et dansent en se battant.

La neuvième scène est entre Corydon, jeune berger, et les huit paysans, qui, par la persuasion de Corydon, se réconcilient, et, après s'être réconciliés, dansent.

La dixième scène est entre Philène, Lycas et Corydon.

La onzième scène est entre Iris, bergère, et Corydon, berger.

La douzième scène est entre Iris, bergère, Philène, Lucas et Corydon.

PHILÈNE *chante.*

*N'attendez pas qu'ici je me vante moi-même*

*Pour le choix que vous balancez.*

*Vous avez des yeux, je vous aime :*

*C'est vous en dire assez.*

La treizième scène est entre Philène et Lycas, qui, rebutés par la belle Iris, chantent ensemble leur désespoir.

PHILÈNE.

*Hélas ! peut-on sentir de plus vive douleur ?*

*Nous préférer un servile pasteur !*

*O Ciel !*

LYCAS.

*O sort !*



PHILÈNE.

*Quelle rigueur !*

LYCAS.

*Quel coup !*

PHILÈNE.

*Quoi ! tant de pleurs,*

LYCAS.

*Tant de persévérance,*

PHILÈNE.

*Tant de langueur,*

LYCAS.

*Tant de souffrance,*

PHILÈNE.

*Tant de vœux,*

LYCAS.

*Tant de soins,*

PHILÈNE.

*Tant d'ardeur,*

LYCAS.

*Tant d'amour,*

PHILÈNE.

*Avec tant de mépris sont traités en ce jour !**Ah ! cruelle,*

LYCAS.

*Cœur dur,*

PHILÈNE.

*Tigresse,*

LYCAS.

*Inexorable,*

PHILÈNE.

*Inhumaine,*

LYCAS.

*Inflexible,*

PHILÈNE.

*Ingrate,*

LYCAS.

*Impitoyable,*

PHILÈNE.

*Tu veux donc nous faire mourir ?**Il te faut contenter.*

LYCAS.

*Il te faut obéir.*

PHILÈNE.

*Mourons, Lycas.*

LYCAS.

*Mourons, Philène.*

PHILÈNE.

*Avec ce fer finissons notre peine.*

LYCAS.

*Pousse!*

PHILÈNE.

*Ferme!*

LYCAS.

*Courage!*

PHILÈNE.

*Allons, va le premier.*

LYCAS.

*Non, je veux marcher le dernier.*

PHILÈNE.

*Puisqu'un même malheur aujourd'hui nous assemble,  
Allons, partons ensemble.*

La quatorzième scène est d'un jeune berger enjoué qui, venant consoler Philène et Lycas, chante :

*Ah! quelle folie  
De quitter la vie  
Pour une beauté  
Dont on est rebuté!  
On peut, pour un objet aimable  
Dont le cœur nous est favorable,  
Vouloir perdre la clarté;  
Mais quitter la vie  
Pour une beauté  
Dont on est rebuté,  
Ah! quelle folie!*

La quinzième et dernière scène est d'une Egyptienne suivie d'une douzaine de gens qui, ne cherchant que la joie, dansent avec elle aux chansons qu'elle chante agréablement. En voici les paroles :

## PREMIER AIR

*D'un pauvre cœur  
Soulagez le martyr,  
D'un pauvre cœur,  
Soulagez la douleur!  
J'ai beau vous dire  
Ma vive ardeur,  
Je vous vois rire,  
De ma langueur.  
Ah! cruelle, j'expire  
Sous tant de rigueur!*

## PASTORALE COMIQUE

*D'un pauvre cœur  
Soulagez le martyr.  
D'un pauvre cœur  
Soulagez la douleur!*

## SECOND AIR

*Croyez-moi, hâtons-nous, ma Sylvie,  
Usons bien des moments précieux.  
Contentons ici notre envie,  
De nos ans le feu nous y convie,  
Nous ne saurions, vous et moi, faire mieux.*

*Quand l'hiver a glacé nos guérets,  
Le printemps vient reprendre sa place,  
Et ramène à nos champs leurs attraits;  
Mais, hélas! quand l'âge nous glace,  
Nos beaux jours ne reviennent jamais.*

*Ne cherchons tous les jours qu'à nous plaire,  
Soyons-y l'un et l'autre empressés;  
Du plaisir faisons notre affaire,  
Des chagrins songeons à nous défaire:  
Il vient un temps où l'on en prend assez.*

*Quand l'hiver a glacé nos guérets,  
Le printemps vient reprendre sa place,  
Et ramène à nos champs leurs attraits;  
Mais, hélas! quand l'âge nous glace,  
Nos beaux jours ne reviennent jamais.*

FIN.



LE SICILIEN

OU

L'AMOUR PEINTRE

*Comédie*

1667

## PERSONNAGES

ADRASTE, gentilhomme français, amant d'Isidore.

D. PÈDRE, Sicilien, amant d'Isidore.

ISIDORE, Grecque, esclave de D. Pèdre.

CLIMÈNE, sœur d'Adraste<sup>1</sup>.

HALI, valet d'Adraste.

LE SÉNATEUR.

MUSICIENS.

TROUPE D'ESCLAVES.

TROUPE DE MAURES.

DEUX LAQUAIS.

<sup>1</sup>. Dans l'énumération des acteurs, les éditions suivantes ont mis *Zaïde, esclave*, au lieu de *Climène, sœur d'Adraste*. Cette correction est conforme au texte même de la pièce. En effet, dans la scène IX, Adraste dit à Hali : « J'ai, par le moyen d'une *jeune esclave*, un stratagème pour tirer cette belle Grecque des mains de son jaloux ». Or, cette jeune esclave apparaît à la scène XIV sous le nom de Climène, quoiqu'elle figure en tête de la pièce comme sœur d'Adraste. Nous avons néanmoins, par respect pour notre texte, laissé subsister partout le nom de Climène.

# LE SICILIEN

OU

## L'AMOUR PEINTRE

COMÉDIE

---

### SCÈNE PREMIÈRE.

HALI, MUSICIENS.

HALI, *aux musiciens.*

Chut!... N'avancez pas davantage, et demeurez dans cet endroit jusqu'à ce que je vous appelle. Il fait noir comme dans un four; le ciel s'est habillé ce soir en Scaramouche<sup>1</sup>, et je ne vois pas une étoile qui montre le bout de son nez. Sotte condition que celle d'un esclave, de ne vivre jamais pour soi et d'être toujours tout entier aux passions d'un maître, de n'être réglé que par ses humeurs et de se voir réduit à faire ses propres affaires de tous les soucis qu'il peut prendre! Le mien me fait ici épouser ses inquiétudes, et, parce qu'il est amoureux, il faut que nuit et jour je n'aie aucun repos. Mais voici des flambeaux, et sans doute c'est lui.

### SCÈNE II.

ADRASTE ET DEUX LAQUAIS, HALI.

ADRASTE.

Est-ce toi, Hali?

1. Scaramouche est un personnage de la comédie italienne, entièrement vêtu de noir.



HALI.

Et qui pourrait-ce être que moi, à ces heures de nuit? Hors vous et moi, Monsieur, je ne crois pas que personne s'avise de courir maintenant les rues.

ADRASTE.

Aussi ne crois-je pas qu'on puisse voir personne qui sente dans son cœur la peine que je sens : car enfin ce n'est rien d'avoir à combattre l'indifférence ou les rigueurs d'une beauté qu'on aime ; on a toujours au moins le plaisir de la plainte et la liberté des soupirs. Mais ne pouvoir trouver aucune occasion de parler à ce qu'on adore, ne pouvoir savoir d'une belle si l'amour qu'inspirent ses yeux est pour lui plaire ou lui déplaire, c'est la plus fâcheuse, à mon gré, de toutes les inquiétudes, et c'est où me réduit l'incommodement jaloux qui veille avec tant de souci sur ma charmante Grecque, et ne fait pas un pas sans la trainer à ses côtés.

HALI.

Mais il est, en amour, plusieurs façons de se parler, et il me semble, à moi, que vos yeux et les siens, depuis près de deux mois, se sont dit bien des choses.

ADRASTE.

Il est vrai qu'elle et moi souvent nous sommes parlé des yeux ; mais comment reconnaître que chacun de notre côté nous ayons comme il faut expliqué ce langage, et que sais-je, après tout, si elle entend bien tout ce que mes regards lui disent, et si les siens me disent ce que je crois parfois entendre?

HALI.

Il faut chercher quelque moyen de se parler d'autre manière.

ADRASTE.

As-tu là tes musiciens?

HALI.

Oui.

ADRASTE.

Fais-les approcher. Je veux jusques au jour les faire ici chanter, et voir si leur musique n'obligera point cette belle à paraître à quelque fenêtre.

HALI.

Les voici. Que chanteront-ils?

ADRASTE.

Ce qu'ils jugeront de meilleur.

HALI.

Il faut qu'ils chantent un trio qu'ils me chantèrent l'autre jour.

ADRASTE.

Non, ce n'est pas ce qu'il me faut.

HALI.

Ah ! Monsieur, c'est du beau bécarre.

ADRASTE.

Que diantre veux-tu dire avec ton beau bécarre ?

HALI.

Monsieur, je tiens pour le bécarre : vous savez que je m'y connais. Le bécarre me charme ; hors du bécarre, point de salut en harmonie. Ecoutez un peu ce trio.

ADRASTE.

Non, je veux quelque chose de tendre et de passionné, quelque chose qui m'entretienne dans une douce rêverie.

HALI.

Je vois bien que vous êtes pour le bémol ; mais il y a moyen de nous contenter l'un et l'autre. Il faut qu'ils vous chantent une certaine scène d'une petite comédie que je leur ai vu essayer. Ce sont deux bergers amoureux, tout remplis de langueur, qui sur bémol viennent séparément faire leurs plaintes dans un bois, puis se découvrent l'un à l'autre la cruauté de leurs maîtresses, et là-dessus vient un berger joyeux, avec un bécarre admirable, qui se moque de leur faiblesse.

ADRASTE.

J'y consens. Voyons ce que c'est.

HALI.

Voici, tout juste, un lieu propre à servir de scène, et voilà deux flambeaux pour éclairer la comédie.

ADRASTE.

Place-toi contre ce logis, afin qu'au moindre bruit que l'on fera dedans je fasse cacher les lumières.

## SCÈNE III.

Chantée par trois musiciens.

PREMIER MUSICIEN.

*Si du triste récit de mon inquiétude  
Je trouble le repos de votre solitude,  
Rochers, ne soyez point fâchés.  
Quand vous saurez l'excès de mes peines secrètes,  
Tout rochers que vous êtes,  
Vous en serez touchés.*

DEUXIÈME MUSICIEN.

*Les oiseaux réjouis, dès que le jour s'avance,  
Recommencent leurs chants dans ces vastes forêts ;  
Et moi, j'y recommence  
Mes soupirs languissants et mes tristes regrets.  
Ah ! mon cher Philène !*



## LE SICILIEN

PREMIER MUSICIEN.

*Ah! mon cher Tircis!*

DEUXIÈME MUSICIEN.

*Que je sens de peine!*

PREMIER MUSICIEN.

*Que j'ai de soucis!*

DEUXIÈME MUSICIEN.

*Toujours sourde à mes vœux est l'ingrate Climène.*

PREMIER MUSICIEN.

*Chloris n'a point pour moi de regards adoucis.*

TOUS DEUX.

*O loi trop inhumaine!**Amour, si tu ne peux les contraindre d'aimer,  
Pourquoi leur laisses-tu le pouvoir de charmer.*

TROISIÈME MUSICIEN.

*Pauvres amants, quelle erreur**D'adorer des inhumaines!**Jamais les âmes bien saines**Ne se payent de rigueur.**Et les faveurs sont les chaînes**Qui doivent lier un cœur.**On voit cent belles ici**Auprès de qui je m'empresse;**A leur vouer ma tendresse**Je mets mon plus doux souci.**Mais, lorsque l'on est tigresse,**Ma foi, je suis tigre aussi.*

PREMIER ET DEUXIÈME MUSICIENS.

*Heureux, hélas! qui peut aimer ainsi!*

HALL.

*Monsieur, je viens d'ouïr quelque bruit au dedans.*

ADRASTE.

*Qu'on se retire vite, et qu'on éteigne les flambeaux.*

## SCÈNE IV.

D. PÈDRE, ADRASTE, HALL.

*D. PÈDRE, sortant en bonnet de nuit et robe de chambre,  
avec une épée sous son bras.**Il y a quelque temps que j'entends chanter à ma porte, et  
sans doute cela ne se fait pas pour rien. Il faut que, dans  
l'obscurité, je tâche à découvrir quelles gens ce peuvent être.*

ADRASTE.

Hali?

HALL.

Quoi?



ADRASTE.

N'entends-tu plus rien ?

HALI.

Non.

*(D. Pèdre est derrière eux qui les écoute).*

ADRASTE.

Quoi ! tous nos efforts ne pourront obtenir que je parle un moment à cette aimable Grecque, et ce jaloux maudit, ce traître de Sicilien, me fermera toujours tout accès auprès d'elle ?

HALI.

Je voudrais de bon cœur que le diable l'eût emporté, pour la fatigue qu'il nous donne, le fâcheux, le bourreau qu'il est ! Ah ! si nous le tenions ici, que je prendrais de joie à venger sur son dos tous les pas inutiles que sa jalousie nous fait faire !

ADRASTE.

Si faut-il bien pourtant trouver quelque moyen, quelque invention, quelque ruse, pour attraper notre brutal ; j'y suis trop engagé pour en avoir le démenti, et, quand j'y devrais employer...

HALI.

Monsieur, je ne sais pas ce que cela veut dire, mais la porte est ouverte, et, si vous le voulez, j'entrerai doucement pour découvrir d'où cela vient.

*(D. Pèdre se retire sur sa porte).*

ADRASTE.

Oui, fais, mais sans faire de bruit. Je ne m'éloigne pas de toi. Plût au Ciel que ce fût la charmante Isidore !

*D. PÈDRE, lui donnant sur la joue.*

Qui va là ?

*HALI, lui en faisant de même.*

Ami.

D. PÈDRE.

Holà ! Francisque, Dominique, Simon, Martin, Pierre, Thomas, Georges, Charles, Barthélemy ! allons, promptement, mon épée, ma rondache, ma hallebarde, mes pistolets, mes mousquetons, mes fusils ! Vite, dépêchez ! Allons, tue, point de quartier.

## SCÈNE V.

ADRASTE, HALI.

ADRASTE.

Je n'entends remuer personne. Hali ! Hali !

HALI, *caché dans un coin.*

Monsieur.

ADRASTE.

Où donc te caches-tu ?

HALI.

Ces gens sont-ils sortis ?

ADRASTE.

Non, personne ne bouge.

HALI, *en sortant d'où il était caché.*

S'ils viennent, ils seront frottés.

ADRASTE.

Quoi ! tous nos soins seront donc inutiles, et toujours ce fâcheux jaloux se moquera de nos desseins ?

HALI.

Non, le courroux du point d'honneur me prend ; il ne sera pas dit qu'on triomphe de mon adresse ; ma qualité de fourbe s'indigne de tous ces obstacles, et je prétends faire éclater les talents que j'ai eus du Ciel.

ADRASTE.

Je voudrais seulement que, par quelque moyen, par un billet, par quelque bouche, elle fût avertie des sentiments qu'on a pour elle, et savoir les siens là-dessus. Après, on peut trouver facilement les moyens...

HALI.

Laissez-moi faire seulement ; j'en essayerai tant de toutes les manières que quelque chose enfin nous pourra réussir. Allons, le jour paraît ; je vais chercher mes gens, et venir attendre en ce lieu que notre jaloux sorte.

## SCÈNE VI.

D. PÈDRE, ISIDORE.

ISIDORE.

Je ne sais pas quel plaisir vous prenez à me réveiller si matin. Cela s'ajuste assez mal, ce me semble, au dessein que vous avez pris de me faire peindre aujourd'hui, et ce n'est guère pour avoir le teint frais et les yeux brillants que se lever ainsi dès la pointe du jour.

D. PÈDRE.

J'ai une affaire qui m'oblige à sortir à l'heure qu'il est.

ISIDORE.

Mais l'affaire que vous avez eût bien pu se passer, je crois, de ma présence ; et vous pouviez, sans vous incommoder, me laisser goûter les douceurs du sommeil du matin.



D. PÈDRE.

Oui; mais je suis bien aise de vous voir toujours avec moi. Il n'est pas mal de s'assurer un peu contre les soins des surveillants; et cette nuit encore on est venu chanter sous nos fenêtres.

ISIDORE.

Il est vrai, la musique en était admirable.

D. PÈDRE.

C'était pour vous que cela se faisait?

ISIDORE.

Je le veux croire ainsi, puisque vous me le dites.

D. PÈDRE.

Vous savez qui était celui qui donnait cette sérénade?

ISIDORE.

Non pas; mais, qui que ce puisse être, je lui suis obligée.

D. PÈDRE.

Obligée!

ISIDORE.

Sans doute, puisqu'il cherche à me divertir.

D. PÈDRE.

Vous trouvez donc bon qu'on vous aime?

ISIDORE.

Fort bon: cela n'est jamais qu'obligeant.

D. PÈDRE.

Et vous voulez du bien à tous ceux qui prennent ce soin?

ISIDORE.

Assurément.

D. PÈDRE.

C'est dire fort net ses pensées.

ISIDORE.

A quoi bon de dissimuler? Quelque mine qu'on fasse, on est toujours bien aise d'être aimée: ces hommages à nos appas ne sont jamais pour nous déplaire. Quoiqu'on en puisse dire, la grande ambition des femmes est, croyez-moi, d'inspirer de l'amour. Tous les soins qu'elles prennent ne sont que pour cela, et l'on n'en voit point de si fière qui ne s'applaudisse en son cœur des conquêtes que font ses yeux.

D. PÈDRE.

Mais, si vous prenez, vous, du plaisir à vous voir aimée, savez-vous bien, moi qui vous aime, que je n'y en prends nullement?

ISIDORE.

Je ne sais pas pourquoi cela; et, si j'aimais quelqu'un, je n'aurais point de plus grand plaisir que de le voir aimé de



tout le monde. Y a-t-il rien qui marque davantage la beauté du choix que l'on fait, et n'est-ce pas pour s'applaudir que ce que nous aimons soit trouvé fort aimable !

D. PÈDRE.

Chacun aime à sa guise, et ce n'est pas là ma méthode. Je serai fort ravi qu'on ne vous trouve point si belle, et vous m'obligerez de n'affecter point tant de la paraître à d'autres yeux.

ISIDORE.

Quoi ! jaloux de ces choses-là ?

D. PÈDRE.

Oui, jaloux de ces choses-là, mais jaloux comme un tigre, et, si vous voulez, comme un diable. Mon amour vous veut toute à moi ; sa délicatesse s'offense d'un souris, d'un regard qu'on vous peut arracher ; et tous les soins qu'on me voit prendre ne sont que pour fermer tout accès aux galants, et m'assurer la possession d'un cœur dont je ne puis souffrir qu'on me vole la moindre chose.

ISIDORE.

Certes, voulez-vous que je dise ? vous prenez un mauvais parti ; et la possession d'un cœur est fort mal assurée lorsque l'on prétend le retenir par force. Pour moi, je vous l'avoue, si j'étais galant d'une femme qui fût au pouvoir de quelqu'un, je mettrais toute mon étude à rendre ce quelqu'un jaloux, et l'obliger à veiller nuit et jour celle que je voudrais gagner. C'est un admirable moyen d'avancer ses affaires, et l'on ne tarde guère à profiter du chagrin et de la colère que donne<sup>1</sup> à l'esprit d'une femme la contrainte et la servitude.

D. PÈDRE.

Si bien donc que, si quelqu'un vous en contait, il vous trouverait disposée à recevoir ses vœux ?

ISIDORE.

Je ne vous dis rien là-dessus ; mais les femmes enfin n'aiment pas qu'on les gêne, et c'est beaucoup risquer que de leur montrer des soupçons et de les tenir renfermées.

D. PÈDRE.

Vous reconnaissez peu ce que vous me devez ; et il me semble qu'une esclave que l'on a affranchie, et dont on veut faire sa femme...

ISIDORE.

Quelle obligation vous ai-je, si vous changez mon esclavage en un autre beaucoup plus rude, si vous ne me laissez

1. *Donne* est au singulier, quoique son sujet se compose de deux termes ; mais c'est là une licence que se sont assez souvent donnée les écrivains du XVII<sup>e</sup> siècle.

jouir d'aucune liberté, et me fatiguez, comme on voit, d'une garde continuelle ?

D. PÈDRE.

Mais tout cela ne part que d'un excès d'amour.

ISIDORE.

Si c'est votre façon d'aimer, je vous prie de me haïr.

D. PÈDRE.

Vous êtes aujourd'hui dans une humeur désobligeante, et je pardonne ces paroles au chagrin où vous pouvez être de vous être levée matin.

## SCÈNE VII.

D. PÈDRE, HALI, ISIDORE.

*(Hali entre en faisant plusieurs révérences à D. Pèdre).*

D. PÈDRE.

Trêve aux cérémonies. Que voulez-vous ?

HALI.

*(Il se retourne devers Isidore à chaque parole qu'il dit à D. Pèdre, et lui fait des signes pour lui faire connaître le dessein de son maître).*

Signor (avec la permission de la Signore), je vous dirai (avec la permission de la Signore) que je viens vous trouver (avec la permission de la Signore) pour vous prier (avec la permission de la Signore) de vouloir bien (avec la permission de la Signore)...

D. PÈDRE.

Avec la permission de la Signore, passez un peu de ce côté.

HALI.

Signor, je suis un virtuose.

D. PÈDRE.

Je n'ai rien à donner.

HALI.

Ce n'est pas ce que je demande. Mais, comme je me mêle un peu de musique et de danse, j'ai instruit quelques esclaves qui voudraient bien trouver un maître qui se plût à ces choses ; et, comme je sais que vous êtes une personne considérable, je voudrais vous prier de les voir et de les entendre pour les acheter s'ils vous plaisent, ou pour leur enseigner quelqu'un de vos amis qui voulût s'en accommoder.

ISIDORE.

C'est une chose à voir, et cela nous divertira. Faites-les nous venir.



HALI.

Chala bala... Voici une chanson nouvelle qui est du temps.  
Ecoutez bien. Chala bala.

## SCÈNE VIII.

(Hali chante dans cette scène, et les esclaves dansent  
dans les intervalles de son chant).

HALI ET QUATRE ESCLAVES, ISIDORE, D. PÈDRE.

HALI chante.

*D'un cœur ardent, en tous lieux,  
Un amant suit une belle ;  
Mais d'un jaloux odieux  
La vigilance éternelle  
Fait qu'il ne peut que des yeux  
S'entretenir avec elle.  
Est-il peine plus cruelle  
Pour un cœur bien amoureux ?*

Chiribirida ouch alla,  
Star bon Turca<sup>1</sup>,  
Non aver danara,  
Ti voler comprara,  
Mi servir à ti,  
Se pagar per mi,  
Far bona cucina,  
Mi levar matina,  
Far boler caldara.  
Parlara, parlara,  
Ti voler comprara.

*C'est un supplice à tous coups  
Sous qui cet amant expire ;  
Mais si d'un œil un peu doux  
La belle voit son martyr  
Et consent qu'aux yeux de tous  
Pour ses attraits il soupire,  
Il pourrait bientôt se rire  
De tous les soins du jaloux.*

1. *Star bon Turca*, etc. Traduction : « Je suis bon Turc ; je n'ai pas d'argent. Voulez-vous m'acheter ? Je vous servirai si vous payez pour moi. Je fais de bonne cuisine ; je me lève matin ; je fais bouillir la marmite. Parlez, parlez : voulez-vous m'acheter ? » — Dans ce couplet, nous avons cru devoir corriger deux fautes évidentes : *accina*, pour *cucina*, cuisine ; *cadara* pour *caldara*, chaudron, marmite.



Chiribirida ouch alla,  
 Star bon Turca,  
 Non aver danara,  
 Ti voler comprara,  
 Mi servir à ti,  
 Se pagar per mi,  
 Far bona cucina,  
 Mi levar matina,  
 Far boier caldara.  
 Parlara, parlara,  
 Ti voler comprara.

D. PÈDRE.

*Savez-vous, mes drôles,  
 Que cette chanson  
 Sent pour vos épaules  
 Les coups de bâton ?*

Chiribirida ouch alla,  
 Mi ti non comprara<sup>1</sup>,  
 Ma ti bastonnara,  
 Si, si non andara.  
 Andara, andara,  
 O ti bastonnara.

Oh ! oh ! quels égrillards ! Allons, rentrons ici ; j'a  
 changé de pensée, et puis le temps se couvre un peu.  
 (*A Hali qui paraît encore là*). Ah ! fourbe, que je vous y  
 trouve !

HALI.

Hé bien ! oui, mon maître l'adore ; il n'a point de plus  
 grand désir que de lui montrer son amour ; et, si elle y  
 consent, il la prendra pour femme.

D. PÈDRE.

Oui, oui, je la lui garde.

HALI.

Nous l'aurons malgré vous.

D. PÈDRE.

Comment ! coquin...

HALI.

Nous l'aurons, dis-je, en dépit de vos dents.

D. PÈDRE.

Si je prends...

HALI.

Vous avez beau faire la garde, j'en ai juré, elle sera à  
 nous.

1. *Mi ti non comprara*, etc. Traduction : « Je ne t'achètera  
 point ; mais je te bâtonnerai si tu ne t'en vas pas. Va-t'en, va-t'en,  
 ou je te bâtonnerai ».

D. PÈDRE.

Laisse-moi faire, je t'attraperai sans courir.

HALI.

C'est nous qui vous attraperons. Elle sera notre femme, la chose est résolue; il faut que j'y périsse, ou que j'en vienne à bout.

## SCÈNE IX.

ADRASTE, HALI.

HALI.

Monsieur, j'ai déjà fait quelque petite tentative; mais je...

ADRASTE.

Ne te mets point en peine, j'ai trouvé par hasard tout ce que je voulais, et je vais jouir du bonheur de voir chez elle cette belle. Je me suis rencontré chez le peintre Damon, qui m'a dit qu'aujourd'hui il venait faire le portrait de cette adorable personne; et, comme il est depuis longtemps de mes plus intimes amis, il a voulu servir mes feux, et m'envoie à sa place avec un petit mot de lettre pour me faire accepter. Tu sais que de tout temps je me suis plu à la peinture, et que parfois je manie le pinceau, contre la coutume de France, qui ne veut pas qu'un gentilhomme sache rien faire: ainsi j'aurai la liberté de voir cette belle à mon aise. Mais je ne doute pas que mon jaloux fâcheux ne soit toujours présent, et n'empêche tous les propos que nous pourrions avoir ensemble; et, pour te dire vrai, j'ai, par le moyen d'une jeune esclave, un stratagème pour tirer cette belle Grecque des mains de son jaloux, si je puis obtenir d'elle qu'elle y consente.

HALI.

Laissez-moi faire, je veux vous faire un peu de jour à la pouvoir entretenir. Il ne sera pas dit que je ne serve de rien dans cette affaire-là. Quand allez-vous?

ADRASTE.

Tout de ce pas, et j'ai déjà préparé toutes choses.

HALI.

Je vais, de mon côté, me préparer aussi.

ADRASTE.

Je ne veux point perdre de temps. Holà! il me tarde que je ne goûte le plaisir de la voir.



## SCÈNE X.

D. PÈDRE, ADRASTE.

D. PÈDRE.

Que cherchez-vous, cavalier, dans cette maison ?

ADRASTE.

J'y cherche le seigneur D. Pèdre.

D. PÈDRE.

Vous l'avez devant vous.

ADRASTE.

Il prendra, s'il lui plaît, la peine de lire cette lettre.

D. PÈDRE *lit*.

Je vous envoie, au lieu de moi, pour le portrait que vous savez, ce gentilhomme français, qui, comme curieux d'obliger les honnêtes gens, a bien voulu prendre ce soin, sur la proposition que je lui en ai faite. Il est sans contredit le premier homme du monde pour ces sortes d'ouvrages, et j'ai cru que je ne pouvais rendre un service plus agréable que de vous l'envoyer, dans le dessein que vous avez d'avoir un portrait achevé de la personne que vous aimez. Gardez-vous bien surtout de lui parler d'aucune récompense, car c'est un homme qui s'en offenserait, et qui ne fait les choses que pour la gloire et pour la réputation.

D. PÈDRE, *parlant au Français*.

Seigneur Français, c'est une grande grâce que vous me voulez faire, et je vous suis fort obligé.

ADRASTE.

Toute mon ambition est de rendre service aux gens de nom et de mérite.

D. PÈDRE.

Je vais faire venir la personne dont il s'agit.

## SCÈNE XI.

ISIDORE, D. PÈDRE, ADRASTE,  
ET DEUX LAQUAIS.

D. PÈDRE.

Voici un gentilhomme que Damon nous envoie, qui se veut bien donner la peine de vous peindre. (*Adraste baise Isidore en la saluant, et Dom Pèdre lui dit*) : Holà ! Seigneur Français, cette façon de saluer n'est point d'usage en ce pays.



ADRASTE.

C'est la manière de France.

D. PÈDRE.

La manière de France est bonne pour vos femmes ; mais pour les nôtres elle est un peu trop familière.

ISIDORE.

Je reçois cet honneur avec beaucoup de joie. L'aventure me surprend fort, et, pour dire le vrai, je ne m'attendais pas d'avoir un peintre si illustre.

ADRASTE.

Il n'y a personne sans doute qui ne tint à beaucoup de gloire de toucher à un tel ouvrage. Je n'ai pas grande habileté ; mais le sujet ici ne fournit que trop de lui-même, et il y a moyen de faire quelque chose de beau sur un original fait comme celui-là.

ISIDORE.

L'original est peu de chose, mais l'adresse du peintre en saura couvrir les défauts.

ADRASTE.

Le peintre n'y en voit aucun, et tout ce qu'il souhaite est d'en pouvoir représenter les grâces aux yeux de tout le monde aussi grandes qu'il les peut voir.

ISIDORE.

Si votre pinceau flatte autant que votre langue, vous allez me faire un portrait qui ne me ressemblera pas.

ADRASTE.

Le Ciel, qui fit l'original, nous ôte le moyen d'en faire un portrait qui puisse flatter.

ISIDORE.

Le Ciel, quoi que vous en disiez, ne...

D. PÈDRE.

Finissons cela, de grâce ; laissons les compliments, et songeons au portrait.

ADRASTE.

Allons, apportez tout.

*(On apporte tout ce qu'il faut pour peindre Isidore).*

ISIDORE.

Où voulez-vous que je me place ?

ADRASTE.

Ici. Voici le lieu le plus avantageux, et qui reçoit le mieux les vues favorables de la lumière que nous cherchons.

ISIDORE.

Suis-je bien ainsi ?

ADRASTE.

Oui. Levez-vous un peu, s'il vous plaît ; un peu plus de ce côté-là, le corps tourné ainsi ; la tête un peu levée, afin que la beauté du cou paraisse. Ceci un peu plus découvert. *(Il*

*parle de sa gorge*). Bon. Là, un peu davantage, encore tant soit peu.

D. PÈDRE.

Il y a bien de la peine à vous mettre : ne sauriez-vous vous tenir comme il faut ?

ISIDORE.

Ce sont ici des choses toutes neuves pour moi, et c'est à Monsieur à me mettre de la façon qu'il veut.

ADRASTE.

Voilà qui va le mieux du monde, et vous vous tenez à merveille. (*La faisant tourner un peu devers lui*). Comme cela, s'il vous plaît. Le tout dépend des attitudes qu'on donne aux personnes qu'on peint.

D. PÈDRE.

Fort bien.

ADRASTE.

Un peu plus de ce côté ; vos yeux toujours tournés vers moi, je vous en prie ; vos regards attachés aux miens.

ISIDORE.

Je ne suis pas comme ces femmes qui veulent, en se faisant peindre, des portraits qui ne sont point elles, et ne sont point satisfaites du peintre s'il ne les fait toujours plus belles que le jour. Il faudrait, pour les contenter, ne faire qu'un portrait pour toutes, car toutes demandent les mêmes choses : un teint tout de lys ou de roses, un nez bien fait, une petite bouche et de grands yeux vifs, bien fendus, et surtout le visage pas plus gros que le poing, l'eussent-elles d'un pied de large. Pour moi, je vous demande un portrait qui soit moi, et qui n'oblige point à demander qui c'est.

ADRASTE.

Il serait malaisé qu'on demandât cela du vôtre, et vous avez des traits à qui fort peu d'autres ressemblent. Qu'ils ont de douceurs et de charmes, et qu'on court de risque à les peindre !

D. PÈDRE.

Le nez me semble un peu trop gros.

ADRASTE.

J'ai lu, je ne sais où, qu'Apelle peignit autrefois une maîresse d'Alexandre, et qu'il en devint, la peignant, si éperdûment amoureux qu'il fut près d'en perdre la vie : de sorte qu'Alexandre, par générosité, lui céda l'objet de ses vœux. (*Il parle à D. Pèdre*). Je pourrais faire ici ce qu'Apelle fit autrefois ; mais vous ne feriez pas peut-être ce que fit Alexandre.

ISIDORE.

Tout cela sent la nation, et toujours Messieurs les Français ont un fond de galanterie qui se répand partout.



ADRASTE.

On ne se trompe guère en ces sortes de choses, et vous avez l'esprit trop éclairé pour ne pas voir de quelle source partent les choses qu'on vous dit. Oui, quand Alexandre serait ici, et que ce serait votre amant, je ne pourrais m'empêcher de vous dire que je n'ai rien vu de si beau que ce que je vois maintenant, et que...

D. PÈDRE.

Seigneur Français, vous ne devriez pas, ce me semble, parler : cela vous détourne de votre ouvrage.

ADRASTE.

Ah ! point du tout. J'ai toujours de coutume de parler quand je peins ; et il est besoin, dans ces choses, d'un peu de conversation pour réveiller l'esprit et tenir les visages dans la gaieté nécessaire aux personnes que l'on veut peindre.

## SCÈNE XII.

HALI, *vêtu en Espagnol*, D. PÈDRE, ADRASTE, ISIDORE.

D. PÈDRE.

Que veut cet homme-là ? Et qui laisse monter les gens sans nous en venir avertir ?

HALI.

J'entre ici librement ; mais entre cavaliers telle liberté est permise. Seigneur, suis-je connu de vous ?

D. PÈDRE.

Non, Seigneur.

HALI.

Je suis D. Gilles d'Avalos, et l'histoire d'Espagne vous doit avoir instruit de mon mérite.

D. PÈDRE.

Souhaitez-vous quelque chose de moi.

HALI.

Oui, un conseil sur un fait d'honneur : je sais qu'en ces matières il est malaisé de trouver un cavalier plus consommé que vous. Mais je vous demande pour grâce que nous nous tirions à l'écart.

D. PÈDRE.

Nous voilà assez loin.

ADRASTE, *regardant Isidore*.

Elle a les yeux bleus.

HALI.

Seigneur, j'ai reçu un soufflet : vous savez ce qu'est un soufflet lorsqu'il se donne à main ouverte sur le beau mi-



lieu de la joue. J'ai ce soufflet fort sur le cœur, et je suis dans l'incertitude si, pour me venger de l'affront, je dois me battre avec mon homme, ou bien le faire assassiner.

D. PÈDRE.

Assassiner, c'est le plus court chemin. Quel est votre ennemi ?

HALI.

Parlons bas, s'il vous plait.

ADRASTE, *aux genoux d'Isidore, pendant que D. Pèdre parle à Hali.*

Oui, charmante Isidore, mes regards vous le disent depuis plus de deux mois, et vous les avez entendus : je vous aime plus que tout ce que l'on peut aimer, et je n'ai point d'autre pensée, d'autre but, d'autre passion, que d'être à vous toute ma vie.

ISIDORE.

Je ne sais si vous dites vrai, mais vous persuadez.

ADRASTE.

Mais vous persuadai-je jusqu'à vous inspirer quelque peu de bonté pour moi ?

ISIDORE.

Je ne crains que d'en trop avoir.

ADRASTE.

En aurez-vous assez pour consentir, belle Isidore, au dessein que je vous ai dit ?

ISIDORE.

Je ne puis encore vous le dire.

ADRASTE.

Qu'attendez-vous pour cela ?

ISIDORE.

A me résoudre.

ADRASTE.

Ah ! quand on aime bien, on se résout bientôt...

ISIDORE.

Hé bien ! allez, oui, j'y consens.

ADRASTE.

Mais consentez-vous, dites-moi, que ce soit dès ce moment même ?

ISIDORE.

Lorsqu'on est une fois résolu sur la chose, s'arrête-t-on sur le temps ?

D. PÈDRE, *à Hali.*

Voilà mon sentiment, et je vous baise les mains.

HALI.

Seigneur, quand vous aurez reçu quelque soufflet, je suis homme aussi de conseil, et je pourrai vous rendre la pareille.

D. PÈDRE.

Je vous laisse aller sans vous reconduire ; mais entre cavaliers cette liberté est permise.

ADRASTE.

Non, il n'est rien qui puisse effacer de mon cœur les tendres témoignages... (*D. Pèdre apercevant Adraste qui parle de près à Isidore*). Je regardais ce petit trou qu'elle a au côté du menton, et je croyais d'abord que ce fût une tache. Mais c'est assez pour aujourd'hui, nous finirons une autre fois. (*Parlant à D. Pèdre*). Non, ne regardez rien encore ; faites serrer cela, je vous prie. (*A Isidore*). Et vous, je vous conjure de ne vous relâcher point, et de garder un esprit gai pour le dessein que j'ai d'achever notre ouvrage.

ISIDORE.

Je conserverai pour cela toute la gaieté qu'il faut.

## SCÈNE XIII.

D. PÈDRE, ISIDORE.

ISIDORE.

Qu'en dites-vous ? Ce gentilhomme me paraît le plus civil du monde ; et l'on doit demeurer d'accord que les Français ont quelque chose en eux de poli, de galant, que n'ont point les autres nations.

D. PÈDRE.

Oui ; mais ils ont cela de mauvais qu'ils s'émancipent un peu trop, et s'attachent en étourdis à conter des fleurettes à tout ce qu'ils rencontrent.

ISIDORE.

C'est qu'ils savent qu'on plaît aux dames par ces choses.

D. PÈDRE.

Oui ; mais, s'ils plaisent aux dames, ils déplaisent fort aux messieurs ; et l'on n'est point bien aise de voir, sur sa moustache, cajoler hardiment sa femme ou sa maîtresse.

ISIDORE.

Ce qu'ils en font n'est que par jeu.

## SCÈNE XIV.

CLIMÈNE, D. PÈDRE, ISIDORE.

CLIMÈNE, *voilée*.

Ah ! Seigneur cavalier, sauvez-moi, s'il vous plaît, des mains d'un mari furieux dont je suis poursuivie. Sa jalousie



est incroyable, et passe dans ses mouvements tout ce qu'on peut imaginer. Il va jusques à vouloir que je sois toujours voilée; et, pour m'avoir trouvée le visage un peu découvert, il a mis l'épée à la main, et m'a réduit à me jeter chez vous pour vous demander votre appui contre son injustice. Mais je le vois paraître. De grâce, Seigneur cavalier, sauvez-moi de sa fureur.

D. PÈDRE.

Entrez là-dedans avec elle, et n'appréhendez rien.

## SCÈNE XV.

ADRASTE, D. PÈDRE.

D. PÈDRE.

Hé quoi! Seigneur, c'est vous? Tant de jalousie pour un Français? Je pensais qu'il n'y eût que nous qui en fussions capables.

ADRASTE.

Les Français excellent toujours dans toutes les choses qu'ils font; et, quand nous nous mêlons d'être jaloux, nous le sommes vingt fois plus qu'un Sicilien. L'infâme croit avoir trouvé chez vous un assuré refuge; mais vous êtes trop raisonnable pour blâmer mon ressentiment. Laissez-moi, je vous prie, la traiter comme elle le mérite.

D. PÈDRE.

Ah! de grâce, arrêtez: l'offense est trop petite pour un courroux si grand.

ADRASTE.

La grandeur d'une telle offense n'est pas dans l'importance des choses que l'on fait. Elle est à transgresser les ordres qu'on nous donne; et, sur de pareilles matières, ce qui n'est qu'une bagatelle devient fort criminel lorsqu'il est défendu.

D. PÈDRE.

De la façon qu'elle a parlé, tout ce qu'elle en a fait a été sans dessein; et je vous prie enfin de vous remettre bien ensemble.

ADRASTE.

Hé quoi! vous prenez son parti, vous qui êtes si délicat sur ces sortes de choses?

D. PÈDRE.

Oui, je prends son parti; et, si vous voulez m'obliger, vous oublierez votre colère, et vous vous réconcilierez tous deux. C'est une grâce que je vous demande, et je la rece-



vrai comme un essai de l'amitié que je veux qui soit entre nous.

ADRASTE.

Il ne m'est pas permis, à ces conditions, de vous rien refuser; je ferai ce que vous voudrez.

## SCÈNE XVI<sup>1</sup>.

CLIMÈNE, ADRASTE, D. PÈDRE.

D. PÈDRE.

Holà! venez. Vous n'avez qu'à me suivre, et j'ai fait votre paix. Vous ne pouviez jamais mieux tomber que chez moi.

CLIMÈNE.

Je vous suis obligée plus qu'on ne saurait croire; mais je m'en vais prendre mon voile: je n'ai garde, sans lui, de paraître à ses yeux.

D. PÈDRE, à *Adraste*.

La voici qui s'en va venir; et son âme, je vous assure, a paru toute réjouie lorsque je lui ai dit que j'avais raccommodé tout.

## SCÈNE XVII.

ISIDORE, SOUS LE VOILE DE CLIMÈNE, ADRASTE,  
D. PÈDRE.

D. PÈDRE.

Puisque vous m'avez bien voulu donner votre ressentiment<sup>2</sup>, trouvez bon qu'en ce lieu je vous fasse toucher dans la main l'un de l'autre, et que tous deux je vous conjure de vivre, pour l'amour de moi, dans une parfaite union.

ADRASTE.

Oui, je vous le promets, que, pour l'amour de vous, je m'en vais avec elle vivre le mieux du monde.

D. PÈDRE.

Vous m'obligez sensiblement, et j'en garderai la mémoire.

ADRASTE.

Je vous donne ma parole, Seigneur Don Pèdre, qu'à vo-

1. Pendant cette scène, Adraste est dans un coin du théâtre.

2. *Me donner votre ressentiment*, c'est-à-dire m'en faire le sacrifice. On a depuis imprimé *abandonner*, qui se comprend mieux.

tre considération je m'en vais la traiter du mieux qu'il me sera possible.

D. PÈDRE.

C'est trop de grâce que vous me faites. (*Après qu'ils sont sortis*)! Il est bon de pacifier et d'adoucir toujours les choses. Holà! Isidore, venez.

## SCÈNE XVIII.

CLIMÈNE, D. PÈDRE.

D. PÈDRE.

Comment! que veut dire cela?

CLIMÈNE, *sans voile*.

Ce que cela veut dire? Qu'un jaloux est un monstre haï de tout le monde, et qu'il n'y a personne qui ne soit ravi de lui nuire, n'y eût-il point d'autre intérêt; que toutes les serrures et les verrous du monde ne retiennent point les personnes, et que c'est le cœur qu'il faut arrêter par la douceur et par la complaisance; qu'Isidore est entre les mains du cavalier qu'elle aime, et que vous êtes pris pour dupe.

D. PÈDRE.

Don Pèdre souffrira cette injure mortelle! Non, non, j'ai trop de cœur, et je vais demander l'appui de la justice pour pousser le perfide à bout. C'est ici le logis d'un sénateur. Holà!

## SCÈNE XIX.

LE SÉNATEUR, D. PÈDRE.

LE SÉNATEUR.

Serviteur, Seigneur Don Pèdre. Que vous venez à propos!

D. PÈDRE.

Je viens me plaindre à vous d'un affront qu'on m'a fait.

LE SÉNATEUR.

J'ai fait une mascarade la plus belle du monde.

D. PÈDRE.

Un traître de Français m'a joué une pièce.

LE SÉNATEUR.

Vous n'avez, dans votre vie, jamais rien vu de si beau.

D. PÈDRE.

Il m'a enlevé une fille que j'avais affranchie.

LE SÉNATEUR.

Ce sont gens vêtus en Maures qui dansent admirablement.

D. PÈDRE.

Vous voyez si c'est une injure qui se doit souffrir.

LE SÉNATEUR.

Les habits merveilleux et qui sont faits exprès.

D. PÈDRE.

Je vous demande l'appui de la justice contre cette action.

LE SÉNATEUR.

Je veux que vous voyiez cela ; on la va répéter pour donner le divertissement au peuple.

D. PÈDRE.

Comment ! de quoi parlez-vous là ?

LE SÉNATEUR.

Je parle de ma mascarade.

D. PÈDRE.

Je vous parle de mon affaire.

LE SÉNATEUR.

Je ne veux point aujourd'hui d'autres affaires que de plaisir. Allons, Messieurs, venez ; voyons si cela ira bien.

D. PÈDRE.

La peste soit du fou avec sa mascarade !

LE SÉNATEUR.

Diantre soit le fâcheux avec son affaire !

## SCÈNE XX.

*Plusieurs Maures font une danse entre eux, par où finit la comédie.*

FIN.



AMPHITRYON

*Comédie*

1668



A SON ALTESSE SÉRÉNISSIME

MONSEIGNEUR LE PRINCE

---

MONSEIGNEUR,

*N'en déplaie à nos beaux esprits, je ne vois rien de plus ennuyeux que les epistres dédicatoires, et VOSTRE ALTESSE SÉRÉNISSIME trouvera bon, s'il luy plaist, que je ne suive point icy le style de ces Messieurs là, et refuse de me servir de deux ou trois miserables pensées qui ont esté tournées et retournées tant de fois qu'elles sont usées de tous les côtez. Le nom du grand CONDÉ est un nom trop glorieux pour le traiter comme on fait tous les dutres noms. Il ne faut l'apliquer, ce nom illustre, qu'à des emplois qui soient dignes de luy; et, pour dire de belles choses, je voudrois parler de le mettre à la teste d'une armée plutost qu'à la teste d'un livre, et je conçois bien mieux ce qu'il est capable de faire en l'opposant aux forces des ennemis de cet Etat qu'en l'opposant à la critique des ennemis d'une comedie.*

*Ce n'est pas, MONSEIGNEUR, que la glorieuse approbation de VOSTRE ALTESSE SÉRÉNISSIME ne fust une puissante protection pour toutes ces sortes d'ouvrages, et qu'on ne soit persuadé des lumieres de vostre esprit autant que de l'intrépidité de vostre cœur et de la grandeur de vostre ame. On sçait par toute la terre que l'éclat de vostre mérite n'est point renfermé dans les bornes de cette valeur indomptable qui se fait des adorateurs chez ceux mesme qu'elle surmonte; qu'il s'étend, ce mérite, jusques aux connoissances les plus fines et les plus relevées, et que les décisions de vostre jugement sur tous les ouvrages d'esprit ne manquent point d'estre suivies par le sentiment des plus délicats. Mais on sçait aussi, MONSEIGNEUR, que toutes ces glorieuses aprobations dont nous nous vantons au public ne nous coûtent rien à faire imprimer, et que ce sont des choses dont nous disposons comme nous voulons. On sçait, dis-je, qu'une epistre dédicatoire dit tout ce qu'il luy plaist, et qu'un autheur est en pouvoir d'aller saisir les personnes les plus augustes et de parer de leurs grands noms les premiers feuillets de son livre; qu'il a la liberté de s'y donner autant qu'il veut l'honneur*



*de leur estime, et de se faire des protecteurs qui n'ont jamais songé à l'estre.*

*Je n'abuseray, MONSEIGNEUR, ny de vostre nom ni de vos bontez pour combattre les censeurs de l'Amphitryon et m'attribüer une gloire que je n'ay pas peut-estre meritée; et je ne prens la liberté de vous offrir ma comedie que pour avoir lieu de vous dire que je regarde incessamment avec une profonde vénération les grandes qualitez que vous joignez au sang auguste dont vous tenez le jour, et que je suis, MONSEIGNEUR, avec tout le respect possible et tout le zele imaginable.*

De VOSTRE ALTESSE SERENISSIME

Le tres-humble, tres-obeïssant  
et tres-obligé serviteur,

MOLIERE.

## PERSONNAGES

MERCURE.

LA NUIT.

JUPITER, sous la forme d'Amphitryon.

AMPHITRYON, général des Thébains.

ALCMÈNE, femme d'Amphitryon.

CLÉANTHIS, suivante d'Alcmène et femme de Sosie.

SOSIE, valet d'Amphitryon.

ARGATIPHONTIDAS,

NAUCRATÈS,

POLIDAS,

POSICLÈS,

} capitaines thébains.

*La scène est à Thèbes, devant la maison d'Amphitryon.*

# AMPHITRYON

COMÉDIE

---

## PROLOGUE

MERCURE SUR UN NUAGE, LA NUIT DANS UN CHAR  
TRAINÉ PAR DEUX CHEVAUX.

MERCURE.

Tout beau, charmante Nuit; daignez vous arrêter.  
Il est certain secours que de vous on désire,  
Et j'ai deux mots à vous dire  
De la part de Jupiter.

LA NUIT.

Ah! ah! c'est vous, Seigneur Mercure!  
Qui vous eût deviné là, dans cette posture?

MERCURE.

Ma foi, me trouvant las pour ne pouvoir fournir  
Aux différents emplois où Jupiter m'engage,  
Je me suis doucement assis sur ce nuage  
Pour vous attendre venir.

LA NUIT.

Vous vous moquez, Mercure, et vous n'y songez pas.  
Sied-il bien à des dieux de dire qu'ils sont las?

MERCURE.

Les dieux sont-ils de fer?

LA NUIT.

Non; mais il faut sans cesse  
Garder le décorum de la divinité.  
Il est de certains mots dont l'usage rabaisse  
Cette sublime qualité,

Et que, pour leur indignité,  
Il est bon qu'aux hommes on laisse.

MERCURE.

A votre aise vous en parlez,  
Et vous avez, la belle, une chaise roulante  
Où par deux bons chevaux, en dame nonchalante,  
Vous vous faites trainer partout où vous voulez ;  
Mais de moi ce n'est pas de même,  
Et je ne puis vouloir, dans mon destin fatal,  
Aux poètes assez de mal  
De leur impertinence extrême  
D'avoir, par une injuste loi  
Dont on veut maintenir l'usage,  
A chaque dieu, dans son emploi,  
Donné quelque allure en partage,  
Et de me laisser à pied, moi  
Comme un messager de village ;  
Moi qui suis, comme on sait, en terre et dans les cieus,  
Le fameux messager du souverain des dieux,  
Et qui, sans rien exagérer,  
Par tous les emplois qu'il me donne,  
Aurais besoin plus que personne  
D'avoir de quoi me voiturier.

LA NUIT.

Que voulez-vous faire à cela ?  
Les poètes font à leur guise.  
Ce n'est pas la seule sottise  
Qu'on voit faire à ces messieurs-là.  
Mais contre eux toutefois votre âme à tort s'irrite,  
Et vos ailes aux pieds sont un don de leurs soins.

MERCURE.

Oui ; mais, pour aller plus vite,  
Est-ce qu'on s'en lasse moins ?

LA NUIT.

Laissons cela, seigneur Mercure,  
Et sachons ce dont il s'agit.

MERCURE.

C'est Jupiter, comme je vous l'ai dit,  
Qui de votre manteau veut la faveur obscure  
Pour certaine douce aventure  
Qu'un nouvel amour lui fournit.  
Ses pratiques, je crois, ne vous sont pas nouvelles :  
Bien souvent pour la terre il néglige les cieus,  
Et vous n'ignorez pas que ce maître des dieux  
Aime à s'humaniser pour des beautés mortelles,  
Et sait cent tours ingénieux  
Pour mettre à bout les plus cruelles.



Des yeux d'Alcmène il a senti les coups,  
 Et, tandis qu'au milieu des béotiques plaines  
     Amphitryon, son époux,  
     Commande aux troupes thébaines,  
 Il en a pris la forme, et reçoit là-dessous  
     Un soulagement à ses peines  
 Dans la possession des plaisirs les plus doux.  
 L'état des mariés à ses feux est propice :  
 L'hymen ne les a joints que depuis quelques jours,  
 Et la jeune chaleur de leurs tendres amours  
 A fait que Jupiter à ce bel artifice  
     S'est avisé d'avoir recours.  
 Son stratagème ici se trouve salutaire ;  
     Mais près de maint objet chéri  
 Pareil déguisement serait pour ne rien faire,  
 Et ce n'est pas partout un bon moyen de plaire  
     Que la figure d'un mari.

LA NUIT.

J'admire Jupiter, et je ne comprends pas  
 Tous les déguisements qui lui viennent en tête.

MERCURE.

Il veut goûter par là toutes sortes d'états,  
     Et c'est agir en dieu qui n'est pas bête.  
 Dans quelque rang qu'il soit des mortels regardé,  
     Je le tiendrais fort misérable  
 S'il ne quittait jamais sa mine redoutable,  
 Et qu'au faite des cieux il fût toujours guindé.  
 Il n'est point, à mon gré, de plus sottre méthode  
 Que d'être emprisonné toujours dans sa grandeur,  
 Et surtout aux transports de l'amoureuse ardeur  
 La haute qualité devient fort incommode.  
 Jupiter, qui sans doute en plaisirs se connaît,  
 Sait descendre du haut de sa gloire suprême,  
     Et, pour entrer dans tout ce qu'il lui plaît,  
     Il sort tout à fait de lui-même,  
 Et ce n'est plus alors Jupiter qui paraît.

LA NUIT.

Passé encor de le voir de ce sublime étage  
     Dans celui des hommes venir  
 Prendre tous les transports que leur cœur peut fournir,  
     Et se faire à leur badinage,  
 Si, dans les changements où son humeur l'engage,  
 A la nature humaine il s'en voulait tenir ;  
     Mais de voir Jupiter taureau,  
     Serpent, cygne, ou quelque autre chose,  
     Je ne trouve point cela beau,  
 Et ne m'étonne pas si parfois on en cause.

MERCURE.

Laissons dire tous les censeurs :  
Tels changements ont leurs douceurs,  
Qui passent leur intelligence.  
Ce dieu sait ce qu'il fait aussi bien là qu'ailleurs ;  
Et, dans les mouvements de leurs tendres ardeurs,  
Les bêtes ne sont pas si bêtes que l'on pense.

LA NUIT.

Revenons à l'objet dont il a les faveurs.  
Si par son stratagème il voit sa flamme heureuse,  
Que peut-il souhaiter ? et qu'est-ce que je puis ?

MERCURE.

Que vos chevaux, par vous au petit pas réduits,  
Pour satisfaire aux vœux de son âme amoureuse,  
D'une nuit si délicieuse  
Fassent la plus longue des nuits ;  
Qu'à ses transports vous donniez plus d'espace,  
Et retardiez la naissance du jour  
Qui doit avancer le retour  
De celui dont il tient la place.

LA NUIT.

Voilà sans doute un bel emploi  
Que le grand Jupiter m'apprête,  
Et l'on donne un nom fort honnête  
Au service qu'il veut de moi.

MERCURE.

Pour une jeune déesse,  
Vous êtes bien du bon temps !  
Un tel emploi n'est bassesse  
Que chez les petites gens.  
Lorsque dans un haut rang on a l'heur de paraître,  
Tout ce qu'on fait est toujours bel et bon,  
Et suivant ce qu'on peut être  
Les choses changent de nom.

LA NUIT.

Sur de pareilles matières  
Vous en savez plus que moi,  
Et, pour accepter l'emploi,  
J'en veux croire vos lumières.

MERCURE.

Eh ! là, là, madame la Nuit,  
Un peu doucement, je vous prie !  
Vous avez dans le monde un bruit  
De n'être pas si renchérie.  
On vous fait confidente, en cent climats divers,  
De beaucoup de bonnes affaires ;

Et je crois, à parler à sentiments ouverts,  
Que nous ne nous en devons guère.

LA NUIT.

Laissons ces contrariétés,  
Et demeurons ce que nous sommes.  
N'apprétons point à rire aux hommes  
En nous disant nos vérités.

MERCURE.

Adieu, je vais là-bas, dans ma commission,  
Dépouiller promptement la forme de Mercure  
Pour y vêtir la figure  
Du valet d'Amphitryon.

LA NUIT.

Moi, dans cette hémisphère<sup>1</sup>, avec ma suite obscure,  
Je vais faire une station.

MERCURE.

Bonjour, la Nuit.

LA NUIT.

Adieu, Mercure.

*(Mercure descend de son nuage en terre, et la Nuit passe  
dans son char).*

1. *Hémisphère* était alors féminin, ce qui d'ailleurs était bien plus logique.



## ACTE PREMIER

---

### SCÈNE PREMIÈRE.

SOSIE.

Qui va là ? Heu ! Ma peur à chaque pas s'accroît<sup>1</sup>.  
Messieurs, ami de tout le monde.  
Ah ! quelle audace sans seconde  
De marcher à l'heure qu'il est !  
Que mon maître couvert de gloire  
Me joue ici d'un vilain tour !  
Quoi ! si pour son prochain il avait quelque amour,  
M'aurait-il fait partir par une nuit si noire ?  
Et, pour me renvoyer annoncer son retour  
Et le détail de sa victoire,  
Ne pouvait-il pas bien attendre qu'il fût jour ?  
Sosie, à quelle servitude  
Tes jours sont-ils assujettis !  
Notre sort est beaucoup plus rude  
Chez les grands que chez les petits.  
Ils veulent que pour eux tout soit, dans la nature,  
Obligé de s'immoler.  
Jour et nuit, grêle, vent, péril, chaleur, froidure,  
Dès qu'ils parlent il faut voler.  
Vingt ans d'assidu service  
N'en obtiennent rien pour nous ;  
Le moindre petit caprice  
Nous attire leur courroux.  
Cependant notre âme insensée  
S'acharne en vain honneur de demeurer près d'eux,  
Et s'y veut contenter de la fausse pensée  
Qu'ont tous les autres gens que nous sommes heureux.  
Vers la retraite en vain la raison nous appelle,  
En vain notre dépit quelquefois y consent :  
Leur vue a sur notre zèle  
Un ascendant trop puissant,

1. On voit ici que *s'accroît* se prononçait *s'accraft*.

Et la moindre faveur d'un coup d'œil caressant

Nous rengage de plus belle.

Mais enfin, dans l'obscurité,  
Je vois notre maison, et ma frayeur s'évade.

Il me faudrait, pour l'ambassade,  
Quelque discours prémédité.

Je dois aux yeux d'Alcmène un portrait militaire  
Du grand combat qui met nos ennemis à bas ;

Mais comment diantre le faire,  
Si je ne m'y trouvai pas ?

N'importe, parlons-en et d'estoc et de taille,  
Comme oculaire témoin.

Combien de gens font-ils des récits de bataille  
Dont ils se sont tenus loin !

Pour jouer mon rôle sans peine,  
Je le veux un peu repasser.

Voici la chambre, où j'entre en courrier que l'on mène,  
Et cette lanterne est Alcmène,

A qui je dois m'adresser.

*(Il pose sa lanterne à terre, et lui adresse son  
compliment).*

« Madame, Amphitryon, mon maître et votre époux...

(Bon ! beau début !), l'esprit toujours plein de vos charmes,

M'a voulu choisir entre tous

Pour vous donner avis du succès de ses armes  
Et du désir qu'il a de se voir près de vous.

— *Ah ! vraiment, mon pauvre Sosie,*

*A te revoir j'ai de la joie au cœur.*

— Madame, ce m'est trop d'honneur,  
Et mon destin doit faire envie.

(Bien répondu) ! — *Comment se porte Amphitryon ?*

Madame, en homme de courage,

Dans les occasions où la gloire l'engage.

(Fort bien ! belle conception) !

— *Quand viendra-t-il, par son retour charmant,  
Rendre mon âme satisfaite ?*

— Le plus tôt qu'il pourra, Madame, assurément ;  
Mais bien plus tard que son cœur ne souhaite.

(Ah) ! — *Mais quel est l'état où la guerre l'a mis ?  
Que dit-il ? que fait-il ? Contente un peu mon âme.*

— Il dit moins qu'il ne fait, Madame,  
Et fait trembler les ennemis.

(Peste ! où prend mon esprit toutes ces gentillesses) ?

— *Que font les révoltés ? dis-moi, quel est leur sort ?*

— Ils n'ont pu résister, Madame, à notre effort :

Nous les avons taillés en pièces,  
Mis Ptérelas leur chef à mort,

Pris Télébe d'assaut ; et déjà dans le port  
 Tout retentit de nos prouesses.

— Ah ! quel succès ! O dieux ! qui l'eût pu jamais croire !  
 Raconte-moi, Sosie, un tel événement.

— Je le veux bien, Madame, et, sans m'enfler de gloire,  
 Du détail de cette victoire  
 Je puis parler très savamment.  
 Figurez-vous donc que Télébe,  
 Madame, est de ce côté.

*(Il marque les lieux sur sa main, ou à terre).*

C'est une ville, en vérité,  
 Aussi grande quasi que Thèbe.  
 La rivière est comme là ;  
 Ici nos gens se campèrent ;  
 Et l'espace que voilà,  
 Nos ennemis l'occupèrent.  
 Sur un haut, vers cet endroit,  
 Était leur infanterie,  
 Et plus bas, du côté droit,  
 Était la cavalerie.

Après avoir aux dieux adressé les prières,  
 Tous les ordres donnés, on donne le signal.  
 Les ennemis, pensant nous tailler des croupières,  
 Firent trois pelotons de leurs gens à cheval ;  
 Mais leur chaleur par nous fut bientôt réprimée,

Et vous allez voir comme quoi,  
 Voilà notre avant-garde, à bien faire animée :

Là, les archers de Créon notre roi ;

Et voici le corps d'armée,

Qui d'abord... Attendez ». Le corps d'armée a peur :  
 J'entends quelque bruit, ce me semble.

*(On fait un peu de bruit).*

## SCÈNE II.

MERCURE, SOSIE.

MERCURE, *sous la forme de Sosie.*

Sous ce minois qui lui ressemble,  
 Chassons de ces lieux ce causeur  
 Dont l'abord importun troublerait la douceur  
 Que nos amants goûtent ensemble.

SOSIE.

Mon cœur tant soi peu se rassure,  
 Et je pense que ce n'est rien.



Crainte pourtant de sinistre aventure,  
Allons chez nous achever l'entretien.

MERCURE.

Tu seras plus fort que Mercure,  
Ou je t'en empêcherai bien.

SOSIE.

Cette nuit en longueur me semble sans pareille :  
Il faut, depuis le temps que je suis en chemin,  
Ou que mon maître ait pris le soir pour le matin,  
Ou que trop tard au lit le blond Phébus sommeille,  
Pour avoir trop pris de son vin.

MERCURE.

Comme avec irrévérence  
Parle des dieux ce maraud !  
Mon bras saura bien tantôt  
Châtier cette insolence,

Et je vais m'égayer avec lui comme il faut  
En lui volant son nom avec sa ressemblance.

SOSIE.

Ah ! par ma foi, j'avais raison !  
C'est fait de moi, chétive créature !  
Je vois devant notre maison  
Certain homme dont l'encolure  
Ne me présage rien de bon.  
Pour faire semblant d'assurance,  
Je veux chanter un peu d'ici.

*(Il chante, et, lorsque Mercure parle, sa voix  
s'affaiblit peu à peu.)*

MERCURE.

Qui donc est ce coquin qui prend tant de licence  
Que de chanter à m'étourdir ainsi ?  
Veut-il qu'à l'étriller ma main un peu s'applique ?

SOSIE.

Cet homme assurément n'aime pas la musique.

MERCURE.

Depuis plus d'une semaine,  
Je n'ai trouvé personne à qui rompre les os.  
La vertu de mon bras se perd dans le repos,  
Et je cherche quelque dos  
Pour me remettre en haleine.

SOSIE.

Quel diable d'homme est-ce ci ?  
De mortelles frayeurs je sens mon âme atteinte.  
Mais pourquoi trembler tant aussi ?  
Peut-être a-t-il dans l'âme autant que moi de crainte,  
Et que le drôle parle ainsi  
Pour me cacher sa peur sous une audace feinte.

Oui, oui, ne souffrons point qu'on nous croie un oison.  
 Si je ne suis hardi, tâchons de le paraître ;  
 Faisons-nous du cœur par raison.  
 Il est seul comme moi, je suis fort, j'ai bon maître,  
 Et voilà notre maison.

MERCURE.

Qui va là ?

SOSIE.

Moi.

MERCURE.

Qui, moi ?

SOSIE.

Moi. (*A part*). Courage, Sosie !

MERCURE.

Quel est ton sort, dis-moi ?

SOSIE.

D'être homme et de parler.

MERCURE.

Es-tu maître ou valet ?

SOSIE.

Comme il me prend envie.

MERCURE.

Où s'adressent tes pas ?

SOSIE.

Où j'ai dessein d'aller.

MERCURE.

Ah ! ceci me déplaît.

SOSIE.

J'en ai l'âme ravie.

MERCURE.

Résolument, par force ou par amour,  
 Je veux savoir de toi, traître,  
 Ce que tu fais, d'où tu viens avant jour,  
 Où tu vas, à qui tu peux être.

SOSIE.

Je fais le bien et le mal tour à tour ;  
 Je viens de là, vais là ; j'appartiens à mon maître.

MERCURE

Tu montres de l'esprit, et je te vois en train  
 De trancher avec moi de l'homme d'importance.  
 Il me prend un désir, pour faire connaissance,  
 De te donner un soufflet de ma main.

SOSIE.

A moi-même ?

MERCURE.

A toi-même, et t'en voilà certain.  
*(Il lui donne un soufflet).*

SOSIE.

Ah! ah! c'est tout de bon!

MERCURE.

Non, ce n'est que pour rire  
 Et répondre à tes quolibets.

SOSIE.

Tudieu, l'ami, sans vous rien dire,  
 Comme vous baillez des soufflets!

MERCURE.

Ce sont là de mes moindres coups,  
 De petits souffets ordinaires.

SOSIE.

Si j'étais aussi prompt que vous,  
 Nous ferions de belles affaires!

MERCURE.

Tout cela n'est encor rien  
 Pour y faire quelque pause.  
 Nous verrons bien autre chose.  
 Poursuivons notre entretien.

SOSIE. *(Il veut s'en aller).*

Je quitte la partie.

MERCURE.

Où vas-tu?

SOSIE.

Que t'importe?

MERCURE.

Je veux savoir où tu vas.

SOSIE.

Me faire ouvrir cette porte.  
 Pourquoi retiens-tu mes pas?

MERCURE.

Si jusqu'à l'approcher tu pousses ton audace,  
 Je fais sur toi pleuvoir un orage de coups.

SOSIE.

Quoi! tu veux, par ta menace,  
 M'empêcher d'entrer chez nous?

MERCURE.

Comment, chez nous!

SOSIE.

Oui, chez nous.

MERCURE.

O le traître!

Tu te dis de cette maison?



SOSIE.

Fort bien. Amphitryon n'en est-il pas le maître ?

MERCURE.

Hé bien ! que fait cette raison ?

SOSIE.

Je suis son valet.

MERCURE.

Toi ?

SOSIE.

Moi.

MERCURE.

Son valet ?

SOSIE.

Sans doute.

MERCURE.

Valet d'Amphitryon ?

SOSIE.

D'Amphitryon, de lui.

MERCURE.

Ton nom est ?

SOSIE.

Sosie.

MERCURE.

Heu ? comment ?

SOSIE.

Sosie.

MERCURE.

Ecoute.

Sais-tu que de ma main je t'assomme aujourd'hui ?

SOSIE.

Pourquoi ? De quel rage est ton âme saisie ?

MERCURE.

Qui te donne, dis-moi, cette témérité

De prendre le nom de Sosie ?

SOSIE.

Moi ? je ne le prends point, je l'ai toujours porté.

MERCURE.

O le mensonge horrible et l'impudence extrême !

Tu m'oses soutenir que Sosie est ton nom ?

SOSIE.

Fort bien ; je le soutiens, par la grande raison  
Qu'ainsi l'a fait des dieux la puissance suprême,

Et qu'il n'est pas en moi de pouvoir dire non

Et d'être un autre que moi-même.

*(Mercure le bat).*

MERCURE.

Mille coups de bâton doivent être le prix

D'une pareille effronterie.

SOSIE.

Justice, citoyens ! au secours, je vous prie !

MERCURE.

Comment, bourreau, tu fais des cris ?

SOSIE.

De mille coups tu me meurtris,  
Et tu ne veux pas que je crie ?

MERCURE.

C'est ainsi que mon bras...

SOSIE.

L'action ne vaut rien.

Tu triomphes de l'avantage  
Que te donne sur moi mon manque de courage,  
Et ce n'est pas en user bien.

C'est pure fanfaronnerie

De vouloir profiter de la poltronnerie

De ceux qu'attaque notre bras.

Battre un homme à jeu sûr n'est pas d'une belle âme,

Et le cœur est digne de blâme

Contre les gens qui n'en ont pas.

MERCURE.

Eh bien ! es-tu Sosie à présent ? qu'en dis-tu ?

SOSIE.

Tes coups n'ont point en moi fait de métamorphose,

Et tout le changement que je trouve à la chose,

C'est d'être Sosie<sup>1</sup> battu.

MERCURE.

Encor ? Cent autres coups pour cette autre impudence.

SOSIE.

De grâce, fais trêve à tes coups.

MERCURE.

Fais donc trêve à ton insolence.

SOSIE.

Tout ce qu'il te plaira ; je garde le silence :

La dispute est par trop inégale entre nous.

MERCURE.

Es-tu Sosie encor ? dis, traître.

SOSIE.

Hélas ! je suis ce que tu veux.

Dispose de mon sort au gré de tes vœux ;

Ton bras t'en a fait le maître.

1. Contrairement aux règles de la prosodie, Molière a fait une syllabe de l'e muet final de Sosie.

MERCURE.

Ton nom était Sosie, à ce que tu disais.

SOSIE.

Il est vrai, jusqu'ici j'ai cru la chose claire ;  
 Mais ton bâton, sur cette affaire,  
 M'a fait voir que je m'abusais.

MERCURE.

C'est moi qui suis Sosie, et tout Thèbes l'avoue.  
 Amphitryon jamais n'en eut d'autre que moi.

SOSIE.

Toi, Sôsie.

MERCURE.

Oui, Sosie; et, si quelqu'un s'y joue,  
 Il peut bien prendre garde à soi.

SOSIE, *bas*.

Ciel, me faut-il ainsi renoncer à moi-même,  
 Et par un imposteur me voir voler mon nom ?  
 Que son bonheur est extrême  
 De ce que je suis poltron !  
 Sans cela, par la mort...

MERCURE.

Entre tes dents, je pense,  
 Tu murmures je ne sais quoi ?

SOSIE.

Non; mais, au nom des dieux, donne-moi la licence  
 De parler un moment à toi.

MERCURE.

Parle.

SOSIE.

Mais promets-moi, de grâce,  
 Que les coups n'en seront point.  
 Signons une trêve.

MERCURE.

Passe;

Va, je t'accorde ce point.

SOSIE.

Qui te jette, dis-moi, dans cette fantaisie ?  
 Que te reviendra-t-il de m'enlever mon nom ?  
 Et peux-tu faire enfin, quand tu serais démon,  
 Que je ne sois pas moi ? que je ne sois Sosie ?

MERCURE.

Comment, tu peux...

SOSIE.

Ah ! tout doux !

Nous avons fait trêve aux coups.



MERCURE.

Quoi ! pendard, imposteur, coquin...

SOSIE.

Pour des injures,

Dis-m'en tant que tu voudras :

Ce sont légères blessures,

Et je ne m'en fâche pas.

MERCURE.

Tu te dis Sosie ?

SOSIE.

Oui ; quelque conte frivole...

MERCURE.

Sus, je romps notre trêve et reprends ma parole.

SOSIE.

N'importe, je ne puis m'anéantir pour toi  
Et souffrir un discours si loin de l'apparence.

Etre ce que je suis est-il en ta puissance,

Et puis-je cesser d'être moi ?

S'avisait-on jamais d'une chose pareille,

Et peut-on démentir cent indices pressants ?

Révé-je ? est-ce que je sommeille !

Ai-je l'esprit troublé par des transports puissants ?

Ne sens-je pas bien que je veille ?

Ne suis-je pas dans mon bon sens ?

Mon maître, Amphitryon, ne m'a-t-il pas commis

A venir en ces lieux vers Alcmène, sa femme ?

Ne lui dois-je pas faire, en lui vantant sa flamme,

Un récit de ses faits contre nos ennemis ?

Ne suis-je pas du port arrivé tout à l'heure ?

Ne tiens-je pas une lanterne en main ?

Ne te trouvé-je pas devant notre demeure ?

Ne t'y parlé-je pas d'un esprit tout humain ?

Ne te tiens-tu pas fort de ma poltronnerie

Pour m'empêcher d'entrer chez nous ?

N'as-tu pas sur mon dos exercé ta furie ?

Ne m'as-tu pas roué de coups ?

Ah ! tout cela n'est que trop véritable,

Et plutôt au Ciel le fût-il moins !

Cesse donc d'insulter au sort d'un misérable,

Et laisse à mon devoir s'acquitter de ses soins.

MERCURE.

Arrête, ou sur ton dos le moindre pas attire

Un assommant éclat de mon juste courroux.

Tout ce que tu viens de dire

1. C'est-à-dire : « Plût au Ciel qu'il le fût moins ».

Est à moi, hormis les coups<sup>1</sup>.  
 C'est moi qu'Amphitryon députe vers Alcène,  
 Et qui du port persique arrive de ce pas ;  
 Moi qui viens annoncer la valeur de son bras,  
 Qui nous fait remporter une victoire pleine  
 Et de nos ennemis à mis le chef à bas.  
 C'est moi qui suis Sosie enfin, de certitude,  
 Fils de Dave, honnête berger ;  
 Frère d'Arpage, mort en pays étranger ;  
 Mari de Cléanthis la prude,  
 Dont l'humeur me fait enrager ;  
 Qui dans Thèbes ai reçu mille coups d'étrivière  
 Sans en avoir jamais dit rien,  
 Et jadis en public fus marqué par derrière  
 Pour être trop homme de bien.

SOSIE, *à part*.

Il a raison. A moins d'être Sosie,  
 On ne peut pas savoir tout ce qu'il dit ;  
 Et, dans l'étonnement dont mon âme est saisie,  
 Je commence, à mon tour, à le croire un petit<sup>2</sup>.  
 En effet, maintenant que je le considère,  
 Je vois qu'il a de moi taille, mine, action.  
 Faisons-lui quelque question  
 Afin d'éclaircir ce mystère.

(*A Mercure*).

Parmi tout le butin fait sur nos ennemis,  
 Qu'est-ce qu'Amphitryon obtient pour son partage ?

MERCURE.

Cinq fort gros diamants, en nœud proprement mis,  
 Dont leur chef se paraît comme d'un rare ouvrage.

SOSIE.

A qui destine-t-il un si riche présent ?

MERCURE.

A sa femme, et sur elle il le veut voir paraître.

SOSIE.

Mais où, pour l'apporter, est-il mis à présent ?

1. Après ce vers, certaines éditions intercalent le passage suivant :

SOSIE.

« Ce matin, du vaisseau, plein de frayeur en l'âme,  
 Cette lanterne sait comme je suis parti.  
 Amphitryon, du camp, vers Alcène, sa femme,  
 M'a-t-il pas envoyé ?

MERCURE.

Vous en avez menti ;

C'est moi..... ».

2. *Un petit*, pour : un peu.



MERCURE.

Dans un coffret scellé des armes de mon maître.

SOSIE, *à part.*

Il ne ment pas d'un mot à chaque répartie,  
Et de moi je commence à douter tout de bon.  
Près de moi par la force il est déjà Sosie ;  
Il pourrait bien encore l'être par la raison.  
Pourtant, quand je me tâte, et que je me rappelle,  
Il me semble que je suis moi.

Où puis-je rencontrer quelque clarté fidèle

Pour démêler ce que je vois ?

Ce que j'ai fait tout seul et que n'a vu personne,  
A moins d'être moi-même, on ne le peut savoir.  
Par cette question, il faut que je l'étonne ;  
C'est de quoi le confondre, et nous allons le voir.

(A Mercure).

Lorsqu'on était aux mains, que fis-tu dans nos tentes,  
Où tu courus seul te fourrer ?

MERCURE.

D'un jambon...

SOSIE, *à part.*

L'y voilà !

MERCURE.

Que j'allai déterrer,  
Je coupai bravement deux tranches succulentes,  
Dont je sus fort bien me bourrer,  
Et, joignant à cela d'un vin que l'on ménage,  
Et dont, avant le goût, les yeux se contentaient,  
Je pris un peu de courage  
Pour nos gens qui se battaient.

SOSIE, *à part.*

Cette preuve sans pareille  
En sa faveur conclut bien,  
Et l'on n'y peut dire rien,  
S'il n'était dans la bouteille.

(A Mercure).

Je ne saurais nier, aux preuves qu'on m'expose,  
Que tu ne sois Sosie, et j'y donne ma voix.  
Mais, si tu l'es, dis-moi, qui tu veux que je sois,  
Car encor faut-il bien que je sois quelque chose.

MERCURE.

Quand je ne serai plus Sosie,  
Sois-le, j'en demeure d'accord ;  
Mais, tant que je le suis, je te garantis mort  
Si tu prends cette fantaisie.

SOSIE.

Tout cet embarras met mon esprit sur les dents.



Et la raison à ce qu'on voit s'oppose.  
 Mais il faut terminer enfin par quelque chose,  
 Et le plus court pour moi, c'est d'entrer là-dedans.

MERCURE.

Ah ! tu prends donc, pendard, goût à la bâtonnade ?  
*(Il le frappe).*

SOSIE.

Ah ! qu'est-ce ci, grands dieux ! Il frappe un ton plus fort,  
 Et mon dos pour un mois en doit être malade.  
 Laissons ce diable d'homme et retournons au port.  
 O juste Ciel ! j'ai fait une belle ambassade !

MERCURE.

Enfin, je l'ai fait fuir, et sous ce traitement  
 De beaucoup d'actions il a reçu la peine.  
 Mais je vois Jupiter, que fort civilement  
 Reconduit l'amoureuse Alcmène.

### SCÈNE III.

JUPITER, ALCMÈNE, CLÉANTHIS, MERCURE.

JUPITER.

Défendez, chère Alcmène, aux flambeaux d'approcher :  
 Ils m'offrent des plaisirs en m'offrant votre vue,  
 Mais ils pourraient ici découvrir ma venue,  
 Qu'il est à propos de cacher.

Mon amour, que gênaient tous ces soins éclatants  
 Où me tenait lié la gloire de nos armes,  
 Au devoir de ma charge a volé les instants  
 Qu'il vient de donner à vos charmes.

Ce vol, qu'à vos beautés mon cœur a consacré,  
 Pourrait être blâmé dans la bouche publique,  
 Et j'en veux pour témoin unique  
 Celle qui peut m'en savoir gré.

ALCMÈNE.

Je prends, Amphitryon, grande part à la gloire  
 Que répandent sur vous vos illustres exploits,  
 Et l'éclat de votre victoire

Sait toucher de mon cœur les sensibles endroits ;

Mais, quand je vois que cet honneur fatal

Eloigne de moi ce que j'aime,

Je ne puis m'empêcher, dans ma tendresse extrême,

De lui vouloir un peu de mal,

Et d'opposer mes vœux à cet ordre suprême

Qui des Thébains vous fait le général.

C'est une douce chose, après une victoire,

Que la gloire où l'on voit ce qu'on aime élevé ;  
 Mais, parmi les périls mêlés à cette gloire,  
 Un triste coup, hélas ! est bientôt arrivé.

De combien de frayeurs a-t-on l'âme blessée  
 Au moindre choc dont on entend parler ?  
 Voit-on, dans les horreurs d'une telle pensée,  
 Par où jamais se consoler  
 Du coup dont on est menacée ?

Et, de quelque laurier qu'on couronne un vainqueur,  
 Quelque part que l'on ait à cet honneur suprême,  
 Vaut-il ce qu'il en coûte aux tendresses d'un cœur  
 Qui peut à tout moment trembler pour ce qu'il aime ?

JUPITER.

Je ne vois rien en vous dont mon feu ne s'augmente.  
 Tout y marque à mes yeux un cœur bien enflammé ;  
 Et c'est, je vous l'avoue, une chose charmante  
 De trouver tant d'amour dans un objet aimé.  
 Mais, si je l'ose dire, un scrupule me gêne  
 Aux tendres sentiments que vous me faites voir,  
 Et, pour les bien goûter, mon amour, chère Alcmène,  
 Voudrait n'y voir entrer rien de votre devoir ;  
 Qu'à votre seule ardeur, qu'à ma seule personne,  
 Je dusse les faveurs que je reçois de vous,  
 Et que la qualité que j'ai de votre époux  
 N'eût point ce qui me les donne.

ALCMÈNE.

C'est de ce nom pourtant que l'ardeur qui me brûle  
 Tient le droit de paraître au jour,  
 Et je ne comprends rien à ce nouveau scrupule  
 Dont s'embarrasse votre amour.

JUPITER.

Ah ! ce que j'ai pour vous d'ardeur et de tendresse  
 Passe aussi celle d'un époux,  
 Et vous ne savez pas, dans des moments si doux,  
 Quelle en est la délicatesse.

Vous ne concevez point qu'un cœur bien amoureux  
 Sur cent petits égards s'attache avec étude,  
 Et se fait une inquiétude  
 De la manière d'être heureux.  
 En moi, belle et charmante Alcmène,

Vous voyez un mari, vous voyez un amant ;  
 Mais l'amant seul me touche, à parler franchement,  
 Et je sens près de vous que le mari le gêne.  
 Cet amant, de vos vœux jaloux au dernier point,  
 Souhaite qu'à lui seul votre cœur s'abandonne,  
 Et sa passion ne veut point  
 De ce que le mari lui donne.



Il veut de pure source obtenir vos ardeurs,  
 Et ne veut rien tenir des nœuds de l'hyménée,  
 Rien d'un fâcheux devoir qui fait agir les cœurs,  
 Et par qui tous les jours des plus chères faveurs  
 La douceur est empoisonnée.

Dans le scrupule enfin dont il est combattu,  
 Il veut, pour satisfaire à sa délicatesse,  
 Que vous le sépariez d'avec ce qui le blesse;  
 Que le mari ne soit que pour votre vertu,  
 Et que de votre cœur, de bonté revêtu,  
 L'amant ait tout l'amour et toute la tendresse.

ALCMÈNE.

Amphitryon, en vérité,  
 Vous vous moquez de tenir ce langage,  
 Et j'aurais peur qu'on ne vous crût pas sage  
 Si de quelqu'un vous étiez écouté.

JUPITER.

Ce discours est plus raisonnable,  
 Alcmène, que vous ne pensez;  
 Mais un plus long séjour me rendrait trop coupable,  
 Et du retour au port les moments sont pressés.  
 Adieu. De mon devoir l'étrange barbarie  
 Pour un temps m'arrache de vous;  
 Mais, belle Alcmène, au moins, quand vous verrez l'époux,  
 Songez à l'amant, je vous prie.

ALCMÈNE.

Je ne sépare point ce qu'unissent les dieux,  
 Et l'époux et l'amant me sont fort précieux.

CLÉANTHIS.

O Ciel! que d'aimables caresses  
 D'un époux ardemment chéri!  
 Et que mon traître de mari  
 Est loin de toutes ces tendresses!

MERCURE.

La Nuit, qu'il me faut avertir,  
 N'a plus qu'à plier tous ses voiles;  
 Et, pour effacer les étoiles,  
 Le Soleil de son lit peut maintenant sortir.

#### SCÈNE IV.

CLÉANTHIS, MERCURE.

(Mercure veut s'en aller).

CLÉANTHIS.

Quoi! c'est ainsi que l'on me quitte?



MERCURE.

Et comment donc? Ne veux-tu pas  
Que de mon devoir je m'acquitte  
Et que d'Amphitryon j'aie suivre les pas?

CLÉANTHIS.

Mais avec cette brusquerie,  
Traître, de moi te séparer!

MERCURE.

Le beau sujet de fâcherie!  
Nous avons tant de temps ensemble à demeurer!

CLÉANTHIS.

Mais quoi! partir ainsi d'une façon brutale,  
Sans me dire un seul mot de douceur pour régal?

MERCURE.

Diantre! où veux-tu que mon esprit  
T'aie chercher des fariboles?  
Quinze ans de mariage épuisent les paroles,  
Et depuis un long temps nous nous sommes tout dit.

CLÉANTHIS.

Regarde, traître, Amphitryon.  
Vois combien pour Alcmène il étale de flamme,  
Et rougis, là-dessus, du peu de passion  
Que tu témoignes pour ta femme.

MERCURE.

Eh! mon Dieu! Cléanthis, ils sont encore amants.  
Il est certain âge où tout passe;  
Et ce qui leur sied bien dans ces commencements,  
En nous, vieux mariés, aurait mauvaise grâce.  
Il nous ferait beau voir attachés face à face  
A pousser les beaux sentiments!

CLÉANTHIS.

Quoi! suis-je hors d'état, perfide, d'espérer  
Qu'un cœur auprès de moi soupire?

MERCURE.

Non, je n'ai garde de le dire;  
Mais je suis trop barbon pour oser soupirer,  
Et je ferais crever de rire.

CLÉANTHIS.

Mérites-tu, pendard, cet insigne bonheur  
De te voir pour épouse une femme d'honneur?

MERCURE.

Mon Dieu, tu n'es que trop honnête:  
Ce grand honneur ne me vaut rien.  
Ne sois point si femme de bien,  
Et me romps un peu moins la tête.

CLÉANTHIS.

Comment! de trop bien vivre on te voit me blâmer?

MERCURE.

La douceur d'une femme est tout ce qui me charme;  
Et ta vertu fait un vacarme  
Qui ne cesse de m'assommer.

CLÉANTHIS.

Il te faudrait des cœurs pleins de fausses tendresses,  
De ces femmes, aux beaux et louables talents  
Qui savent accabler leurs maris de caresses  
Pour leur faire avaler l'usage des galants.

MERCURE.

Ma foi, veux-tu que je te dise?  
Un mal d'opinion ne touche que les sots,  
Et je prendrais pour ma devise :  
*Moins d'honneur et plus de repos.*

CLÉANTHIS.

Comment! tu souffrirais sans nulle répugnance  
Que j'aimasse un galant avec toute licence?

MERCURE.

Oui, si je n'étais plus de tes cris rebattu  
Et qu'on te vit changer d'humeur et de méthode,  
J'aimé mieux un vice commode  
Qu'une fatigante vertu.  
Adieu, Cléanthis, ma chère âme,  
Il me faut suivre Amphitryon.

*(Il s'en va).*

CLÉANTHIS.

Pourquoi, pour punir cet infâme,  
Mon cœur n'a-t-il assez de résolution?  
Ah! que, dans cette occasion,  
J'enrage d'être honnête femme!

## ACTE II

---

### SCÈNE PREMIÈRE.

AMPHITRYON, SOSIE.

AMPHITRYON.

Viens çà, bourreau, viens çà. Sais-tu, maître fripon,  
Qu'à te faire assommer ton discours peut suffire,  
Et que, pour te traiter comme je le désire,  
Mon courroux n'attend qu'un bâton?

SOSIE.

Si vous le prenez sur ce ton,  
Monsieur, je n'ai plus rien à dire,  
Et vous aurez toujours raison.

AMPHITRYON.

Quoi! tu veux me donner pour des vérités, traître,  
Des contes que je vois d'extravagance outrés?

SOSIE.

Non, je suis le valet, et vous êtes le maître :  
Il n'en sera, Monsieur, que ce que vous voudrez.

AMPHITRYON.

Çà! je veux étouffer le courroux qui m'enflamme,  
Et tout du long t'ouïr sur ta commission.

Il faut, avant que voir ma femme,

Que je débrouille ici cette confusion.

Rappelle tous tes sens, rentre bien dans ton âme,  
Et réponds, mot pour mot, à chaque question.

SOSIE.

Mais, de peur d'incongruité,

Dites-moi, de grâce, à l'avance,

De quel air il vous plaît que ceci soit traité.

Parlerai-je, Monsieur, selon ma conscience,

Ou comme auprès des grands on le voit usité?

Faut-il dire la vérité,

Ou bien user de complaisance?

AMPHITRYON.

Non, je ne te veux obliger

Qu'à me rendre de tout un compte fort sincère.



SOSIE.

Bon, c'est assez ; laissez-moi faire :  
Vous n'avez qu'à m'interroger.

AMPHITRYON.

Sur l'ordre que tantôt je t'avais su prescrire ?

SOSIE.

Je suis parti, les cieux d'un noir crêpe voilés,  
Pestant fort contre vous dans ce fâcheux martyre,  
Et maudissant vingt fois l'ordre dont vous parlez.

AMPHITRYON.

Comment, coquin !

SOSIE.

Monsieur, vous n'avez rien qu'à dire,  
Je mentirai si vous voulez.

AMPHITRYON.

Voilà comme un valet montre pour nous du zèle !  
Passons. Sur les chemins que t'est-il arrivé ?

SOSIE.

D'avoir une frayeur mortelle  
Au moindre objet que j'ai trouvé.

AMPHITRYON.

Poltron !

SOSIE.

En nous formant, nature a ses caprices.  
Divers penchants en nous elle fait observer :  
Les uns à s'exposer trouvent mille délices,  
Moi, j'en trouve à me conserver.

AMPHITRYON.

Arrivant au logis ?

SOSIE.

J'ai, devant notre porte,  
En moi-même voulu répéter un petit  
Sur quel ton et de quelle sorte  
Je ferais du combat le glorieux récit.

AMPHITRYON.

Ensuite ?

SOSIE.

On m'est venu troubler et mettre en peine.

AMPHITRYON.

Et qui ?

SOSIE.

Sosie, un moi de vos ordres jaloux,  
Que vous avez du port envoyé vers Alcène,  
Et qui de nos secrets a connaissance pleine,  
Comme le moi qui parle à vous.

AMPHITRYON.

Quels contes !

SOSIE.

Non, Monsieur, c'est la vérité pure.  
 Ce moi plutôt que moi s'est au logis trouvé,  
 Et j'étais venu, je vous jure,  
 Avant que je fusse arrivé.

AMPHITRYON.

D'où peut procéder, je te prie,  
 Ce galimatias maudit?  
 Est-ce songe? est-ce ivrognerie,  
 Aliénation d'esprit,  
 Ou méchante plaisanterie?

SOSIE.

Non, c'est la chose comme elle est,  
 Et point du tout conte frivole.  
 Je suis homme d'honneur, j'en donne ma parole,  
 Et vous m'en croirez, s'il vous plaît.  
 Je vous dis que, croyant n'être qu'un seul Sosie,  
 Je me suis trouvé deux chez nous,  
 Et que, de ces deux moi piqués de jalousie,  
 L'un est à la maison et l'autre est avec vous ;  
 Que le moi que voici, chargé de lassitude,  
 A trouvé l'autre moi frais, gaillard et dispos,  
 Et n'ayant d'autre inquiétude  
 Que de battre et casser des os.

AMPHITRYON.

Il faut être, je le confesse,  
 D'un esprit bien posé, bien tranquille, bien doux,  
 Pour souffrir qu'un valet de chansons me repaisse.

SOSIE.

Si vous vous mettez en courroux,  
 Plus de conférence entre nous ;  
 Vous savez que d'abord tout cesse.

AMPHITRYON.

Non, sans emportement, je te veux écouter,  
 Je l'ai promis ; mais, dis, en bonne conscience,  
 Au mystère nouveau que tu me viens conter  
 Est-il quelque ombre d'apparence ?

SOSIE.

Non, vous avez raison, et la chose à chacun  
 Hors de créance doit paraître ;  
 C'est un fait à n'y rien connaître,  
 Un conte extravagant, ridicule, importun ;  
 Cela choque le sens commun ;  
 Mais cela ne laisse pas d'être.

AMPHITRYON.

Le moyen d'en rien croire, à moins qu'être insensé ?



SOSIE.

Je ne l'ai pas cru, moi, sans une peine extrême.  
 Je me suis d'être deux senti l'esprit blessé,  
 Et longtemps d'imposteur j'ai traité ce moi-même ;  
 Mais à me reconnaître enfin il m'a forcé ;  
 J'ai vu que c'était moi sans aucun stratagème :  
 Des pieds jusqu'à la tête il est comme moi fait,  
 Beau, l'air noble, bien pris, les manières charmantes ;  
 Enfin deux gouttes de lait  
 Ne sont pas plus ressemblantes ;  
 Et, n'était que ses mains sont un peu trop pesantes,  
 J'en serais fort satisfait.

AMPHITRYON.

A quelle patience il faut que je m'exhorte !  
 Mais enfin n'es-tu pas entré dans la maison ?

SOSIE.

Bon, entré ! Hé ! de quelle sorte ?  
 Ai-je voulu jamais entendre de raison,  
 Et ne me suis-je pas interdit notre porte ?

AMPHITRYON.

Comment donc ?

SOSIE.

Avec un bâton  
 Dont mon dos sent encore une douleur très forte.

AMPHITRYON.

On t'a battu ?

SOSIE.

Vraiment !

AMPHITRYON.

Et qui ?

SOSIE.

Moi.

AMPHITRYON.

Toi, te battre ?

SOSIE.

Oui, moi : non pas le moi d'ici,  
 Mais le moi du logis, qui frappe comme quatre.

AMPHITRYON.

Te confonde le Ciel de me parler ainsi !

SOSIE.

Ce ne sont point des badinages.  
 Le moi que j'ai trouvé tantôt  
 Sur le moi qui vous parle a de grands avantages :  
 Il a le bras fort, le cœur haut,  
 J'en ai reçu des témoignages,



Et ce diable de moi m'a rossé comme il faut;  
C'est un drôle qui fait des rages<sup>1</sup>.

AMPHITRYON.

Achevons. As-tu vu ma femme?

SOSIE.

Non.

AMPHITRYON.

Pourquoi?

SOSIE.

Par une raison assez forte.

AMPHITRYON.

Qui t'a fait y manquer, maraud? Explique-toi.

SOSIE.

Faut-il le répéter vingt fois de même sorte?  
Moi, vous dis-je; ce moi plus robuste que moi,  
Ce moi qui s'est de force emparé de la porte,  
Ce moi qui m'a fait filer doux,  
Ce moi qui le seul moi veut être,  
Ce moi de moi-même jaloux,  
Ce moi vaillant dont le courroux  
Au moi poltron s'est fait connaître;  
Enfin ce moi qui suis chez nous,  
Ce moi qui s'est montré mon maître,  
Ce moi qui m'a roué de coups.

AMPHITRYON.

Il faut que ce matin, à force de trop boire,  
Il se soit troublé le cerveau.

SOSIE.

Je veux être pendu si j'ai bu que de l'eau:  
A mon serment on m'en peut croire.

AMPHITRYON.

Il faut donc qu'au sommeil tes sens se soient portés,  
Et qu'un songe fâcheux, dans ses confus mystères,  
T'ait fait voir toutes les chimères  
Dont tu me fais des vérités.

SOSIE.

Tout aussi peu. Je n'ai point sommeillé,  
Et n'en ai même aucune envie.  
Je vous parle bien éveillé;  
J'étais bien éveillé ce matin, sur ma vie,  
Et bien éveillé même était l'autre Sosie  
Quand il m'a si bien étrillé.

1. *Faire des rages* est une expression assez impropre, que les nécessités de la rime ne suffisent pas à excuser, et que Molière pouvait, d'ailleurs, facilement éviter.

AMPHITRYON.

Suis-moi, je t'impose silence.  
C'est trop me fatiguer l'esprit,  
Et je suis un vrai fou d'avoir la patience  
D'écouter d'un valet les sottises qu'il dit.

SOSIE.

Tous les discours sont des sottises,  
Partant d'un homme sans éclat ;  
Ce serait paroles exquises  
Si c'était un grand qui parlât.

AMPHITRYON.

Entrons, sans davantage attendre.  
Mais Alcmène paraît avec tous ses appas :  
En ce moment, sans doute, elle ne m'attend pas,  
Et mon abord la va surprendre.

## SCÈNE II.

ALCMÈNE, CLÉANTHIS, AMPHITRYON, SOSIE.

ALCMÈNE.

Allons pour mon époux, Cléanthis, vers<sup>1</sup> les dieux  
Nous acquitter de nos hommages,  
Et les remercier des succès glorieux  
Dont Thèbes, par son bras, goûte les avantages.  
O dieux !

AMPHITRYON.

Fasse le Ciel qu'Amphitryon vainqueur  
Avec plaisir soit revu de sa femme !  
Et que ce jour, favorable à ma flamme,  
Vous redonne à mes yeux avec le même cœur ;  
Que j'y retrouve autant d'ardeur  
Que vous en rapporte mon âme !

ALCMÈNE.

Quoi ! de retour sitôt ?

AMPHITRYON.

Certes, c'est en ce jour  
Me donner de vos feux un mauvais témoignage ;  
Et ce *Quoi ! sitôt de retour ?*  
En ces occasions n'est guère le langage  
D'un cœur bien enflammé d'amour.  
J'osais me flatter en moi-même  
Que loin de vous j'aurais trop demeuré.

1. *Vers* est ici pour *envers*.



L'attente d'un retour ardemment désiré  
 Donne à tous les instants une longueur extrême,  
 Et l'absence de ce qu'on aime,  
 Quelque peu qu'elle dure, a toujours trop duré.

ALCMÈNE.

Je ne vois...

AMPHITRYON.

Non, Alcmène, à son impatience  
 On mesure le temps en de pareils états,  
 Et vous comptez les moments de l'absence  
 En personne qui n'aime pas.  
 Lorsque l'on aime comme il faut,  
 Le moindre éloignement nous tue,  
 Et ce dont on chérit la vue  
 Ne revient jamais assez tôt.  
 De votre accueil, je le confesse,  
 Se plaint ici mon amoureuse ardeur,  
 Et j'attendais de votre cœur  
 D'autres transports de joie et de tendresse.

ALCMÈNE.

J'ai peine à comprendre sur quoi  
 Vous fondez les discours que je vous entends faire ;  
 Et, si vous vous plaignez de moi,  
 Je ne sais pas, de bonne foi,  
 Ce qu'il faut pour vous satisfaire.  
 Hier au soir, ce me semble, à votre heureux retour,  
 Oe me vit témoigner une joie assez tendre,  
 Et rendre aux soins de votre amour  
 Tout ce que de mon cœur vous aviez lieu d'attendre.

AMPHITRYON.

Comment ?

ALCMÈNE.

Ne fis-je pas éclater à vos yeux  
 Les soudains mouvements d'une entière allégresse,  
 Et le transport d'un cœur peut-il s'expliquer mieux  
 Au retour d'un époux qu'on aime avec tendresse ?

AMPHITRYON.

Que me dites-vous là ?

ALCMÈNE.

Que même votre amour  
 Montra de mon accueil une joie incroyable,  
 Et que, m'ayant quittée à la pointe du jour,  
 Je ne vois pas qu'à ce soudain retour  
 Ma surprise soit si coupable.

AMPHITRYON.

Est-ce que du retour, que j'ai précipité,  
 Un songe, cette nuit, Alcmène, dans votre âme



A prévenu la vérité ?  
 Et que m'ayant peut-être en dormant bien traité,  
 Votre cœur se croit vers ma flamme  
 Assez amplement acquitté ?

ALCMÈNE.

Est-ce qu'une vapeur, par sa malignité,  
 Amphitryon, a dans votre âme  
 Du retour d'hier au soir brouillé la vérité,  
 Et que du doux accueil duquel je m'acquittai  
 Votre cœur prétend à ma flamme  
 Ravir toute l'honnêteté ?

AMPHITRYON.

Cette vapeur dont vous me régalez  
 Est un peu, ce me semble, étrange.

ALCMÈNE.

C'est ce qu'on peut donner pour change  
 Au songe dont vous me parlez.

AMPHITRYON.

A moins d'un songe, on ne peut pas, sans doute,  
 Excuser ce qu'ici votre bouche me dit.

ALCMÈNE.

A moins d'une vapeur qui vous trouble l'esprit,  
 On ne peut pas sauver ce que de vous j'écoute.

AMPHITRYON.

Laissons un peu cette vapeur, Alcmène.

ALCMÈNE.

Laissons un peu ce songe, Amphitryon.

AMPHITRYON.

Sur le sujet dont il est question,  
 Il n'est guère de jeu que trop loin on ne mène.

ALCMÈNE.

Sans doute, et, pour marque certaine,  
 Je commence à sentir un peu d'émotion.

AMPHITRYON.

Est-ce donc que par là vous voulez essayer  
 A réparer l'accueil dont je vous ai fait plainte ?

ALCMÈNE.

Est-ce donc que, par cette feinte,  
 Vous désirez vous égayer ?

AMPHITRYON.

Ah ! de grâce, cessons, Alcmène, je vous prie,  
 Et parlons sérieusement.

ALCMÈNE.

Amphitryon, c'est trop pousser l'amusement ;  
 Finissons cette raillerie.

AMPHITRYON.

Quoi ! vous osez me soutenir en face

Que plutôt qu'à cette heure on m'ait ici pu voir ?

ALCMÈNE.

Quoi ! vous voulez nier avec audace  
Que dès hier en ces lieux vous vintes sur le soir ?

AMPHITRYON.

Moi, je vins hier ?

ALCMÈNE.

Sans doute. Et dès devant l'aurore,  
Vous vous en êtes retourné.

AMPHITRYON.

Ciel ! un pareil débat s'est-il pu voir encore !  
Et qui de tout ceci ne serait étonné ?  
Sosie !

SOSIE.

Elle a besoin de six grains d'ellébore,  
Monsieur ; son esprit est tourné !

AMPHITRYON.

Alcmène, au nom de tous les dieux,  
Ce discours a d'étranges suites ;  
Reprenez vos sens un peu mieux,  
Et pensez à ce que vous dites.

ALCMÈNE.

J'y pense mûrement aussi,  
Et tous ceux du logis ont vu votre arrivée.  
J'ignore quel motif vous fait agir ainsi ;  
Mais, si la chose avait besoin d'être prouvée,  
S'il était vrai qu'on pût ne s'en souvenir pas,  
De qui puis-je tenir que de vous la nouvelle  
Du dernier de tous vos combats,  
Et les cinq diamants que portait Ptérelas,  
Qu'a fait dans la nuit éternelle  
Tomber l'effort de votre bras ?  
En pourrait-on vouloir un plus sûr témoignage ?

AMPHITRYON.

Quoi ! je vous ai déjà donné  
Le nœud de diamants que j'eus pour mon partage,  
Et que je vous ai destiné ?

ALCMÈNE.

Assurément. Il n'est pas difficile  
De vous en bien convaincre.

AMPHITRYON.

Et comment ?

ALCMÈNE.

Le voici.

AMPHITRYON.

Sosie !



SOSIE.

Elle se moque, et je le tiens ici,  
Monsieur; la feinte est inutile.

AMPHITRYON.

Le cachet est entier.

ALCMÈNE.

Est-ce une vision ?

Tenez. Trouverez-vous cette preuve assez forte ?

AMPHITRYON.

Ah Ciel ! ô juste Ciel !

ALCMÈNE.

Allez, Amphitryon,

Vous vous moquez d'en user de la sorte,  
Et vous en devriez avoir confusion.

AMPHITRYON.

Romps vite ce cachet.

SOSIE, *ayant ouvert le coffret.*

Ma foi, la place est vide.

Il faut que par magie on ait su le tirer,  
Ou bien que de lui-même il soit venu sans guide  
Vers celle qu'il a su qu'on en voulait parer.

AMPHITRYON.

O dieux, dont le pouvoir sur les choses préside,  
Quelle est cette aventure, et qu'en puis-je augurer  
Dont mon amour ne s'intimide ?

SOSIE.

Si sa bouche dit vrai, nous avons même sort,  
Et, de même que moi, Monsieur, vous êtes double.

AMPHITRYON.

Tais-toi..

ALCMÈNE.

Sur quoi vous étonner si fort,  
Et d'où peut naître ce grand trouble ?

AMPHITRYON.

O Ciel ! quel étrange embarras !  
Je vois des incidents qui passent la nature ;  
Et mon honneur redoute une aventure  
Que mon esprit ne comprend pas !

ALCMÈNE.

Songez-vous, en tenant cette preuve sensible,  
A me nier encor votre retour pressé ?

AMPHITRYON.

Non ; mais à ce retour, daignez, s'il est possible,  
Me conter ce qui s'est passé.

ALCMÈNE.

Puisque vous demandez un récit de la chose,  
Vous voulez dire donc que ce n'était pas vous ?



AMPHITRYON.

Pardonnez-moi ; mais j'ai certaine cause  
Qui me fait demander ce récit entre nous.

ALCMÈNE.

Les soucis importants qui vous peuvent saisir  
Vous ont-ils fait si vite en perdre la mémoire ?

AMPHITRYON.

Peut-être ; mais enfin vous me ferez plaisir  
De m'en dire toute l'histoire.

ALCMÈNE.

L'histoire n'est pas longue. A vous je m'avançai,  
Pleine d'une aimable surprise ;  
Tendrement je vous embrassai,  
Et témoignai ma joie à plus d'une reprise.

AMPHITRYON, *en soi-même.*

Ah ! d'un si doux accueil je me serais passé !

ALCMÈNE.

Vous me fîtes d'abord ce présent d'importance,  
Que du butin conquis vous m'aviez destiné.

Votre cœur, avec véhémence,  
M'étala de ses feux toute la violence  
Et les soins importuns qui l'avaient enchaîné,  
L'aise de me revoir, les tourments de l'absence,  
Tout le souci que son impatience

Pour le retour s'était donné ;  
Et jamais votre amour, en pareille occurrence,  
Ne me parut si tendre et si passionné.

AMPHITRYON, *en soi-même.*

Peut-on plus vivement se voir assassiné !

ALCMÈNE.

Tous ces transports, toute cette tendresse,  
Comme vous croyez bien, ne me déplaisaient pas ;

Et, s'il faut que je le confesse,  
Mon cœur, Amphitryon, y trouvait mille appas.

AMPHITRYON.

Ensuite, s'il vous plait ?

ALCMÈNE.

Nous nous entrecoupâmes  
De mille questions qui pouvaient nous toucher.  
On servit, tête à tête ensemble nous soupâmes,  
Et, le souper fini, nous nous fûmes coucher.

AMPHITRYON.

Ensemble ?

ALCMÈNE.

Assurément. Quelle est cette demande ?

AMPHITRYON.

Ah ! c'est ici le coup le plus cruel de tous,

Et dont à s'assurer tremblait mon feu jaloux !

ALCMÈNE.

D'où vous vient, à ce mot, une rougeur si grande ?  
Ai-je fait quelque mal de coucher avec vous ?

AMPHITRYON.

Non, ce n'était pas moi, pour ma douleur sensible<sup>1</sup> ;  
Et qui dit qu'hier ici mes pas se sont portés  
Dit de toutes les faussetés  
La fausseté la plus horrible.

ALCMÈNE.

Amphitryon !

AMPHITRYON.

Perfide !

ALCMÈNE.

Ah ! quel emportement !

AMPHITRYON.

Non, non, plus de douceur et plus de déférence.  
Ce revers vient à bout de toute ma constance,  
Et mon cœur ne respire en ce fatal moment,  
Et que fureur et que vengeance.

ALCMÈNE.

De qui donc vous venger ? et quel manque de foi  
Vous fait ici me traiter de coupable ?

AMPHITRYON.

Je ne sais pas ; mais ce n'était pas moi,  
Et c'est un désespoir qui de tout rend capable.

ALCMÈNE.

Allez, indigne époux, le fait parle de soi,  
Et l'imposture est effroyable.

C'est trop me pousser là-dessus,  
Et d'infidélité me voir trop condamnée.

Si vous cherchez dans ces transports confus,  
Un prétexte à briser les nœuds d'un hyménée  
Qui me tient à vous enchaînée,  
Tous ces détours sont superflus,  
Et me voilà déterminée

A souffrir qu'en ce jour nos liens soient rompus.

AMPHITRYON.

Après l'indigne affront que l'on me fait connaître,  
C'est bien à quoi, sans doute, il faut vous préparer ;  
C'est le moins qu'on doit voir, et les choses peut-être  
Pourront n'en pas là demeurer.

Le déshonneur est sûr, mon malheur m'est visible,  
Et mon amour en vain voudrait me l'obscurcir.

1. Pour ma douleur sensible, dont on ne saisit pas bien clairement le sens, est l'équivalent de pour mon malheur.

Mais le détail encor ne m'en est pas sensible,  
 Et mon juste courroux prétend s'en éclaircir.  
 Votre frère déjà peut hautement répondre  
 Que jusqu'à ce matin je ne l'ai point quitté.  
 Je m'en vais le chercher, afin de vous confondre  
 Sur ce retour qui m'est faussement imputé.  
 Après nous percerons jusqu'au fond d'un mystère  
 Jusques à présent inouï,  
 Et, dans les mouvements d'une juste colère,  
 Malheur à qui m'aura trahi!

SOSIE

Monsieur...

AMPHITRYON.

Ne m'accompagne pas,  
 Et demeure ici pour m'attendre.

CLÉANTHIS.

Faut-il...

ALCMÈNE.

Je ne puis rien entendre ;  
 Laisse-moi seule, et ne suis point mes pas.

## SCÈNE III.

CLÉANTHIS, SOSIE.

CLÉANTHIS, *à part.*

Il faut que quelque chose ait brouillé sa cervelle ;  
 Mais le frère sur le champ  
 Finira cette querelle.

SOSIE, *à part.*

C'est ici pour mon maître un coup assez touchant,  
 Et son aventure est cruelle.  
 Je crains fort, pour mon fait, quelque chose approchant,  
 Et je m'en veux tout doux éclaircir avec elle.

CLÉANTHIS, *à part.*

Voyez s'il me viendra seulement aborder !  
 Mais je veux m'empêcher de rien faire paraître.

SOSIE, *à part.*

La chose quelquefois est fâcheuse à connaître,  
 Et je tremble à la demander.  
 Ne vaudrait-il point mieux, pour ne rien hasarder,  
 Ignorer ce qu'il en peut être ?  
 Allons, tout coup vaille, il faut voir,  
 Et je ne m'en saurais défendre :  
 La faiblesse humaine est d'avoir  
 Des curiosités d'apprendre



Ce qu'on ne voudrait pas savoir.  
Dieu te gard', Cléanthis!

CLÉANTHIS.

Ah! ah! tu t'en avises,  
Traître, de t'approcher de nous!

SOSIE.

Mon Dieu, qu'as-tu? Toujours on te voit en courroux,  
Et sur rien tu te formalises.

CLÉANTHIS.

Qu'appelles-tu sur rien, dis?

SOSIE.

J'appelle sur rien  
Ce qui sur rien s'appelle en vers ainsi qu'en prose;  
Et rien, comme tu le sais bien,  
Veut dire rien ou peu de chose.

CLÉANTHIS.

Je ne sais qui me tient, infâme,  
Que je ne t'arrache les yeux  
Et ne t'apprenne où va le courroux d'une femme.

SOSIE.

Holà! D'où te vient donc ce transport furieux?

CLÉANTHIS.

Tu n'appelles donc rien le procédé, peut-être,  
Qu'avec moi ton cœur a tenu?

SOSIE.

Et quel?

CLÉANTHIS.

Quoi! tu fais l'ingénu?  
Est-ce qu'à l'exemple du maître  
Tu veux dire qu'ici tu n'es pas revenu?

SOSIE.

Non, je sais fort bien le contraire;  
Mais je ne t'en fais pas le fin:  
Nous avons bu je ne sais quel vin  
Qui m'a fait oublier tout ce que j'ai pu faire.

CLÉANTHIS.

Tu crois peut-être excuser par ce trait...

SOSIE.

Non, tout de bon, tu m'en peux croire;  
J'étais dans un état où je puis avoir fait  
Des choses dont j'aurais regret  
Et dont je n'ai nulle mémoire.

CLÉANTHIS.

Tu ne te souviens point du tout de la manière  
Dont tu m'as su traiter, étant venu du port?

SOSIE.

Non plus que rien, tu peux m'en faire le rapport.

Je suis équitable et sincère,  
Et me condamnerai moi-même si j'ai tort.

CLÉANTHIS.

Comment ! Amphitryon m'ayant su disposer,  
Jusqu'à ce que tu vins j'avais poussé ma veille ;  
Mais je ne vis jamais une froideur pareille :  
De ta femme il fallut moi-même t'aviser ;

Et, lorsque je fus te baiser,  
Tu détournas le nez et me donnas l'oreille !

SOSIE.

Bon !

CLÉANTHIS.

Comment, bon ?

SOSIE.

Mon Dieu, tu ne sais pas pourquoi,

Cléanthis, je tiens ce langage.  
J'avais mangé de l'ail, et fis en homme sage  
De détourner un peu mon haleine de toi.

CLÉANTHIS.

Je te sus exprimer des tendresses de cœur ;  
Mais à tous mes discours tu fus comme une souche,  
Et jamais un mot de douceur  
Ne te pût sortir de la bouche.

SOSIE.

Courage !

CLÉANTHIS.

Enfin ma flamme eut beau s'émanciper,  
Sa chaste ardeur en toi ne trouva rien que glace ;  
Et, dans un tel retour, je te vis la tromper  
Jusqu'à faire refus de prendre au lit la place  
Que les lois de l'hymen t'obligent d'occuper.

SOSIE.

Quoi ! je ne couchai point...

CLÉANTHIS.

Non, lâche !

SOSIE.

Est-il possible ?

CLÉANTHIS.

Traître ! il n'est que trop assuré.  
C'est de tous les affronts l'affront le plus sensible ;  
Et, loin que ce matin ton cœur l'ait réparé,  
Tu t'es d'avec moi séparé  
Par des discours chargés d'un mépris tout visible.

SOSIE.

Vivat Sosie !

CLÉANTHIS.

Hé quoi ! ma plainte a cet effet ?



Tu ris après ce bel ouvrage?

SOSIE.

Que je suis de moi satisfait!

CLÉANTHIS.

Exprime-t-on ainsi le regret d'un outrage?

SOSIE.

Je n'aurais jamais cru que j'eusse été si sage.

CLÉANTHIS.

Loin de te condamner d'un si perfide trait,

Tu m'en fais éclater la joie en ton visage?

SOSIE.

Mon Dieu, tout doucement. Si je parais joyeux,  
Crois que j'en ai dans l'âme une raison très forte,  
Et que, sans y penser, je ne fis jamais mieux  
Que d'en user tantôt avec toi de la sorte.

CLÉANTHIS.

Traître! te moques-tu de moi?

SOSIE.

Non, je te parle avec franchise.

En l'état où j'étais, j'avais certain effroi  
Dont avec ton discours mon âme s'est remise.  
Je m'appréhendais fort, et craignais qu'avec toi  
Je n'eusse fait quelque sottise.

CLÉANTHIS.

Quelle est cette frayeur? et sachons donc pourquoi.

SOSIE.

Les médecins disent, quand on est ivre,  
Que de la femme on se doit abstenir,  
Et que, dans cet état, il ne peut provenir  
Que des enfants pesants et qui ne sauraient vivre.  
Vois, si mon cœur n'eût su de froideur se munir,  
Quels inconvénients auraient pu s'en ensuivre.

CLÉANTHIS.

Je me moque des médecins  
Avec leurs raisonnements fades.  
Qu'ils règlent ceux qui sont malades,  
Sans vouloir gouverner les gens qui sont bien sains.  
Ils se mêlent de trop d'affaires  
De prétendre tenir nos chastes feux gênés;  
Et, sur les jours caniculaires<sup>1</sup>,  
Ils nous donnent encore, avec leurs lois sévères,  
De cent sots contes par le nez.

SOSIE.

Tout doux!

1. Cléanthis fait allusion à un autre préjugé médical en vertu duquel on recommandait de s'éloigner de sa femme pendant la canicule.



CLÉANTHIS.

Non, je soutiens que cela conclut mal ;  
 Ces raisons sont raisons d'extravagantes têtes.  
 Il n'est ni vin ni temps qui puisse être fatal  
 A remplir le devoir de l'amour conjugal,  
 Et les médecins sont des bêtes.

SOSIE.

Contre eux, je t'en supplie, apaise ton courroux.  
 Ce sont d'honnêtes gens, quoi que le monde en dise.

CLÉANTHIS.

Tu n'es pas où tu crois. En vain tu files doux.  
 Ton excuse n'est point une excuse de mise ;  
 Et je me veux venger, tôt ou tard, entre nous,  
 De l'air dont chaque jour je vois qu'on me méprise.  
 Des discours de tantôt je garde tous les coups<sup>1</sup>,  
 Et tâcherai d'user, lâche et perfide époux,  
 De cette liberté que ton cœur m'a permise.

SOSIE.

Quoi ?

CLÉANTHIS.

Tu m'as dit tantôt que tu consentais fort,  
 Lâche ! que j'en aimasse un autre.

SOSIE.

Ah ! pour cet article, j'ai tort.  
 Je m'en dédis, il y va trop du nôtre.  
 Garde-toi bien de suivre ce transport.

CLÉANTHIS.

Si je puis une fois pourtant  
 Sur mon esprit gagner la chose...

SOSIE.

Fais à ce discours quelque pause :  
 Amphitryon revient, qui me paraît content.

## SCÈNE IV.

JUPITER, CLÉANTHIS, SOSIE.

JUPITER.

Je viens prendre le temps de rapaiser Alcmène,  
 De bannir les chagrins que son cœur veut garder,  
 Et donner à mes feux, dans ce soin qui m'amène,  
 Le doux plaisir de se raccommo-der.  
 Alcmène est là-haut, n'est-ce pas ?

1. *Tous les coups*, s'est-à-dire tous les termes saillants, tous ceux qui m'ont frappée.

CLÉANTHIS.

Oui, pleine d'une inquiétude<sup>1</sup>  
 Qui cherche de la solitude,  
 Et qui m'a défendu d'accompagner ses pas.

JUPITER.

Quelque défense qu'elle ait faite,  
 Elle ne sera pas pour moi.

CLÉANTHIS.

Son chagrin, à ce que je vois,  
 A fait une prompte retraite.

## SCÈNE V.

CLÉANTHIS, SOSIE.

SOSIE.

Que dis-tu, Cléanthis, de ce joyeux maintien  
 Après son fracas effroyable?

CLÉANTHIS.

Que, si toutes nous faisons bien,  
 Nous donnerions tous les hommes au diable,  
 Et que le meilleur n'en vaut rien.

SOSIE.

Cela se dit dans le courroux ;  
 Mais aux hommes par trop vous êtes accrochées,  
 Et vous seriez, ma foi, toutes bien empêchées  
 Si le diable les prenait tous.

CLÉANTHIS.

Vraiment...

SOSIE.

Les voici. Taisons-nous.

## SCÈNE VI.

JUPITER, ALCMÈNE, CLÉANTHIS, SOSIE.

JUPITER.

Voulez-vous me désespérer?  
 Hélas! arrêtez, belle Alcmène.

1. En supprimant à la fin de ce vers la virgule qui se trouve dans l'édition originale, nous nous sommes conformés à la construction grammaticale. Pour la maintenir et faire rapporter *Qui cherche de la solitude* à Alcmène, il faut admettre que Molière a écrit *pleine d'une inquiétude* au lieu de *pleine d'inquiétude*.

ALCMÈNE.

Non, avec l'auteur de ma peine  
Je ne puis du tout demeurer.

JUPITER.

De grâce...

ALCMÈNE.

Laissez-moi.

JUPITER.

Quoi!...

ALCMÈNE.

Laissez-moi, vous dis-je.

JUPITER.

Ses pleurs touchent mon âme, et sa douleur m'afflige.  
Souffrez que mon cœur...

ALCMÈNE.

Non, ne suivez point mes pas.

JUPITER.

Où voulez-vous aller?

ALCMÈNE.

Où vous ne serez pas.

JUPITER.

Ce vous est une attente vaine.

Je tiens à vos beautés par un nœud trop serré  
Pour pouvoir un moment en être séparé :

Je vous suivrai partout, Alcmène.

ALCMÈNE.

Et moi, partout je vous fuirai.

JUPITER.

Je suis donc bien épouvantable?

ALCMÈNE.

Plus qu'on ne peut dire, à mes yeux.

Oui, je vous vois comme un monstre effroyable,

Un monstre cruel, furieux,

Et dont l'approche est redoutable;

Comme un monstre à fuir en tous lieux.

Mon cœur souffre, à vous voir, une peine incroyable;

C'est un supplice qui m'accable,

Et je ne vois rien, sous les cieux,

D'affreux, d'horrible, d'odieux,

Qui ne me fut plus que vous supportable.

JUPITER.

En voilà bien, hélas ! que votre bouche dit !

ALCMÈNE.

J'en ai dans le cœur davantage;

Et, pour s'exprimer tout, ce cœur a du dépit

De ne point trouver de langage.



JUPITER.

Hé ! que vous a donc fait ma flamme,  
Pour me pouvoir, Alcmène, en monstre regarder ?

ALCMÈNE.

Ah ! juste Ciel ! cela peut-il se demander ?

Et n'est-ce pas pour mettre à bout une âme ?

JUPITER.

Ah ! d'un esprit plus adouci...

ALCMÈNE.

Non, je ne veux du tout vous voir ni vous entendre.

JUPITER.

Avez-vous bien le cœur de me traiter ainsi ?

Est-ce là cet amour si tendre

Qui devait tant durer quand je vins hier ici ?

ALCMÈNE.

Non, non, ce ne l'est pas, et vos lâches injures

En ont autrement ordonné.

Il n'est plus, cet amour tendre et passionné :

Vous l'avez dans mon cœur, par cent vives blessures,  
Cruellement assassiné.

C'est en sa place un courroux inflexible,  
Un vif ressentiment, un dépit invincible,  
Un désespoir d'un cœur justement animé,  
Qui prétend vous haïr, pour cet affront sensible,  
Autant qu'il est d'accord de vous avoir aimé,  
Et c'est haïr autant qu'il est possible.

JUPITER.

Hélas ! que votre amour n'avait guère de force,  
Si de si peu de chose on le peut voir mourir !  
Ce qui n'était que jeu doit-il faire un divorce,  
Et d'une raillerie a-t-on lieu de s'aigrir ?

ALCMÈNE.

Ah ! c'est cela dont je suis offensée,  
Et que ne peut pardonner mon courroux.  
Des véritables traits d'un mouvement jaloux  
Je me trouverais moins blessée,  
La jalousie a des impressions  
Dont bien souvent la force nous entraîne,  
Et l'âme la plus sage, en ces occasions,  
Sans doute avec assez de peine  
Répond de ses émotions.

L'emportement d'un cœur qui peut s'être abusé  
A de quoi ramener une âme qu'il offense,

Et dans l'amour qui lui donne naissance  
Il trouve au moins, malgré toute sa violence,  
Des raisons pour être excusé.

De semblables transports contre un ressentiment

Pour défense toujours ont ce qui les fait naître,  
 Et l'on donne grâce aisément  
 A ce dont on n'est pas le maître ;  
 Mais que de gaieté<sup>1</sup> de cœur,  
 On passe aux mouvements d'une fureur extrême ;  
 Que, sans cause, l'on vienne avec tant de rigueur  
 Blessier la tendresse et l'honneur  
 D'un cœur qui chèrement nous aime<sup>2</sup>,  
 Ah! c'est un coup trop cruel en lui-même,  
 Et que jamais n'oubliera ma douleur.

JUPITER.

Oui, vous avez raison, Alcmène, il se faut rendre ;  
 Cette action sans doute est un crime odieux.  
 Je ne prétends plus le défendre ;  
 Mais souffrez que mon cœur s'en défende à vos yeux,  
 Et donne au vôtre à qui se prendre  
 De ce transport injurieux.

\* A vous en faire un aveu véritable,  
 L'époux, Alcmène, a commis tout le mal.  
 C'est l'époux qu'il vous faut regarder en coupable :  
 L'amant n'a point de part à ce transport brutal,  
 Et de vous offenser son cœur n'est point capable.  
 Il a pour vous, ce cœur, pour jamais y penser,  
 Trop de respect et de tendresse ;  
 Et, si de faire rien à vous pouvoir blesser  
 Il avait eu la coupable faiblesse,  
 De cent coups à vos yeux il voudrait le percer<sup>3</sup>.  
 Mais l'époux est sorti de ce respect soumis  
 Où pour vous on doit toujours être ;  
 A son dur procédé l'époux s'est fait connaître,  
 Et par le droit d'hymen il s'est cru tout permis.  
 Oui, c'est lui qui sans doute est criminel vers vous ;  
 Lui seul a maltraité votre aimable personne.  
 Haïssez, détestez l'époux,  
 J'y consens et vous l'abandonne ;  
 Mais, Alcmène, sauvez l'amant de ce courroux  
 Qu'une telle offense vous donne,  
 N'en jetez pas sur lui l'effet ;  
 Démêlez-le un peu du coupable,  
 Et, pour être enfin équitable,  
 Ne le punissez point de ce qu'il n'a pas fait.

1. *Gaieté* fait ici trois syllabes.

2. Var. : « qui chèrement *vous* aime ».

3. *Il* du premier vers se rapporte au cœur, et *il* du second se rapporte à l'amant, ce qui rend la phrase très obscure.



ALCMÈNE.

Ah! toutes ces subtilités  
 N'ont que des excuses frivoles,  
 Et, pour les esprits irrités,  
 Ce sont des contre-temps que de telles paroles.  
 Ce détour ridicule est en vain pris par vous :  
 Je ne distingue rien en celui qui m'offense.  
 Tout y devient l'objet de mon courroux,  
 Et, dans sa juste violence,  
 Sont confondus et l'amant et l'époux.  
 Tous deux de même sorte occupent ma pensée,  
 Et des mêmes couleurs, par mon âme blessée,  
 Tous deux ils sont peints à mes yeux.  
 Tous deux sont criminels, tous deux m'ont offensée,  
 Et tous deux me sont odieux.

JUPITER.

Hé bien! puisque vous le voulez<sup>1</sup>,  
 Il faut donc me charger du crime.  
 Oui, vous avez raison lorsque vous m'immolez  
 A vos ressentiments en coupable victime.  
 Un trop juste dépit contre moi vous anime,  
 Et tout ce grand courroux qu'ici vous étalez  
 Ne me fait endurer qu'un tourment légitime.  
 C'est avec droit que mon abord vous chasse,  
 Et que de me fuir en tous lieux  
 Votre colère me menace.  
 Je dois vous être un objet odieux,  
 Vous devez me vouloir un mal prodigieux.  
 Il n'est aucune horreur que mon forfait ne passe,  
 D'avoir offensé vos beaux yeux;  
 C'est un crime à blesser les hommes et les dieux,  
 Et je mérite enfin, pour punir cette audace,  
 Que contre moi votre haine ramasse  
 Tous ses traits les plus furieux;  
 Mais mon cœur vous demande grâce.  
 Pour vous la demander je me jette à genoux,  
 Et la demande au nom de la plus vive flamme,  
 Du plus tendre amour dont une âme  
 Puisse jamais brûler pour vous.  
 Si votre cœur, charmante Alcmène,  
 Me refuse la grâce où j'ose recourir,  
 Il faut qu'une atteinte soudaine  
 M'arrache, en me faisant mourir,  
 Aux dures rigueurs d'une peine

1. A partir de ce vers jusqu'à la fin, la scène est copiée ou imitée de *Don Garcia de Navarre*, acte II, scène VI.



Que je ne saurais plus souffrir.

Oui, cet état me désespère;

Alcmène, ne présumez pas

Qu'aimant comme je fais vos célestes appas,

Je puisse vivre un jour avec votre colère.

Déjà de ces moments la barbare longueur

Fait sous des atteintes mortelles

Succomber mon triste cœur,

Et de mille vautours les blessures cruelles

N'ont rien de comparable à ma vive douleur.

Alcmène, vous n'avez qu'à me le déclarer:

S'il n'est point de pardon que je doive espérer,

Cette épée aussitôt, par un coup favorable,

Va percer à vos yeux le cœur d'un misérable,

Ce cœur, ce traître cœur, trop digne d'expirer,

Puisqu'il a pu fâcher un objet adorable :

Heureux, en descendant au ténébreux séjour,

Si de votre courroux mon trépas vous ramène,

Et ne laisse en votre âme, après ce triste jour,

Aucune impression de haine

Au souvenir de mon amour!

C'est tout ce que j'attends pour faveur souveraine.

ALCMÈNE.

Ah! trop cruel époux!

JUPITER.

Dites, parlez, Alcmène.

ALCMÈNE.

Faut-il encor pour vous conserver des bontés,

Et vous voir m'outrager par tant d'indignités?

JUPITER.

Quelque ressentiment qu'un outrage nous cause,

Tient-il contre un remords d'un cœur bien enflammé?

ALCMÈNE.

Un cœur bien plein de flamme à mille morts s'expose

Plutôt que de vouloir fâcher l'objet aimé.

JUPITER.

Plus on aime quelqu'un, moins on trouve de peine...

ALCMÈNE.

Non, ne m'en parlez point, vous méritez ma haine.

JUPITER.

Vous me haïssez donc?

ALCMÈNE.

J'y fais tout mon effort,

Et j'ai dépit de voir que toute votre offense

Ne puisse de mon cœur jusqu'à cette vengeance

Faire encore aller le transport.

JUPITER.

Mais pourquoi cette violence,  
Puisque pour vous venger je vous offre ma mort?  
Prononcez-en l'arrêt, et j'obéis sur l'heure.

ALCMÈNE.

Qui ne saurait haïr peut-il vouloir qu'on meure?

JUPITER.

Et moi, je ne puis vivre à moins que vous quittiez

Cette colère qui m'accable,  
Et que vous m'accordiez le pardon favorable  
Que je vous demande à vos pieds.  
Résolvez ici l'un des deux,  
Ou de punir ou bien d'absoudre.

ALCMÈNE.

Hélas ! ce que je puis résoudre  
Paraît bien plus que je ne veux !  
Pour vouloir soutenir le courroux qu'on me donne,  
Mon cœur a trop su me trahir.  
Dire qu'on ne saurait haïr  
N'est-ce pas dire qu'on pardonne?

JUPITER.

Ah ! belle Alcmène, il faut que, comblé d'allégresse...

ALCMÈNE.

Laissez. Je me veux mal de mon trop de faiblesse.

JUPITER.

Va, Sosie, et dépêche-toi,  
Voir, dans les doux transports dont mon âme est charmée,  
Ce que tu trouveras d'officiers de l'armée,  
Et les invite à dîner avec moi.

*(A part).*

Tandis que d'ici je le chasse,  
Mercure y remplira sa place.

## SCÈNE VII.

CLÉANTHIS, SOSIE.

SOSIE.

Hé bien ! tu vois, Cléanthis, ce ménage.  
Veux-tu qu'à leur exemple ici  
Nous fassions entre nous un peu de paix aussi,  
Quelque petit rapatriage ?

CLÉANTHIS.

C'est pour ton nez, vraiment ! Cela se fait ainsi !

SOSIE.

Quoi ! tu ne veux pas ?

CLÉANTHIS.

Non.

SOSIE.

Il ne m'importe guère.

Tant pis pour toi!

CLÉANTHIS.

Là, là, reviens.

SOSIE.

Non, morbleu! je n'en ferai rien,  
Et je veux être, à mon tour, en colère.

CLÉANTHIS.

Va, va, traître, laisse-moi faire :  
On se lasse parfois d'être femme de bien.

FIN DU SECOND ACTE.



## ACTE III

### SCÈNE PREMIÈRE.

#### AMPHITRYON.

Oui, sans doute, le sort tout exprès me le cache,  
Et des tours que je fais à la fin je suis las.

Il n'est point de destin plus cruel, que je sache :  
Je ne saurais trouver, portant partout mes pas,

Celui qu'à chercher je m'attache,

Et je trouve tous ceux que je ne cherche pas.

Mille fâcheux cruels, qui ne pensent pas l'être,

De nos faits avec moi, sans beaucoup me connaître,

Viennent se réjouir pour me faire enrager ;

Dans l'embarras cruel du souci qui me blesse,

De leurs embrassements et de leur allégresse

Sur mon inquiétude ils viennent tous charger.

En vain à passer je m'apprête

Pour fuir leurs persécutions :

Leur tuante amitié de tous côtés m'arrête,

Et, tandis qu'à l'ardeur de leurs expressions

Je répons d'un geste de tête,

Je leur donne tout bas cent malédictions.

Ah ! qu'on est peu flatté de louange, d'honneur,

Et de tout ce que donne une grande victoire,

Lorsque dans l'âme on souffre une vive douleur !

Et que l'on donnerait volontiers cette gloire

Pour avoir le repos du cœur !

Ma jalousie à tout propos

Me promène sur ma disgrâce,

Et plus mon esprit y repasse,

Moins j'en puis débrouiller le funeste chaos.

Le vol des diamants n'est pas ce qui m'étonne ;

On lève les cachets qu'on ne l'aperçoit pas ;

Mais le don qu'on veut qu'hier j'en vins faire en personne

Est ce qui fait ici mon cruel embarras.

La nature parfois produit des ressemblances

Dont quelques imposteurs ont pris droit d'abuser ;

Mais il est hors de sens que sous ces apparences

Un homme pour époux se puisse supposer,  
Et dans tous ses rapports sont mille différences  
Dont se peut une femme aisément aviser.

Des charmes de la Thessalie

On vante de tout temps les merveilleux effets ;  
Mais les contes fameux qui partout en sont faits  
Dans mon esprit toujours ont passé pour folie ;  
Et ce serait du sort une étrange rigueur

Qu'au sortir d'une ample victoire

Je fusse contraint de les croire

Aux dépens de mon propre honneur.

Je veux la retâter sur ce fâcheux mystère,  
Et voir si ce n'est pas une vaine chimère  
Qui sur ses sens troublés ait su prendre crédit.

Ah ! fasse le Ciel équitable

Que ce penser soit véritable,

Et que, pour mon bonheur, elle ait perdu l'esprit !

## SCÈNE II.

MERCURE, AMPHITRYON.

MERCURE.

Comme l'amour ici ne m'offre aucun plaisir,  
Je m'en veux faire au moins qui soient d'autre nature,  
Et je vais égayer mon sérieux loisir  
A mettre Amphitryon hors de toute mesure.  
Cela n'est pas d'un dieu bien plein de charité ;  
Mais aussi n'est-ce pas ce dont je m'inquiète,  
Et je me sens par ma planète  
A la malice un peu porté.

AMPHITRYON.

D'où vient donc qu'à cette heure on ferme cette porte ?

MERCURE.

Holà ! tout doucement. Qui frappe ?

AMPHITRYON.

Moi.

MERCURE.

Qui, moi ?

AMPHITRYON.

Ah ! ouvre !

MERCURE.

Comment, ouvre ! Et qui donc es-tu, toi  
Qui fais tant de vacarme et parles de la sorte ?

AMPHITRYON.

Quoi ! tu ne me connais pas ?



MERCURE.

Non,  
Et n'en ai pas la moindre envie.

AMPHITRYON.

Tout le monde perd-il aujourd'hui la raison?  
Est-ce un mal répandu? Sosie! holà, Sosie!

MERCURE.

Eh bien, Sosie! oui, c'est mon nom.  
As-tu peur que je ne l'oublie?

AMPHITRYON.

Me vois-tu bien?

MERCURE.

Fort bien. Qui peut pousser ton bras  
A faire une rumeur si grande,  
Et que demandes-tu là-bas?

AMPHITRYON.

Moi, pendard! ce que je demande?

MERCURE.

Que ne demandes-tu donc pas?  
Parle, si tu veux qu'on t'entende.

AMPHITRYON.

Attends, traître, avec un bâton  
Je vais là-haut me faire entendre,  
Et de bonne façon t'apprendre  
A m'oser parler sur ce ton.

MERCURE.

Tout beau! Si pour heurter tu fais la moindre instance,  
Je t'enverrai d'ici des messagers fâcheux.

AMPHITRYON.

O Ciel! vit-on jamais une telle insolence?  
La peut-on concevoir d'un serviteur, d'un gueux?

MERCURE.

Eh bien! qu'est-ce? m'as-tu tout parcouru par ordre?  
M'as-tu de tes gros yeux assez considéré?

Comme il les écarquille, et paraît effaré!  
Si des regards on pouvait mordre,  
Il m'aurait déjà déchiré.

AMPHITRYON.

Moi-même je frémis de ce que tu t'apprêtes  
Avec ces impudents propos.  
Que tu grossis pour toi d'effroyables tempêtes!  
Quels orages de coups vont fondre sur ton dos!

MERCURE.

L'ami, si de ces lieux tu ne veux disparaître,  
Tu pourras y gagner quelque confusion.

AMPHITRYON.

Ah! tu sauras, maraud, à ta confusion,



Ce que c'est qu'un valet qui s'attaque à son maître!

MERCURE.

Toi, mon maître ?

AMPHITRYON.

Oui, coquin ! M'oses-tu méconnaître ?

MERCURE.

Je n'en reconnais point d'autre qu'Amphitryon.

AMPHITRYON.

Et cet Amphitryon, qui, hors moi, le peut être ?

MERCURE.

Amphitryon ?

AMPHITRYON.

Sans doute.

MERCURE.

Ah ! quelle vision !

Dis-nous un peu, quel est le cabaret honnête

Où tu t'es coiffé le cerveau ?

AMPHITRYON.

Comment ! encore ?

MERCURE.

Etait-ce un vin à faire fête ?

AMPHITRYON.

Ciel !

MERCURE.

Etait-il vieux ou nouveau ?

AMPHITRYON.

Que de coups !

MERCURE.

Le nouveau donne fort dans la tête  
Quand on le veut boire sans eau.

AMPHITRYON.

Ah ! je t'arracherai cette langue, sans doute.

MERCURE.

Passe, mon cher ami<sup>1</sup>, crois-moi,  
Que quelqu'un ici ne t'écoute.

Je respecte le vin ; va-t'en, retire-toi,  
Et laisse Amphitryon dans les plaisirs qu'il goûte.

AMPHITRYON.

Comment ! Amphitryon est là-dedans ?

MERCURE.

Fort bien,  
Qui, couvert de lauriers d'une victoire pleine,  
Est auprès de la belle Alcmène  
A jouir des douceurs d'un aimable entretien.

1. Var. : « mon *pauvre* ami ».

Après le démêlé d'un amoureux caprice,  
 Ils goûtent le plaisir de s'être rajustés.  
 Garde-toi de troubler leurs douces privautés,  
 Si tu ne veux qu'il ne punisse<sup>1</sup>  
 L'excès de tes témérités.

## SCÈNE III.

AMPHITRYON.

Ah ! quel étrange coup m'a-t-il porté dans l'âme !  
 En quel trouble cruel jette-t-il mon esprit !  
 Et, si les choses sont comme le traître dit,  
 Où vois-je ici réduits mon honneur et ma flamme !  
 A quel parti me doit résoudre ma raison ?  
 Ai-je l'éclat ou le secret à prendre,  
 Et dois-je, en mon courroux, renfermer ou répandre  
 Le déshonneur de ma maison ?  
 Ah ! faut-il consulter dans un affront si rude ?  
 Je n'ai rien à prétendre et rien à ménager,  
 Et toute mon inquiétude  
 Ne doit aller qu'à me venger.

## SCÈNE IV.

SOSIE, NAUCRATÈS, POLIDAS, AMPHITRYON.

SOSIE.

Monsieur, avec mes soins, tout ce que j'ai pu faire,  
 C'est de vous amener ces messieurs que voici.

AMPHITRYON.

Ah ! vous voilà ?

SOSIE.

Monsieur...

AMPHITRYON.

Insolent, téméraire !

SOSIE.

Quoi ?

AMPHITRYON.

Je vous apprendrai de me traiter ainsi.

SOSIE.

Qu'est-ce donc ? qu'avez-vous ?

1. Si tu ne veux qu'il ne punisse contient deux négations qui se détruisent ; mais le vers est bien imprimé ainsi.

AMPHITRYON.

Ce que j'ai, misérable ?

SOSIE.

Holà ! Messieurs, venez donc tôt.

NAUCRATÈS.

Ah ! de grâce, arrêtez.

SOSIE.

De quoi suis-je coupable ?

AMPHITRYON.

Tu me le demandes, maraud ?

Laissez-moi satisfaire un courroux légitime.

SOSIE.

Lorsque l'on pend quelqu'un, on lui dit pourquoi c'est.

NAUCRATÈS.

Daignez nous dire au moins quel peut être son crime.

SOSIE.

Messieurs, tenez bon, s'il vous plaît.

AMPHITRYON.

Comment ! il vient d'avoir l'audace

De me fermer ma porte au nez,

Et de joindre encore la menace

A mille propos effrénés !

Ah ! coquin !

SOSIE.

Je suis mort !

NAUCRATÈS.

Calmez cette colère.

SOSIE.

Messieurs,

POLIDAS.

Qu'est-ce ?

SOSIE.

M'a-t-il frappé ?

AMPHITRYON.

Non, il faut qu'il ait le salaire

Des mots où tout à l'heure il s'est émancipé.

SOSIE.

Comment cela se peut-il faire,

Si j'étais par votre ordre autre part occupé ?

Ces messieurs sont ici pour rendre témoignage

Qu'à dîner avec vous je les viens d'inviter.

NAUCRATÈS.

Il est vrai qu'il nous vient de faire ce message,

Et n'a point voulu nous quitter.

AMPHITRYON.

Qui t'a donné cet ordre ?



SOSIE.

Vous.

AMPHITRYON.

Et quand ?

SOSIE.

Après votre paix faite,  
 Au milieu des transports d'une âme satisfaite  
 D'avoir d'Alcmène apaisé le courroux.

AMPHITRYON.

O Ciel ! chaque instant, chaque pas,  
 Ajoute quelque chose à mon cruel martyr,  
 Et, dans ce fatal embarras,  
 Je ne sais plus que croire ni que dire.

NAUCRATÈS.

Tout ce que de chez vous il vient de nous conter  
 Surpasse si fort la nature  
 Qu'avant que de rien faire et de vous emporter  
 Vous devez éclaircir toute cette aventure.

AMPHITRYON.

Allons, vous y pourrez seconder mon effort,  
 Et le Ciel à propos ici vous a fait rendre.  
 Voyons quelle fortune en ce jour peut m'attendre.  
 Débrouillons ce mystère et sachons notre sort.  
 Hélas ! je brûle de l'apprendre,  
 Et je le crains plus que la mort !

## SCÈNE V.

JUPITER, AMPHITRYON, NAUCRATÈS,  
 POLIDAS, SOSIE.

JUPITER.

Quel bruit à descendre m'oblige,  
 Et qui frappe en maître où je suis ?

AMPHITRYON.

Que vois-je, justes dieux !

NAUCRATÈS.

Ciel ! quel est ce prodige ?

Quoi ! deux Amphitryons ici nous sont produits !

AMPHITRYON.

Mon âme demeure transie.  
 Hélas ! je n'en puis plus ; l'aventure est à bout :  
 Ma destinée est éclaircie,  
 Et ce que je vois me dit tout.

NAUCRATÈS.

Plus mes regards sur eux s'attachent fortement,  
Plus je trouve qu'en tout l'un à l'autre est semblable.

SOSIE, *désignant Jupiter.*

Messieurs, voici le véritable ;  
L'autre est un imposteur digne de châtement.

POLIDAS.

Certes, ce rapport admirable  
Suspend ici mon jugement.

AMPHITRYON.

C'est trop d'être éludé par un fourbe exécration ;  
Il faut avec ce fer rompre l'enchantement.

NAUCRATÈS.

Arrêtez !

AMPHITRYON.

Laissez-moi !

NAUCRATÈS.

Dieux ! que voulez-vous faire ?

AMPHITRYON.

Punir d'un imposteur les lâches trahisons.

JUPITER.

Tout beau, l'emportement est fort peu nécessaire ;  
Et, lorsque de la sorte on se met en colère,  
On fait croire qu'on a de mauvaises raisons.

SOSIE.

Oui, c'est un enchanteur qui porte un caractère  
Pour ressembler aux maîtres des maisons.

AMPHITRYON.

Je te ferai pour ton partage,  
Sentir par mille coups ces propos outrageants.

SOSIE.

Mon maître est homme de courage,  
Et ne souffrira point que l'on batte ses gens.

AMPHITRYON

Laissez-moi m'assouvir dans mon courroux extrême,  
Et laver mon affront au sang d'un scélérate.

NAUCRATÈS.

Nous ne souffrirons point cet étrange combat  
D'Amphitryon contre lui-même.

AMPHITRYON.

Quoi ! mon honneur de vous reçoit ce traitement,  
Et mes amis d'un fourbe embrassent la défense ?  
Loin d'être les premiers à prendre ma vengeance,  
Eux-mêmes font obstacle à mon ressentiment ?

NAUCRATÈS.

Que voulez-vous qu'à cette vue  
Fassent nos résolutions,



Lorsque par deux Amphitryons  
 Toute notre chaleur demeure suspendue ?  
 A vous faire éclater notre zèle aujourd'hui,  
 Nous craignons de faillir et de vous méconnaître.  
 Nous voyons bien en vous Amphitryon paraître,  
 Du salut des Thébais le glorieux appui ;  
 Mais nous le voyons tous aussi paraître en lui,  
 Et ne saurions juger dans lequel il peut être.

Notre parti n'est point douteux,  
 Et l'imposteur par nous doit mordre la poussière ;  
 Mais ce parfait rapport le cache entre vous deux,  
 Et c'est d'un coup trop hasardeux  
 Pour l'entreprendre sans lumière.

Avec douceur laissez-nous voir  
 De quel côté peut être l'imposture ;  
 Et, dès que nous aurons démêlé l'aventure,  
 Il ne nous faudra point dire notre devoir.

JUPITER.

Oui, vous avez raison, et cette ressemblance  
 A douter de tous deux vous peut autoriser.  
 Je ne m'offense point de vous voir en balance :  
 Je suis plus raisonnable et sais vous excuser.  
 L'œil ne peut entre nous faire de différence,  
 Et je vois qu'aisément on s'y peut abuser.

Vous ne me voyez point témoigner de colère,  
 Point mettre l'épée à la main :  
 C'est un mauvais moyen d'éclaircir ce mystère,  
 Et j'en puis trouver un plus doux et plus certain.

L'un de nous est Amphitryon,  
 Et tous deux à vos yeux nous le pouvons paraître.  
 C'est à moi de finir cette confusion,  
 Et je prétends me faire à tous si bien connaître  
 Qu'aux pressantes clartés de ce que je puis être,  
 Lui-même soit d'accord du sang qui m'a fait naître  
 Et n'ait plus de rien dire aucune occasion.  
 C'est aux yeux des Thébains que je veux avec vous  
 De la vérité pure ouvrir la connaissance ;  
 Et la chose sans doute est assez d'importance

Pour affecter la circonstance  
 De l'éclaircir aux yeux de tous.  
 Alcène attend de moi ce public témoignage.  
 Sa vertu que l'éclat de ce désordre outrage,  
 Veut qu'on la justifie, et j'en vais prendre soin.  
 C'est à quoi mon amour envers elle m'engage ;  
 Et des plus nobles chefs je fais un assemblage  
 Pour l'éclaircissement dont sa gloire a besoin.  
 Attendant avec vous ces témoins souhaités,



Ayez, je vous prie, agréable  
De venir honorer la table  
Où vous a Sosie invités !

SOSIE.

Je ne me trompais pas. Messieurs, ce mot termine  
Toute l'irrésolution :  
Le véritable Amphitryon  
Est l'Amphitryon où l'on dine.

AMPHITRYON.

O Ciel ! puis-je plus bas me voir humilié ?  
Quoi ! faut-il que j'entende ici, pour mon martyr,  
Tout ce que l'imposteur à mes yeux vient de dire,  
Et que, dans la fureur que ce discours m'inspire,  
On me tienne le bras lié ?

NAUCRATÈS.

Vous vous plaignez à tort. Permettez-nous d'attendre  
L'éclaircissement qui doit rendre  
Les ressentiments de saison.  
Je ne sais pas s'il impose<sup>1</sup> ;  
Mais il parle sur la chose  
Comme s'il avait raison.

AMPHITRYON.

Allez, faibles amis, et flattez l'imposture.  
Thèbes en a pour moi de tout autres que vous ;  
Et je vais en trouver qui, partageant l'injure,  
Sauront prêter la main à mon juste courroux.

JUPITER.

Hé bien, je les attends, et saurai décider  
Le différend en leur présence.

AMPHITRYON.

Fourbe, tu crois par là peut-être t'évader ;  
Mais rien ne te saurait sauver de ma vengeance.

JUPITER.

A ces injurieux propos  
Je ne daigne à présent répondre,  
Et tantôt je saurai confondre  
Cette fureur avec deux mots.

AMPHITRYON.

Le Ciel même, le Ciel, ne t'y saurait soustraire,  
Et jusques aux enfers j'irai suivre tes pas.

JUPITER.

Il ne sera pas nécessaire,  
Et l'on verra tantôt que je ne fuirai pas.

1. Il faudrait ici : « s'il en impose ». *Imposer*, sans *en*, veut dire inspirer le respect.

Lorsque par deux Amphitryons  
 Toute notre chaleur demeure suspendue ?  
 A vous faire éclater notre zèle aujourd'hui,  
 Nous craignons de faillir et de vous méconnaître.  
 Nous voyons bien en vous Amphitryon paraître,  
 Du salut des Thébains le glorieux appui ;  
 Mais nous le voyons tous aussi paraître en lui,  
 Et ne saurions juger dans lequel il peut être.

Notre parti n'est point douteux,  
 Et l'imposteur par nous doit mordre la poussière ;  
 Mais ce parfait rapport le cache entre vous deux,  
 Et c'est d'un coup trop hasardeux  
 Pour l'entreprendre sans lumière.

Avec douceur laissez-nous voir  
 De quel côté peut être l'imposture ;  
 Et, dès que nous aurons démêlé l'aventure,  
 Il ne nous faudra point dire notre devoir.

JUPITER.

Oui, vous avez raison, et cette ressemblance  
 A douter de tous deux vous peut autoriser.  
 Je ne m'offense point de vous voir en balance :  
 Je suis plus raisonnable et sais vous excuser.  
 L'œil ne peut entre nous faire de différence,  
 Et je vois qu'aisément on s'y peut abuser.  
 Vous ne me voyez point témoigner de colère,  
 Point mettre l'épée à la main :  
 C'est un mauvais moyen d'éclaircir ce mystère,  
 Et j'en puis trouver un plus doux et plus certain.

L'un de nous est Amphitryon,  
 Et tous deux à vos yeux nous le pouvons paraître.  
 C'est à moi de finir cette confusion,  
 Et je prétends me faire à tous si bien connaître  
 Qu'aux pressantes clartés de ce que je puis être,  
 Lui-même soit d'accord du sang qui m'a fait naître  
 Et n'ait plus de rien dire aucune occasion.  
 C'est aux yeux des Thébains que je veux avec vous  
 De la vérité pure ouvrir la connaissance ;  
 Et la chose sans doute est assez d'importance  
 Pour affecter la circonstance  
 De l'éclaircir aux yeux de tous.

Alcmène attend de moi ce public témoignage.  
 Sa vertu que l'éclat de ce désordre outrage,  
 Veut qu'on la justifie, et j'en vais prendre soin.  
 C'est à quoi mon amour envers elle m'engage ;  
 Et des plus nobles chefs je fais un assemblage  
 Pour l'éclaircissement dont sa gloire a besoin.  
 Attendant avec vous ces témoins souhaités,



Ayez, je vous prie, agréable  
De venir honorer la table  
Où vous a Sosie invités !

SOSIE.

Je ne me trompais pas. Messieurs, ce mot termine  
Toute l'irrésolution :  
Le véritable Amphitryon  
Est l'Amphitryon où l'on dîne.

AMPHITRYON.

O Ciel ! puis-je plus bas me voir humilié ?  
Quoi ! faut-il que j'entende ici, pour mon martyr,  
Tout ce que l'imposteur à mes yeux vient de dire,  
Et que, dans la fureur que ce discours m'inspire,  
On me tienne le bras lié ?

NAUCRATÈS.

Vous vous plaignez à tort. Permettez-nous d'attendre  
L'éclaircissement qui doit rendre  
Les ressentiments de saison.  
Je ne sais pas s'il impose<sup>1</sup> ;  
Mais il parle sur la chose  
Comme s'il avait raison.

AMPHITRYON.

Allez, faibles amis, et flattez l'imposture.  
Thèbes en a pour moi de tout autres que vous ;  
Et je vais en trouver qui, partageant l'injure,  
Sauront prêter la main à mon juste courroux.

JUPITER.

Hé bien, je les attends, et saurai décider  
Le différend en leur présence.

AMPHITRYON.

Fourbe, tu crois par là peut-être t'évader ;  
Mais rien ne te saurait sauver de ma vengeance.

JUPITER.

A ces injurieux propos  
Je ne daigne à présent répondre,  
Et tantôt je saurai confondre  
Cette fureur avec deux mots.

AMPHITRYON.

Le Ciel même, le Ciel, ne t'y saurait soustraire,  
Et jusques aux enfers j'irai suivre tes pas.

JUPITER.

Il ne sera pas nécessaire,  
Et l'on verra tantôt que je ne fuirai pas.

1. Il faudrait ici : « s'il en impose ». *Imposer*, sans *en*, veut dire inspirer le respect.



## AMPHITRYON

AMPHITRYON.

Allons, courons, avant que d'avec eux il sorte,  
 Assembler des amis qui suivent mon courroux,  
 Et chez moi venons à main-forte  
 Pour le percer de mille coups.

JUPITER.

Point de façons, je vous conjure ;  
 Entrons vite dans la maison.

NAUCRATÈS.

Certes, toute cette aventure  
 Confond le sens et la raison.

SOSIE.

Faites trêve, Messieurs, à toutes vos surprises,  
 Et, pleins de joie, allez tabler<sup>1</sup> jusqu'à demain.  
 Que je vais m'en donner et me mettre en beau train  
 De raconter nos vaillantises !  
 Je brûle d'en venir aux prises,  
 Et jamais je n'eus tant de faim.

## SCÈNE VI.

MERCURE, SOSIE.

MERCURE.

Arrête. Quoi ! tu viens ici mettre ton nez,  
 Impudent fleuré de cuisine ?

SOSIE.

Ah ! de grâce, tout doux.

MERCURE.

Ah ! vous y retournez !

Je vous ajusterai l'échine.

SOSIE.

Hélas ! brave et généreux moi,  
 Modère-toi, je t'en supplie.

Sosie, épargne un peu Sosie,

Et ne te plains point tant à frapper dessus toi.

MERCURE.

Qui de t'appeler de ce nom

A pu te donner la licence ?

Ne t'en ai-je pas fait une expresse défense,  
 Sous peine d'essuyer mille coups de bâton ?

SOSIE.

C'est un nom que tous deux nous pouvons à la fois

1. Nous croyons que Molière est seul à avoir employé *tabler* dans le sens de *s'attabler*.

Posséder sous un même maître.  
 Pour Sosie en tous lieux on sait me reconnaître :  
 Je souffre bien que tu le sois,  
 Souffre aussi que je le puisse être.  
 Laissons aux deux Amphitryons  
 Faire éclater des jalousies,  
 Et, parmi leurs contentions,  
 Faisons en bonne paix vivre les deux Sosies.

MERCURE.

Non, c'est assez d'un seul, et je suis obstiné  
 A ne point souffrir de partage.

SOSIE.

Du pas devant sur moi<sup>1</sup> tu prendras l'avantage ;  
 Je serai le cadet, et tu seras l'ainé.

MERCURE.

Non ! un frère incommode, et n'est pas de mon goût,  
 Et je veux être fils unique.

SOSIE.

O cœur barbare et tyrannique !  
 Souffre qu'au moins je sois ton ombre.

MERCURE.

Point du tout.

SOSIE.

Que d'un peu de pitié ton âme s'humanise.  
 En cette qualité souffre-moi près de toi :  
 Je te serai partout une ombre si soumise  
 Que tu seras content de moi.

MERCURE.

Point de quartier ; immuable est la loi.  
 Si d'entrer là dedans tu prends encor l'audace,  
 Mille coups en seront le fruit.

SOSIE.

Las ! à quelle étrange disgrâce,  
 Pauvre Sosie, es-tu réduit !

MERCURE.

Quoi ! ta bouche se licencie  
 A te donner encore un nom que je défends ?

SOSIE.

Non, ce n'est pas moi que j'entends,  
 Et je parle d'un vieux Sosie  
 Qui fut jadis de mes parents,  
 Qu'avec très grande barbarie,  
 A l'heure du dîner, l'on chassa de céans.

1. Le *pas devant*, la préséance, forme un substantif composé, et l'on a fort mal à propos accusé Molière d'avoir fait un pléonasme en écrivant *devant sur moi*. La phrase se construit ainsi : « Tu prendras sur moi l'avantage du pas devant ».

MERCURE.

Prends garde de tomber dans cette frénésie,  
Si tu veux demeurer au nombre des vivants.

SOSIE, *bas*.

Que je te rosserais si j'avais du courage,  
Double fils de putain, de trop d'orgueil enflé !

MERCURE.

Que dis-tu ?

SOSIE.

Rien. .

MERCURE.

Tu tiens, je crois, quelque langage.

SOSIE.

Demandez, je n'ai pas soufflé.

MERCURE.

Certain mot de fils de putain  
A pourtant frappé mon oreille,  
Il n'est rien de plus certain.

SOSIE.

C'est donc un perroquet que le beau temps réveille.

MERCURE.

Adieu. Lorsque le dos pourra te démanger,  
Voilà l'endroit où je demeure.

*(Il rentre)*.

SOSIE.

O Ciel ! que l'heure de manger,  
Pour être mis dehors, est une maudite heure !  
Allons, cédon's au sort dans notre affliction ;  
Suivons-en aujourd'hui l'aveugle fantaisie,  
Et, par une juste union,  
Joignons le malheureux Sosie  
Au malheureux Amphitryon.  
Je l'aperçois venir en bonne compagnie.

## SCÈNE VII.

AMPHITRYON, ARGATIPHONTIDAS, POSICLÈS, SOSIE.

AMPHITRYON.

Arrêtez là, Messieurs. Suivez-nous d'un peu loin,  
Et n'avancez tous, je vous prie,  
Que quand il en sera besoin.

POSICLÈS.

Je comprends que ce coup doit fort toucher votre âme.

AMPHITRYON.

Ah ! de tous les côtés mortelle est ma douleur !



Et je souffre pour ma flamme  
Autant que pour mon honneur.

POICLÈS.

Si cette ressemblance est telle que l'on dit,  
Alcmène, sans être coupable...

AMPHITRYON.

Ah ! sur le fait dont il s'agit,  
L'erreur simple devient un crime véritable,  
Et sans consentement l'innocence y périt.  
De semblables erreurs, quelque jour qu'on leur donne,  
Touchent des endroits délicats,

Et la raison bien souvent les pardonne  
Que l'honneur et l'amour ne les pardonnent pas.

ARGATIPHONTIDAS.

Je n'embarrasse point là dedans ma pensée ;  
Mais je hais vos messieurs de leurs honteux délais,  
Et c'est un procédé dont j'ai l'âme blessée,  
Et que les gens de cœur n'approuveront jamais :  
Quand quelqu'un nous emploie, on doit, tête baissée,  
Se jeter dans ses intérêts.

Argatiphontidas ne va point aux accords.  
Ecouter d'un ami raisonner l'adversaire,  
Pour des hommes d'honneur, n'est point un coup à faire :  
Il ne faut écouter que la vengeance alors.

Le procès ne me saurait plaire,  
Et l'on doit commencer toujours, dans ses transports,  
Par bailler<sup>1</sup>, sans autre mystère,  
De l'épée au travers du corps.

Oui, vous verrez, quoi qu'il advienne,  
Qu'Argatiphontidas marche droit sur ce point  
Et de vous il faut que j'obtienne  
Que le pendard ne meuré point  
D'une autre main que de la mienne.

AMPHITRYON.

Allons !

SOSIE.

Je viens, Monsieur, subir à vos genoux<sup>2</sup>  
Le juste châtement d'une audace maudite.  
Frappez, battez, chargez, accablez-moi de coups ;  
Tuez-moi dans votre courroux :

Vous ferez bien, je le mérite,  
Et je n'en dirai pas un seul mot contre vous.

AMPHITRYON.

Lève-toi. Que fait-on ?

1. Var. : « par donner ».

2. Var. : « subir à deux genoux ».

SOSIE.

L'on m'a chassé tout net ;  
Et, croyant à manger m'aller comme eux ébattre,  
Je ne songeais pas qu'en effet  
Je m'attendais là pour me battre.

Oui, l'autre moi, valet de l'autre vous, a fait  
Tout de nouveau le diable à quatre.  
La rigueur d'un pareil destin,  
Monsieur, aujourd'hui nous talonne ;  
Et l'on me des-Sosie enfin  
Comme on vous des-Amphitryonne.

AMPHITRYON.

Suis-moi.

SOSIE.

N'est-il pas mieux de voir s'il vient personne ?

## SCÈNE VIII.

CLÉANTHIS, NAUCRATÈS, POLIDAS, SOSIE,  
AMPHITRYON, ARGATIPHONTIDAS,  
POSICLÈS.

CLÉANTHIS.

O Ciel !

AMPHITRYON.

Qui t'épouvante ainsi ?  
Quelle est la peur que je t'inspire ?

CLÉANTHIS.

Las ! vous êtes là-haut, et je vous vois ici !

NAUCRATÈS.

Ne vous pressez point ; le voici  
Pour donner devant tous les clartés qu'on désire,  
Et qui, si l'on peut croire à ce qu'il vient de dire,  
Sauront vous affranchir de trouble et de souci.

## SCÈNE IX.

MERCURE, CLÉANTHIS, NAUCRATÈS, POLIDAS, SOSIE,  
AMPHITRYON, ARGATIPHONTIDAS, POSICLÈS.

MERCURE.

Oui, vous l'allez voir tous, et sachez par avance  
Que c'est le grand maître des dieux  
Que, sous les traits chéris de cette ressemblance,



Alcmène a fait du ciel descendre dans ces lieux.

Et, quant à moi, je suis Mercure,

Qui, ne sachant que faire, ai rossé tant soit peu

Celui dont j'ai pris la figure ;

Mais de s'en consoler il a maintenant lieu,

Et les coups de bâton d'un dieu

Font honneur à qui les endure.

SOSIE.

Ma foi, Monsieur le dieu, je suis votre valet.

Je me serais passé de votre courtoisie.

MERCURE.

Je lui donne à présent congé<sup>1</sup> d'être Sosie.

Je suis las de porter un visage si laid,

Et je m'en vais au ciel, avec de l'ambroisie,

M'en débarbouiller tout à fait.

(*Il vole dans le ciel*).

SOSIE.

Le Ciel de m'approcher t'ôte à jamais l'envie !

Ta fureur s'est par trop acharnée après moi ;

Et je ne vis, de ma vie,

Un dieu plus diable que toi.

## SCÈNE X.

JUPITER, CLÉANTHIS, NAUCRATÈS, POLIDAS, SOSIE,  
AMPHITRYON, ARGATIPHONTIDAS, POSICLÈS.

JUPITER, *dans une nue*<sup>2</sup>.

Regarde, Amphitryon, quel est ton imposteur,

Et sous tes propres traits vois Jupiter paraître.

A ces marques, tu peux aisément le connaître ;

Et c'est assez, je crois, pour remettre ton cœur

Dans l'état auquel il doit être,

Et rétablir chez toi la paix et la douceur.

Mon nom, qu'incessamment toute la terre adore,

Etouffe ici les bruits qui pouvaient éclater :

Un partage avec Jupiter

N'a rien du tout qui déshonore ;

Et sans doute il ne peut être que glorieux

De se voir le rival du souverain des dieux.

Je n'y vois pour ta flamme aucun lieu de murmure,

Et c'est moi, dans cette aventure,

1. *Congé* s'employait alors dans le sens de permission.

2. Après JUPITER *dans une nue*, certaines éditions ajoutent : *sur son aigle, armé de son foudre, au bruit du tonnerre et des éclairs.*



Qui, tout dieu que je suis, dois être le jaloux.  
 Alcène est toute à toi, quelque soin qu'on emploie,  
 Et ce doit à tes feux être un objet bien doux  
 De voir que pour lui plaire, il n'est point d'autre voie

Que de paraître son époux ;

Que Jupiter, orné de sa gloire immortelle,  
 Par lui-même n'a pu triompher de sa foi,

Et que ce qu'il a reçu d'elle

N'a par son cœur ardent été donné qu'à toi.

SOSIE, *à part.*

Le seigneur Jupiter sait dorer la pilule.

JUPITER.

Sors donc des noirs chagrins que ton cœur a soufferts,  
 Et rends le calme entier à l'ardeur qui te brûle.

Chez toi doit naître un fils qui, sous le nom d'Hercule,  
 Remplira de ses faits tout le vaste univers.

L'éclat d'une fortune en mille biens féconde

Fera connaître à tous que je suis ton support,

Et je mettrai tout le monde

Au point d'envier ton sort.

Tu peux hardiment te flatter

De ces espérances données.

C'est un crime que d'en douter :

Les paroles de Jupiter

Sont des arrêts des destinées.

*(Il se perd dans les nues).*

NAUCRATÈS.

Certes, je suis ravi de ces marques brillantes...

SOSIE.

Messieurs, voulez-vous bien suivre mon sentiment ?

Ne vous embarquez nullement

Dans ces douceurs congratulantes :

C'est un mauvais embarquement ;

Et, d'une et d'autre part, pour un tel compliment

Les phrases sont embarrassantes.

Le grand dieu Jupiter nous fait beaucoup d'honneur,

Et sa bonté, sans doute, est pour nous sans seconde :

Il nous promet l'infailible bonheur

D'une fortune en mille biens féconde,

Et chez nous il doit naître un fils d'un très grand cœur,

Tout cela va le mieux du monde ;

Mais enfin coupons aux discours,

Et que chacun chez soi doucement se retire :

Sur telles affaires toujours

Le meilleur est de ne rien dire.

GEORGE DANDIN

OU

LE MARI CONFONDU

*Comédie*

1668

## PERSONNAGES

GEORGE DANDIN, riche paysan, mari d'Angélique.

ANGÉLIQUE, femme de George Dandin et fille de M. de Sotenville.

MONSIEUR DE SOTENVILLE, gentilhomme campagnard, père d'Angélique.

MADAME DE SOTENVILLE, sa femme.

CLITANDRE, amoureux d'Angélique.

CLAUDINE, suivante d'Angélique.

LUBIN, paysan servant Clitandre.

COLIN, valet de George Dandin.

*La scène est devant la maison de George Dandin.*



# GEORGE DANDIN

OU

## LE MARI CONFONDU

COMÉDIE

---

ACTE PREMIER

---

SCÈNE PREMIÈRE.

GEORGE DANDIN.

Ah ! qu'une femme demoiselle est une étrange affaire, et que mon mariage est une leçon bien parlante à tous les paysans qui veulent s'élever au-dessus de leur condition et s'allier, comme j'ai fait, à la maison d'un gentilhomme ! La noblesse de soi est bonne : c'est une chose considérable assurément ; mais elle est accompagnée de tant de mauvaises circonstances qu'il est très bon de ne s'y point frotter. Je suis devenu là-dessus savant à mes dépens, et connais le style des nobles, lorsqu'ils nous font, nous autres, entrer dans leur famille. L'alliance qu'ils font est petite avec nos personnes : c'est notre bien seul qu'ils épousent ; et j'aurais bien mieux fait, tout riche que je suis, de m'allier en bonne et franche paysannerie que de prendre une femme qui se tient au-dessus de moi, s'offense de porter mon nom, et pense qu'avec tout mon bien je n'ai

pas assez acheté la qualité de son mari. George Dandin, George Dandin, vous avez fait une sottise la plus grande du monde. Ma maison m'est effroyable maintenant, et je n'y rentre point sans y trouver quelque chagrin.

## SCÈNE II.

GEORGE DANDIN, LUBIN.

GEORGE DANDIN, *voyant sortir Lubin de chez lui.*  
Que diantre ce drôle-là vient-il faire chez moi?

LUBIN.

Voilà un homme qui me regarde.

GEORGE DANDIN.

Il ne me connaît pas.

LUBIN.

Il se doute de quelque chose.

GEORGE DANDIN.

Ouais! il a grand peine à saluer.

LUBIN.

J'ai peur qu'il n'aille dire qu'il m'a vu sortir de là dedans.

GEORGE DANDIN.

Bonjour.

LUBIN.

Serviteur.

GEORGE DANDIN.

Vous n'êtes pas d'ici, que je crois?

LUBIN.

Non, je n'y suis venu que pour voir la fête de demain.

GEORGE DANDIN.

Hé! dites-moi un peu, s'il vous plaît, vous venez de là dedans?

LUBIN.

Chut!

GEORGE DANDIN.

Comment?

LUBIN.

Paix!

GEORGE DANDIN.

Quoi donc?

LUBIN.

Motus! Il ne faut pas dire que vous m'avez vu sortir de là.

GEORGE DANDIN.

Pourquoi?

LUBIN.

Mon Dieu, parce.

GEORGE DANDIN.

Mais encore ?

LUBIN.

Doucement ! J'ai peur qu'on ne nous écoute.

GEORGE DANDIN.

Point, point.

LUBIN.

C'est que je viens de parler à la maîtresse du logis, de la part d'un certain monsieur qui lui fait les doux yeux, et il ne faut pas qu'on sache cela. Entendez-vous ?

GEORGE DANDIN.

Oui.

LUBIN.

Voilà la raison. On m'a enchargé de prendre garde que personne ne me vit, et je vous prie, au moins, de ne pas dire que vous m'avez vu.

GEORGE DANDIN.

Je n'ai garde.

LUBIN.

Je suis bien aise de faire les choses secrètement, comme on m'a recommandé.

GEORGE DANDIN.

C'est bien fait.

LUBIN.

Le mari, à ce qu'ils disent, est un jaloux qui ne veut pas qu'on fasse l'amour à sa femme, et il ferait le diable à quatre si cela venait à ses oreilles. Vous comprenez bien ?

GEORGE DANDIN.

Fort bien.

LUBIN.

Il ne faut pas qu'il sache rien de tout ceci.

GEORGE DANDIN.

Sans doute.

LUBIN.

On le veut tromper tout doucement. Vous entendez bien ?

GEORGE DANDIN.

Le mieux du monde.

LUBIN.

Si vous alliez dire que vous m'avez vu sortir de chez lui, vous gâteriez toute l'affaire. Vous comprenez bien ?

GEORGE DANDIN.

Assurément. Hé ! comment nommez-vous celui qui vous a envoyé là dedans ?

LUBIN.

C'est le seigneur de notre pays, monsieur le vicomte de



chose... Foin! je ne me souviens jamais comment diantre ils baragouinent ce nom-là. Monsieur Cli... Clitandre.

GEORGE DANDIN.

Est-ce ce jeune courtisan qui demeure ?...

LUBIN.

Oui. Auprès de ces arbres.

GEORGE DANDIN, *à part*.

C'est pour cela que depuis peu ce damoiseau poli s'est venu loger contre moi. J'avais bon nez, sans doute, et son voisinage déjà m'avait donné quelque soupçon.

LUBIN.

Tétigué! c'est le plus honnête homme que vous ayez jamais vu. Il m'a donné trois pièces d'or pour aller dire seulement à la femme qu'il est amoureux d'elle, et qu'il souhaite fort l'honneur de pouvoir lui parler. Voyez s'il y a là une grande fatigue pour me payer si bien, et ce qu'est, au prix de cela, une journée de travail où je ne gagne que dix sols!

GEORGE DANDIN.

Eh bien! avez-vous fait votre message?

LUBIN.

Oui. J'ai trouvé là dedans une certaine Claudine, qui, tout du premier coup, a compris ce que je voulais, et qui m'a fait parler à sa maîtresse.

GEORGE DANDIN, *à part*.

Ah! coquine de servante!

LUBIN.

Morguienne! cette Claudine-là est tout à fait jolie; elle a gagné mon amitié, et il ne tiendra qu'à elle que nous ne soyons mariés ensemble.

GEORGE DANDIN.

Mais quelle réponse a faite la maîtresse à ce monsieur le courtisan?

LUBIN.

Elle m'a dit de lui dire... attendez, je ne sais si je me souviendrai bien de tout cela... qu'elle lui est tout à fait obligée de l'affection qu'il a pour elle, et qu'à cause de son mari, qui est fantasque, il garde d'en rien faire paraître, et qu'il faudra songer à chercher quelque invention pour se pouvoir entretenir tous deux.

GEORGE DANDIN, *à part*.

Ah! pendarde de femme!

LUBIN.

Tétiguienne! cela sera drôle, car le mari ne se doutera point de la manigance: voilà ce qui est de bon, et il aura un pied de nez avec sa jalousie. Est-ce pas?

GEORGE DANDIN.

Cela est vrai.

LUBIN.

Adieu. Bouche cousue au moins. Gardez bien le secret, afin que le mari ne le sache pas.

GEORGE DANDIN.

Oui, oui.

LUBIN.

Pour moi, je vais faire semblant de rien; je suis un fin matois, et l'on ne dirait pas que j'y touche.

## SCÈNE III.

GEORGE DANDIN.

Eh bien! George Dandin, vous voyez de quel air votre femme vous traite! Voilà ce que c'est d'avoir voulu épouser une demoiselle! L'on vous accommode de toutes pièces, sans que vous puissiez vous venger, et la gentilhommerie vous tient les bras liés. L'égalité de condition laisse du moins à l'honneur d'un mari liberté de ressentiment, et, si c'était une paysanne, vous auriez maintenant toutes vos coudées franches à vous en faire la justice à bons coups de bâton. Mais vous avez voulu tâter de la noblesse, et il vous ennuyait d'être maître chez vous. Ah! j'enrage de tout mon cœur, et je me donnerais volontiers des soufflets. Quoi! écouter impudemment l'amour d'un damoiseau, et y promettre en même temps de la correspondance! Morbleu! je ne veux point laisser passer une occasion de la sorte. Il me faut de ce pas aller faire mes plaintes au père et à la mère, et les rendre témoins, à telle fin que de raison, des sujets de chagrin et de ressentiment que leur fille me donne. Mais les voici l'un et l'autre fort à propos.

## SCÈNE IV.

MONSIEUR ET MADAME DE SOTENVILLE,  
GEORGE DANDIN.

MONSIEUR DE SOTENVILLE.

Qu'est-ce, mon gendre? Vous me paraissez tout troublé.

GEORGE DANDIN.

Aussi en ai-je du sujet, et...

MADAME DE SOTENVILLE.

Mon Dieu, notre gendre, que vous avez peu de civilité de ne pas saluer les gens quand vous les approchez!



GEORGE DANDIN.

Ma foi, ma belle-mère, c'est que j'ai d'autres choses en tête, et...

MADAME DE SOTENVILLE.

Encore ! Est-il possible, notre gendre, que vous sachiez si peu votre monde, et qu'il n'y ait pas moyen de vous instruire de la manière qu'il faut vivre parmi les personnes de qualité ?

GEORGE DANDIN.

Comment ?

MADAME DE SOTENVILLE.

Ne vous défez-vous jamais avec moi de la familiarité de ce mot de « ma belle-mère », et ne sauriez-vous vous accoutumer à me dire « Madame » ?

GEORGE DANDIN.

Parbleu ! si vous m'appellez votre gendre, il me semble que je puis vous appeler ma belle-mère.

MADAME DE SOTENVILLE.

Il y a fort à dire, et les choses ne sont pas égales. Apprenez, s'il vous plaît, que ce n'est pas à vous à vous servir de ce mot-là avec une personne de ma condition ; que, tout notre gendre que vous soyez, il y a grande différence de vous à nous, et que vous devez vous connaître.

MONSIEUR DE SOTENVILLE.

C'en est assez, m'amour, laissons cela.

MADAME DE SOTENVILLE.

Mon Dieu, Monsieur de Sotenville, vous avez des indulgences qui n'appartiennent qu'à vous, et vous ne savez pas vous faire rendre par les gens ce qui vous est dû.

MONSIEUR DE SOTENVILLE.

Corbleu ! pardonnez-moi : on ne peut point me faire de leçons là-dessus, et j'ai su montrer en ma vie par vingt actions de vigueur que je ne suis point homme à démordre jamais d'une partie de mes prétentions<sup>1</sup>. Mais il suffit de lui avoir donné un petit avertissement. Sachons un peu, mon gendre, ce que vous avez dans l'esprit.

GEORGE DANDIN.

Puisqu'il faut donc parler catégoriquement, je vous dirai, Monsieur de Sotenville, que j'ai lieu de...

MONSIEUR DE SOTENVILLE.

Doucement, mon gendre. Apprenez qu'il n'est pas respectueux d'appeler les gens par leur nom, et qu'à ceux qui sont au-dessus de nous il faut dire : « Monsieur » tout court.

1. Var. : « d'un pouce de mes prétentions ».



GEORGE DANDIN.

Hé bien, Monsieur tout court, et non plus Monsieur de Sotenville, j'ai à vous dire que ma femme me donne...

MONSIEUR DE SOTENVILLE.

Tout beau! Apprenez aussi que vous ne devez pas dire « ma femme » quand vous parlez de notre fille.

GEORGE DANDIN.

J'enrage. Comment! ma femme n'est pas ma femme!<sup>1</sup>

MADAME DE SOTENVILLE.

Oui, notre gendre, elle est votre femme, mais il ne vous est pas permis de l'appeler ainsi, et c'est tout ce que vous pourriez faire si vous aviez épousé une de vos pareilles.

GEORGE DANDIN.

Ah! George Dandin, où t'es-tu fourré? Hé! de grâce, mettez pour un moment votre gentilhomme à côté<sup>2</sup> et souffrez que je vous parle maintenant comme je pourrai. Au diantre soit la tyrannie de toutes ces histoires-là! Je vous dis donc que je suis mal satisfait de mon mariage.

MONSIEUR DE SOTENVILLE.

Et la raison, mon gendre?

MADAME DE SOTENVILLE.

Quoi! parler ainsi d'une chose dont vous avez tiré de si grands avantages?

GEORGE DANDIN.

Et quels avantages, Madame, puisque Madame y a? L'aventure n'a pas été mauvaise pour vous, car sans moi vos affaires, avec votre permission, étaient fort délabrées, et mon argent a servi à reboucher d'assez bons trous; mais, moi, de quoi y ai-je profité, je vous prie, que d'un allongement de nom, et, au lieu de George Dandin, d'avoir reçu par vous le titre de M. de la Dandinière?

MONSIEUR DE SOTENVILLE.

Ne contez-vous rien, mon gendre, l'avantage d'être allié à la maison de Sotenville?

MADAME DE SOTENVILLE.

Et à celle de La Prudoterie, dont j'ai l'honneur d'être issue; maison où le ventre anoblit, et qui, par ce beau privilège, rendra vos enfants gentilshommes?

GEORGE DANDIN.

Oui, voilà qui est bien, mes enfants seront gentils-hommes; mais je serai cocu, moi, si l'on n'y met ordre.

MONSIEUR DE SOTENVILLE.

Que veut dire cela, mon gendre?

1. L'édition originale porte : « n'est pas femme »; mais c'est une faute évidente, comme l'indique la réponse de M. de Sotenville.

2. A côté, pour de côté.

GEORGE DANDIN.

Cela veut dire que votre fille ne vit pas comme il faut qu'une femme vive, et qu'elle fait des choses qui sont contre l'honneur.

MADAME DE SOTENVILLE.

Tout beau ! Prenez garde à ce que vous dites. Ma fille est d'une race trop pleine de vertu pour se porter jamais à faire aucune chose dont l'honnêteté soit blessée, et de la maison de La Prudoterie, il y a plus de trois cents ans qu'on n'a point remarqué qu'il y ait eu de femme, Dieu merci, qui ait fait parler d'elle.

MONSIEUR DE SOTENVILLE.

Corbleu ! dans la maison de Sotenville on n'a jamais vu de coquette, et la bravoure n'y est pas plus héréditaire aux mâles que la chasteté aux femelles.

MADAME DE SOTENVILLE.

Nous avons eu une Jacqueline de La Prudoterie qui ne voulut jamais être la maîtresse d'un duc et pair, gouverneur de notre province.

MONSIEUR DE SOTENVILLE.

Il y a eu une Mathurine de Sotenville qui refusa vingt mille écus d'un favori du roi, qui ne lui demandait seulement que la faveur de lui parler.

GEORGE DANDIN.

Oh bien ! votre fille n'est pas si difficile que cela, et elle s'est apprivoisée depuis qu'elle est chez moi.

MONSIEUR DE SOTENVILLE.

Expliquez-vous, mon gendre. Nous ne sommes point gens à la supporter dans de mauvaises actions, et nous serons les premiers, sa mère et moi, à vous en faire la justice.

MADAME DE SOTENVILLE.

Nous n'entendons point raillerie sur les matières de l'honneur, et nous l'avons élevée dans toute la sévérité possible.

GEORGE DANDIN.

Tout ce que je vous puis dire, c'est qu'il y a ici un certain courtisan que vous avez vu, qui est amoureux d'elle à ma barbe, et qui lui a fait faire des protestations d'amour qu'elle a très humainement écoutées.

MADAME DE SOTENVILLE.

Jour de Dieu ! je l'étranglerais de mes propres mains s'il fallait qu'elle forlignât de l'honnêteté de sa mère.

MONSIEUR DE SOTENVILLE.

Corbleu ! je lui passerais mon épée au travers du corps, à elle et au galant, si elle avait forfait à son honneur.



GEORGE DANDIN.

Je vous ai dit ce qui se passe pour vous faire mes plaintes, et je vous demande raison de cette affaire-là.

MONSIEUR DE SOTENVILLE.

Ne vous tourmentez point, je vous la ferai de tous deux, et je suis homme pour serrer le bouton à qui que ce puisse être. Mais êtes-vous pas<sup>1</sup> bien sûr aussi de ce que vous nous dites?

GEORGE DANDIN.

Très sûr.

MONSIEUR DE SOTENVILLE.

Prenez bien garde au moins, car entre gentilshommes ce sont des choses chatouilleuses, et il n'est pas question d'aller faire ici un pas de clerc.

GEORGE DANDIN.

Je ne vous ai rien dit, vous dis-je, qui ne soit véritable.

MONSIEUR DE SOTENVILLE.

Mamour, allez-vous-en parler à votre fille, tandis qu'avec mon gendre j'irai parler à l'homme.

MADAME DE SOTENVILLE.

Se pourrait-il, mon fils, qu'elle s'oubliât de la sorte, après le sage exemple que vous savez vous-même que je lui ai donné?

MONSIEUR DE SOTENVILLE.

Nous allons éclaircir l'affaire. Suivez-moi, mon gendre, et ne vous mettez pas en peine : vous verrez de quel bois nous nous chauffons lorsqu'on s'attaque à ceux qui nous peuvent appartenir.

GEORGE DANDIN.

Le voici qui vient vers nous.

## SCÈNE V.

MONSIEUR DE SOTENVILLE, CLITANDRE,  
GEORGE DANDIN.

MONSIEUR DE SOTENVILLE.

Monsieur, suis-je connu de vous ?

CLITANDRE.

Non pas que je sache, Monsieur.

MONSIEUR DE SOTENVILLE.

Je m'appelle le baron de Sotenville.

CLITANDRE.

Je m'en réjouis fort.

1. *Pas*, est ici de trop : mais il existe bien dans le texte.



MONSIEUR DE SOTENVILLE.

Mon nom est connu à la cour, et j'eus l'honneur, dans ma jeunesse, de me signaler des premiers à l'arrière-ban de Nancy.

CLITANDRE.

A la bonne heure.

MONSIEUR DE SOTENVILLE.

Monsieur, mon père, Jean-Gilles de Sotenville, eut la gloire d'assister en personne au grand siège de Montauban.

CLITANDRE.

J'en suis ravi.

MONSIEUR DE SOTENVILLE.

Et j'ai eu un aïeul, Bertrand de Sotenville, qui fut si considéré en son temps que d'avoir permission de vendre tout son bien pour le voyage d'outre-mer.

CLITANDRE.

Je le veux croire.

MONSIEUR DE SOTENVILLE.

Il m'a été rapporté, Monsieur, que vous aimez et poursuivez une jeune personne qui est ma fille, pour laquelle je m'intéresse, et pour l'homme que vous voyez, qui a l'honneur d'être mon gendre<sup>1</sup>.

CLITANDRE.

Qui, moi ?

MONSIEUR DE SOTENVILLE.

Oui. Et je suis bien aise de vous parler pour tirer de vous, s'il vous plaît, un éclaircissement de cette affaire.

CLITANDRE.

Voilà une étrange médisance ! Qui vous a dit cela, Monsieur ?

MONSIEUR DE SOTENVILLE.

Quelqu'un qui croit le bien savoir.

CLITANDRE.

Ce quelqu'un-là en a menti. Je suis honnête homme. Me croyez-vous capable, Monsieur, d'une action aussi lâche que celle-là ? Moi, aimer une jeune et belle personne qui a l'honneur d'être la fille de Monsieur le baron de Sotenville ! Je vous révere trop pour cela, et suis trop votre serviteur. Quiconque vous l'a dit est un sot.

MONSIEUR DE SOTENVILLE.

Allons, mon gendre.

GEORGE DANDIN.

Quoi ?

1. Phrase très obscure. M. de Sotenville veut dire qu'il s'intéresse à la jeune personne et parce qu'elle est sa fille, et à cause de l'homme qui a l'honneur d'être son gendre.

CLITANDRE.

C'est un coquin et un maraud!

MONSIEUR DE SOTENVILLE.

Répondez.

GEORGE DANDIN.

Répondez vous-même.

CLITANDRE.

Si je savais qui ce peut être, je lui donnerais, en votre présence, de l'épée dans le ventre.

MONSIEUR DE SOTENVILLE.

Soutenez donc la chose!

GEORGE DANDIN.

Elle est toute soutenue : cela est vrai.

CLITANDRE.

Est-ce votre gendre, Monsieur, qui...

MONSIEUR DE SOTENVILLE.

Oui, c'est lui-même qui s'en est plaint à moi.

CLITANDRE.

Certes il peut remercier l'avantage qu'il a de vous appartenir, et sans cela je lui apprendrais bien à tenir de pareils discours d'une personne comme moi.

SCÈNE VI.

MONSIEUR ET MADAME DE SOTENVILLE,  
ANGÉLIQUE, CLITANDRE,  
GEORGE DANDIN, CLAUDINE.

MADAME DE SOTENVILLE.

Pour ce qui est de cela, la jalousie est une étrange chose! J'amène ici ma fille pour éclaircir l'affaire en présence de tout le monde.

CLITANDRE, à Angélique.

Est-ce donc vous, Madame, qui avez dit à votre mari que je suis amoureux de vous?

ANGÉLIQUE.

Moi! Et comment lui aurais-je dit<sup>1</sup>? Est-ce que cela est? Je voudrais bien le voir vraiment que vous fussiez amoureux de moi! Jouez-vous-y, je vous en prie; vous trouverez à qui parler. C'est une chose que je vous conseille de faire. Ayez recours, pour voir, à tous les détours des amants. Essayez un peu par plaisir à m'envoyer des ambassades, à

1. Il faudrait « *le* lui aurais-je dit » ; mais *le* n'est pas dans le texte. La suppression du pronom régime direct était encore assez fréquente en pareil cas.

m'écrire secrètement de petits billets doux, à épier les moments que mon mari n'y sera pas, ou le temps que je sortirai, pour me parler de votre amour. Vous n'avez qu'à y venir, je vous promets que vous serez reçu comme il faut.

CLITANDRE.

Hé! là, là, Madame, tout doucement! Il n'est pas nécessaire de me faire tant de leçons et de vous tant scandaliser. Qui vous dit que je songe à vous aimer?

ANGÉLIQUE.

Que sais-je, moi, ce qu'on me vient conter ici?

CLITANDRE.

On dira ce que l'on voudra, mais vous savez si je vous ai parlé d'amour lorsque je vous ai rencontrée.

ANGÉLIQUE.

Vous n'aviez qu'à le faire, vous auriez été bien venu!

CLITANDRE.

Je vous assure qu'avec moi vous n'avez rien à craindre; que je ne suis point homme à donner du chagrin aux belles, et que je vous respecte trop, et vous et messieurs vos parents, pour avoir la pensée d'être amoureux de vous.

MADAME DE SOTENVILLE.

Hé bien! vous le voyez.

MONSIEUR DE SOTENVILLE.

Vous voilà satisfait, mon gendre. Que dites-vous à cela?

GEORGE DANDIN.

Je dis que ce sont là des contes à dormir debout; que je sais bien ce que je sais, et que tantôt, puisqu'il faut parler<sup>1</sup>, elle a reçu une ambassade de sa part.

ANGÉLIQUE.

Moi, j'ai reçu une ambassade?

CLITANDRE.

J'ai envoyé une ambassade?

ANGÉLIQUE.

Claudine!

CLITANDRE.

Est-il vrai?

CLAUDINE.

Par ma foi, voilà une étrange fausseté.

GEORGE DANDIN.

Taisez-vous, carogne que vous êtes! Je sais de vos nouvelles, et c'est vous qui tantôt avez introduit le courrier.

CLAUDINE.

Qui? moi?

1. Var. de 1672: « puisqu'il faut parler net ».



GEORGE DANDIN.

Oui, vous. Ne faites point tant la sucrée.

CLAUDINE.

Hélas! que le monde aujourd'hui est rempli de méchanceté, de m'aller soupçonner ainsi, moi qui suis l'innocence même!

GEORGE DANDIN.

Taisez-vous, bonne pièce. Vous faites la sournoise; mais je vous connais il y a longtemps, et vous êtes une dessalée!

CLAUDINE.

Madame, est-ce que...

GEORGE DANDIN.

Taisez-vous, vous dis-je; vous pourriez bien porter la folle enchère de tous les autres, et vous n'avez point de père gentilhomme.

ANGÉLIQUE.

C'est une imposture si grande, et qui me touche si fort au cœur, que je ne puis pas même avoir la force d'y répondre. Cela est bien horrible d'être accusée par un mari, lorsqu'on ne lui fait rien qui ne soit à faire. Hélas! si je suis blâmable de quelque chose, c'est d'en user trop bien avec lui.

CLAUDINE.

Assurément

ANGÉLIQUE.

Tout mon malheur est de le trop considérer, et plutôt au Ciel que je fusse capable de souffrir, comme il dit, les galanteries de quelqu'un! je ne serais pas tant à plaindre. Adieu; je me retire, et je ne puis plus endurer qu'on m'outrage de cette sorte.

MADAME DE SOTENVILLE.

Allez, vous ne méritez pas l'honnête femme qu'on vous a donnée.

CLAUDINE.

Par ma foi, il mériterait qu'elle lui fit dire vrai, et, si j'étais en sa place, je n'y marchanderais pas. Oui, Monsieur, vous devez, pour le punir, faire l'amour à ma maîtresse. Poussez, c'est moi qui vous le dis; ce sera fort bien employé, et je m'offre à vous y servir, puisqu'il m'en a déjà taxée.

MONSIEUR DE SOTENVILLE.

Vous méritez, mon gendre, qu'on vous dise ces choses-là, et votre procédé met tout le monde contre vous.

1. *Dessalée*, c'est-à-dire rusée. Le sens du mot *dessalé* s'explique difficilement. La viande ou le poisson dessalés dans l'eau reprenant leur souplesse, *dessalé* ne serait-il pas un synonyme de *dégourdi*?

MADAME DE SOTENVILLE.

Allez, songez à mieux traiter une demoiselle bien née, et prenez garde désormais à ne plus faire de pareilles bévues.

GEORGE DANDIN.

J'enrage de bon cœur d'avoir tort lorsque j'ai raison.

CLITANDRE.

Monsieur, vous voyez comme j'ai été faussement accusé. Vous êtes homme qui savez les maximes du point d'honneur, et je vous demande raison de l'affront qui m'a été fait.

MONSIEUR DE SOTENVILLE.

Cela est juste, et c'est l'ordre des procédés. Allons, mon gendre, faites satisfaction à Monsieur.

GEORGE DANDIN.

Comment, satisfaction ?

MONSIEUR DE SOTENVILLE.

Oui. Cela se doit dans les règles, pour l'avoir à tort accusé.

GEORGE DANDIN.

C'est une chose, moi, dont je ne demeure pas d'accord, de l'avoir à tort accusé, et je sais bien ce que j'en pense.

MONSIEUR DE SOTENVILLE.

Il n'importe. Quelque pensée qui vous puisse rester, il a nié : c'est satisfaire les personnes, et l'on n'a nul droit de se plaindre de tout homme qui se dédit.

GEORGE DANDIN.

Si bien donc que, si je le trouvais couché avec ma femme, il en serait quitte pour se dédire.

MONSIEUR DE SOTENVILLE.

Point de raisonnement. Faites-lui les excuses que je vous dis.

GEORGE DANDIN.

Moi ! je lui ferai encore des excuses, après...

MONSIEUR DE SOTENVILLE.

Allons, vous dis-je. Il n'y a rien à balancer, et vous n'avez que faire d'avoir peur d'en trop faire, puisque c'est moi qui vous conduis.

GEORGE DANDIN.

Je ne saurais...

MONSIEUR DE SOTENVILLE.

Corbleu ! mon gendre, ne m'échauffez pas la bile, je me mettrais avec lui contre vous. Allons, laissez-vous gouverner par moi.

GEORGE DANDIN.

Ah ! George Dandin !

MONSIEUR DE SOTENVILLE.

Votre bonnet à la main, le premier : Monsieur est gentil-homme, et vous ne l'êtes pas.



GEORGE DANDIN.

J'enrage!

MONSIEUR DE SOTENVILLE.

Répétez après moi : « Monsieur ».

GEORGE DANDIN.

Monsieur.

MONSIEUR DE SOTENVILLE.

« Je vous demande pardon ». (*Il voit que son gendre fait des difficultés de lui obéir*). Ah!

GEORGE DANDIN.

Je vous demande pardon.

MONSIEUR DE SOTENVILLE.

« Des mauvaises pensées que j'ai eues de vous ».

GEORGE DANDIN.

Des mauvaises pensées que j'ai eues de vous.

MONSIEUR DE SOTENVILLE.

« C'est que je n'avais pas l'honneur de vous connaître ».

GEORGE DANDIN.

C'est que je n'avais pas l'honneur de vous connaître.

MONSIEUR DE SOTENVILLE.

« Et je vous prie de croire ».

GEORGE DANDIN.

Et je vous prie de croire.

MONSIEUR DE SOTENVILLE.

« Que je suis votre serviteur ».

GEORGE DANDIN.

Voulez-vous que je sois le serviteur d'un homme qui me veut faire cocu?

MONSIEUR DE SOTENVILLE, *le menaçant encore*.

Ah!

CLITANDRE.

Il suffit, Monsieur.

MONSIEUR DE SOTENVILLE.

Non, je veux qu'il achève, et que tout aille dans les formes... « Que je suis votre serviteur ».

GEORGE DANDIN.

Que je suis votre serviteur<sup>1</sup>.

CLITANDRE, *à George Dandin*.

Monsieur, je suis le vôtre de tout mon cœur, et je ne songe plus à ce qui s'est passé. (*A M. de Sotenville*). Pour vous, Monsieur, je vous donne le bonjour, et je suis fâché du petit chagrin que vous avez eu.

MONSIEUR DE SOTENVILLE.

Je vous baise les mains; et, quand il vous plaira, je vous donnerai le divertissement de courre un lièvre.

1. Var. de 1672 : « que... que... que je suis votre serviteur ».



CLITANDRE.

C'est trop de grâce que vous me faites.

MONSIEUR DE SOTENVILLE.

Voilà, mon gendre, comme il faut pousser les choses. Adieu. Sachez que vous êtes entré dans une famille qui vous donnera de l'appui et ne souffrira point que l'on vous fasse aucun affront.

## SCÈNE VII.

GEORGE DANDIN.

Ah ! que je... Vous l'avez voulu, vous l'avez voulu, George Dandin, vous l'avez voulu ; cela vous sied fort bien, et vous voilà ajusté comme il faut ; vous avez justement ce que vous méritez. Allons, il s'agit seulement de désabuser le père et la mère, et je pourrai trouver peut-être quelque moyen d'y réussir.

FIN DU PREMIER ACTE.

## ACTE II

---

### SCÈNE PREMIÈRE.

CLAUDINE, LUBIN.

CLAUDINE.

Oui, j'ai bien deviné qu'il fallait que cela vint de toi, et que tu l'eusses dit à quelqu'un qui l'ait rapporté à notre maître.

LUBIN.

Par ma foi, je n'en ai touché qu'un petit mot en passant à un homme, afin qu'il ne dit point qu'il m'avait vu sortir, et il faut que les gens en ce pays-ci soient de grands babil-lards.

CLAUDINE.

Vraiment, ce monsieur le vicomte a bien choisi son monde que de te prendre pour son ambassadeur, et il s'est allé servir là d'un homme bien chanceux!

LUBIN.

Va, une autre fois je serai plus fin, et je prendrai mieux garde à moi.

CLAUDINE.

Oui, oui, il sera temps.

LUBIN.

Ne parlons plus de cela. Ecoute.

CLAUDINE.

Que veux-tu que j'écoute?

LUBIN.

Tourne un peu ton visage devers moi.

CLAUDINE.

Hé bien! qu'est-ce?

LUBIN.

Claudine?

CLAUDINE.

Quoi?

LUBIN.

Hé! là! ne sais-tu pas bien ce que je veux dire?

Non.  
CLAUDINE.

Morgué ! je t'aime.  
LUBIN.

Tout de bon ?  
CLAUDINE.

Oui, le diable m'emporte ! tu me peux croire, puitsque  
j'en jure.  
LUBIN.

A la bonne heure.  
CLAUDINE.

Je me sens tout tribouiller le cœur quand je te regarde.  
LUBIN.

Je m'en réjouis.  
CLAUDINE.

Comment est-ce que tu fais pour être si jolie ?  
LUBIN.

Je fais comme font les autres.  
CLAUDINE.

Vois-tu, il ne faut point tant de beurre pour faire un  
quarteron<sup>1</sup>. Si tu veux, tu seras ma femme, je serai ton  
mari, et nous serons tous deux mari et femme.  
LUBIN.

Tu serais peut-être jaloux comme notre maître.  
CLAUDINE.

Point.  
LUBIN.

Pour moi, je hais les maris soupçonneux, et j'en veux un  
qui ne s'épouvante de rien, un si plein de confiance et si  
sûr de ma chasteté qu'il me vit sans inquiétude au milieu  
de trente hommes.  
CLAUDINE.

Hé bien, je serai tout comme cela.  
LUBIN.

C'est la plus sottre chose du monde que de se défier d'une  
femme et de la tourmenter. La vérité de l'affaire est qu'on  
n'y gagne rien de bon. Cela nous fait songer à mal, et ce  
sont souvent les maris qui avec leurs vacarmes se font eux-  
mêmes ce qu'ils sont.  
CLAUDINE.

Hé bien, je te donnerai la liberté de faire tout ce qu'il te  
plaira.  
LUBIN.

1. *Il ne faut point tant de beurre pour faire un quarteron.*  
expression proverbiale qu'on emploie pour dire qu'une chose est  
toute simple.



CLAUDINE.

Voilà comme il faut faire pour n'être point trompé. Lorsqu'un mari se met à notre discrétion, nous ne prenons de liberté que ce qu'il nous en faut, et il en est comme avec ceux qui nous ouvrent leur bourse et nous disent : « Prenez ». Nous en usons honnêtement, et nous nous contentons de la raison. Mais ceux qui nous chicanent, nous nous efforçons de les tondre et nous ne les épargnons point.

LUBIN.

Va, je serai de ceux qui ouvrent leur bourse, et tu n'as qu'à te marier avec moi.

CLAUDINE.

Hé bien, bien, nous verrons.

LUBIN.

Viens donc ici, Claudine.

CLAUDINE.

Que veux-tu?

LUBIN.

Viens, te dis-je.

CLAUDINE.

Ah! doucement. Je n'aime pas les patineurs.

LUBIN.

Eh! un petit brin d'amitié!

CLAUDINE.

Laisse-moi, te dis-je, je n'entends pas raillerie.

LUBIN.

Claudine!

CLAUDINE.

Hai!

LUBIN.

Ah! que tu es rude à pauvres gens! Fi! que cela est malhonnête de refuser les personnes! N'as-tu point de honte d'être belle et de ne vouloir pas qu'on te caresse? Hé! là!

CLAUDINE.

Je te donnerai sur le nez.

LUBIN.

Oh! la farouche, la sauvage! Fi, pouah! la vilaine, qui est cruelle!

CLAUDINE.

Tu t'émancipes trop.

LUBIN.

Qu'est-ce que cela te coûterait de me laisser un peu faire?

CLAUDINE.

Il faut que tu te donnes patience.

LUBIN.

Un petit baiser seulement en rabattant sur notre mariage.

CLAUDINE.

Je suis votre servante.

LUBIN.

Claudine, je t'en prie, sur l'et-tant-moins<sup>1</sup>.

CLAUDINE.

Eh! que nenni! J'y ai déjà été attrapée. Adieu; va-t'en, et dis à monsieur le vicomte que j'aurai soin de rendre son billet.

LUBIN.

Adieu, beauté rude ànière<sup>2</sup>.

CLAUDINE.

Le mot est amoureux!

LUBIN.

Adieu, rocher, caillou, pierre de taille et tout ce qu'il y a de plus dur au monde.

*(Il s'en va).*

CLAUDINE.

Je vais remettre aux mains de ma maîtresse... Mais la voici avec son mari; éloignons-nous et attendons qu'elle soit seule.

## SCÈNE II.

GEORGE DANDIN, ANGÉLIQUE, CLITANDRE.

GEORGE DANDIN.

Non, non, on ne m'abuse pas avec tant de facilité, et je ne suis que trop certain que le rapport que l'on m'a fait est véritable. J'ai de meilleurs yeux qu'on ne pense, et votre galimatias ne m'a point tantôt ébloui.

CLITANDRE, *sans être vu de George Dandin.*

Ah! la voilà. Mais le mari est avec elle.

GEORGE DANDIN.

Au travers de toutes vos grimaces, j'ai vu la vérité de ce que l'on m'a dit, et le peu de respect que vous avez pour le nœud qui nous joint. *(Angélique salue Clitandre en ayant l'air de faire la révérence à son mari).* Mon Dieu, laissez là votre révérence; ce n'est pas de ces sortes de respect dont je vous parle, et vous n'avez que faire de vous moquer.

ANGÉLIQUE.

Moi, me moquer? en aucune façon.

1. *L'et-tant-moins*, c'est la somme qu'on aura à fournir en moins, qui viendra en déduction.2. *Rude ànier, ou rudanter*, qui est dur pour ceux à qui il parle. Il y a un proverbe qui dit : « A rude âne rude ànier ».

GEORGE DANDIN.

Je sais votre pensée, et connais... (*Angélique échange un nouveau salut avec Clitandre*). Encore? Ah! ne raillons pas davantage! Je n'ignore pas qu'à cause de votre noblesse vous me tenez fort au-dessous de vous, et le respect que je vous veux dire ne regarde point ma personne. J'entends parler de celui que vous devez à des nœuds aussi vénérables que le sont ceux du mariage... (*Angélique fait un signe à Clitandre*). Il ne faut point lever les épaules, et je ne dis point de sottises.

ANGÉLIQUE.

Qui songe à lever les épaules?

GEORGE DANDIN.

Mon Dieu, nous voyons clair. Je vous dis encore une fois que le mariage est une chaîne à laquelle on doit porter toute sorte de respect, et que c'est fort mal fait à vous d'en user comme vous faites. Oui, oui, mal fait à vous... (*Nouveau signe d'Angélique à Clitandre*). Et vous n'avez que faire de hocher la tête et de me faire la grimace.

ANGÉLIQUE.

Moi! je ne sais ce que vous voulez dire.

GEORGE DANDIN.

Je le sais fort bien, moi, et vos mépris me sont connus. Si je ne suis pas né noble, au moins suis-je d'une race où il n'y a point de reproche, et la famille des Dandins...

CLITANDRE, *derrière Angélique, sans être aperçue de Dandin.*

Un moment d'entretien.

GEORGE DANDIN, *sans voir Clitandre.*

Eh?

ANGÉLIQUE.

Quoi? Je ne dis mot.

GEORGE DANDIN, *apercevant Clitandre qui s'éloigne.*  
Le voilà qui vient rôder autour de vous.

ANGÉLIQUE.

Hé bien! est-ce ma faute? Que voulez-vous que j'y fasse?

GEORGE DANDIN.

Je veux que vous y fassiez ce que fait une femme qui ne veut plaire qu'à son mari. Quoi qu'on en puisse dire, les galants n'obsèdent jamais que quand on le veut bien: il y a un certain air douxereux qui les attire, ainsi que le miel fait les mouches, et les honnêtes femmes ont des manières qui les savent chasser d'abord.

ANGÉLIQUE.

Moi, les chasser? et par quelle raison? Je ne me scandalise point qu'on me trouve bien faite, et cela me fait du plaisir.



GEORGE DANDIN.

Oui ! Mais quel personnage voulez-vous que joue un mari pendant cette galanterie ?

ANGÉLIQUE.

Le personnage d'un honnête homme, qui est bien aise de voir sa femme considérée.

GEORGE DANDIN.

Je suis votre valet. Ce n'est pas là mon compte, et les Dandins ne sont point accoutumés à cette mode-là.

ANGÉLIQUE.

Oh ! les Dandins s'y accoutumeront, s'ils veulent : car, pour moi, je vous déclare que mon dessein n'est pas de renoncer au monde et de m'enterrer toute vive dans un mari. Comment ! parce qu'un homme s'avise de nous épouser, il faut d'abord que toutes choses soient finies pour nous, et que nous rompions tout commerce avec les vivants ! C'est une chose merveilleuse que cette tyrannie de messieurs les maris, et je les trouve bons de vouloir qu'on soit morte à tous les divertissements, et qu'on ne vive que pour eux. Je me moque de cela, et ne veux point mourir si jeune.

GEORGE DANDIN.

C'est ainsi que vous satisfaites aux engagements de la foi que vous m'avez donnée publiquement ?

ANGÉLIQUE.

Moi ? je ne vous l'ai point donnée de bon cœur, et vous me l'avez arrachée. M'avez-vous, avant le mariage, demandé mon consentement, et si je voulais bien de vous ? Vous n'avez consulté pour cela que mon père et ma mère ; ce sont eux proprement qui vous ont épousé, et c'est pourquoi vous ferez bien de vous plaindre toujours à eux des torts que l'on pourra vous faire. Pour moi, qui ne vous ai point dit de vous marier avec moi, et que vous avez prise sans consulter mes sentiments, je prétends n'être point obligée à me soumettre en esclave à vos volontés, et je veux jour, s'il vous plaît, de quelque nombre de beaux jours que m'offre la jeunesse, prendre les douces libertés que l'âge me permet, voir un peu le beau monde, et goûter le plaisir de m'ouïr dire des douceurs. Préparez-vous-y pour votre punition, et rendez grâces au Ciel de ce que je ne suis pas capable de quelque chose de pis.

GEORGE DANDIN.

Oui ! c'est ainsi que vous le prenez ? Je suis votre mari, et je vous dis que je n'entends pas cela.

ANGÉLIQUE.

Moi, je suis votre femme, et je vous dis que je l'entends.

GEORGE DANDIN.

Il me prend des tentations d'accommoder tout son visage à la compote, et le mettre en état de ne plaire de sa vie aux diseurs de fleurettes. Ah! allons, George Dandin, je ne pourrais me retenir, et il vaut mieux quitter la place.

## SCÈNE III.

CLAUDINE, ANGÉLIQUE.

CLAUDINE.

J'avais, Madame, impatience qu'il s'en allât pour vous rendre ce mot de la part que vous savez.

ANGÉLIQUE.

Voyons.

CLAUDINE, *à part*.

A ce que je puis remarquer, ce qu'on lui dit<sup>1</sup> ne lui déplaît pas trop.

ANGÉLIQUE.

Ah! Claudine, que ce billet s'explique d'une façon galante! Que dans tous leurs discours et dans toutes leurs actions, les gens de cour ont un air agréable, et qu'est-ce que c'est auprès d'eux que nos gens de province?

CLAUDINE.

Je crois qu'après les avoir vus les Dandins ne vous plaisent guère.

ANGÉLIQUE.

Demeure ici, je m'en vais faire la réponse.

*(Elle rentre).*

CLAUDINE.

Je n'ai pas besoin, que je pense, de lui recommander de la faire agréable. Mais voici.

## SCÈNE IV.

CLITANDRE, LUBIN, CLAUDINE.

CLAUDINE.

Vraiment, Monsieur, vous avez pris là un habile messenger.

CLITANDRE.

Je n'ai pas osé envoyer de mes gens. Mais, ma pauvre Claudine, il faut que je te récompense des bons offices que je sais que tu m'as rendus.

1. Var. de 1672 : « ce qu'on lui écrit ».

CLAUDINE.

Eh ! Monsieur, il n'est pas nécessaire. Non, Monsieur, vous n'avez que faire de vous donner cette peine-là, et je vous rends service parce que vous le méritez, et que je me sens au cœur de l'inclination pour vous.

CLITANDRE.

Je te suis obligé.

LUBIN.

Puisque nous serons mariés, donne-moi cela, que je le mette avec le mien.

CLAUDINE.

Je te le garde aussi bien que le baiser.

CLITANDRE.

Dis-moi, as-tu rendu mon billet à ta belle maîtresse ?

CLAUDINE.

Oui, elle est allée y répondre.

CLITANDRE.

Mais, Claudine, n'y a-t-il pas moyen que je la puisse entretenir ?

CLAUDINE.

Oui, venez avec moi, je vous ferai parler à elle.

CLITANDRE.

Mais le trouvera-t-elle bon, et n'y a-t-il rien à risquer ?

CLAUDINE.

Non, non, son mari n'est pas au logis, et puis ce n'est pas lui qu'elle a le plus à ménager, c'est son père et sa mère, et, pourvu qu'ils soient prévenus, tout le reste n'est point à craindre.

CLITANDRE.

Je m'abandonne à ta conduite.

LUBIN.

Tétiguienne ! que j'aurai là une habile femme ! Elle a de l'esprit comme quatre.

## SCÈNE V.

GEORGE DANDIN, LUBIN.

GEORGE DANDIN.

Voici mon homme de tantôt. Plût au Ciel qu'il pût se résoudre à vouloir rendre témoignage au père et à la mère de ce qu'ils ne veulent point croire !

LUBIN.

Ah ! vous voilà, monsieur le babillard, à qui j'avais tant recommandé de ne point parler, et qui me l'aviez tant promis. Vous êtes donc un causeur, et vous allez redire ce que l'on vous dit en secret ?



GEORGE DANDIN.

Moi?

LUBIN.

Oui. Vous avez été tout rapporter au mari; et vous êtes cause qu'il a fait du vacarme. Je suis bien aise de savoir que vous avez de la langue, et cela m'apprendra à ne vous plus rien dire.

GEORGE DANDIN.

Ecoute, mon ami.

LUBIN.

Si vous n'aviez point babillé, je vous aurais conté ce qui se passe à cette heure, mais, pour votre punition, vous ne saurez rien du tout.

GEORGE DANDIN.

Comment? Qu'est-ce qui se passe?

LUBIN.

Rien, rien. Voilà ce que c'est d'avoir causé : vous n'en tâterez plus, et je vous laisse sur la bonne bouche.

GEORGE DANDIN.

Arrête un peu.

LUBIN.

Point.

GEORGE DANDIN.

Je ne te veux dire qu'un mot.

LUBIN.

Nenni, nenni; vous avez envie de me tirer les vers du nez.

GEORGE DANDIN.

Non, ce n'est pas cela.

LUBIN.

Eh! quelque sot! Je vous vois venir.

GEORGE DANDIN.

C'est autre chose. Ecoute.

LUBIN.

Point d'affaire. Vous voudriez que je vous dise que mon sieur le vicomte vient de donner de l'argent à Claudine, et qu'elle l'a mené chez sa maîtresse. Mais je ne suis pas si bête.

GEORGE DANDIN.

De grâce!

LUBIN.

Non.

GEORGE DANDIN.

Je te donnerai...

LUBIN.

Tarare<sup>1</sup>!

1. *Tarare!* mot de fantaisie qui exprime la moquerie.

## SCÈNE VI.

GEORGE DANDIN.

Je n'ai pu me servir avec cet innocent de la pensée que j'avais. Mais le nouvel avis qui lui est échappé ferait la même chose; et, si le galant est chez moi, ce serait pour avoir raison aux yeux du père et de la mère, et les convaincre pleinement de l'effronterie de leur fille. Le mal de tout ceci, c'est que je ne sais comment faire pour profiter d'un tel avis. Si je rentre chez moi, je ferai évader le drôle; et, quelque chose que je puisse voir moi-même de mon déshonneur, je n'en serai point cru à mon serment, et l'on me dira que je rêve. Si, d'autre part, je vais querir beau-père et belle-mère sans être sûr de trouver chez moi le galant, ce sera la même chose, et je retomberai dans l'inconvénient de tantôt. Pourrais-je point m'éclaircir doucement s'il y est encore? Ah! Ciel! il n'en faut plus douter, et je viens de l'apercevoir par le trou de la porte. Le sort me donne ici de quoi confondre ma partie, et, pour achever l'aventure, il fait venir à point nommé les juges dont j'avais besoin.

## SCÈNE VII.

MONSIEUR ET MADAME DE SOTENVILLE, GEORGE DANDIN.

GEORGE DANDIN.

Enfin, vous ne m'avez pas voulu croire tantôt, et votre fille l'a emporté sur moi. Mais j'ai en main de quoi vous faire voir comme elle m'accommode, et, Dieu merci, mon déshonneur est si clair maintenant que vous n'en pourrez plus douter.

MONSIEUR DE SOTENVILLE.

Comment! mon gendre, vous en êtes encore là-dessus?

GEORGE DANDIN.

Oui, j'y suis, et jamais je n'eus tant de sujet d'y être.

MADAME DE SOTENVILLE.

Vous nous venez encore étourdir la tête?

GEORGE DANDIN.

Oui, Madame, et l'on fait bien pis à la mienne.

MONSIEUR DE SOTENVILLE.

Ne vous laissez-vous point de vous rendre importun?

GEORGE DANDIN.

Non; mais je me lasse fort d'être pris pour dupe.

MADAME DE SOTENVILLE.

Ne voulez-vous point vous défaire de vos pensées extravagantes ?

GEORGE DANDIN.

Non, Madame ; mais je voudrais bien me défaire d'une femme qui me déshonore.

MADAME DE SOTENVILLE.

Jour de Dieu ! notre gendre, apprenez à parler.

MONSIEUR DE SOTENVILLE.

Corbleu ! cherchez des termes moins offensants que ceux-là.

GEORGE DANDIN.

Marchand qui perd ne peut rire.

MADAME DE SOTENVILLE.

Souvenez-vous que vous avez épousé une demoiselle.

GEORGE DANDIN.

Je m'en souviens assez, et ne m'en souviendrai que trop.

MONSIEUR DE SOTENVILLE.

Si vous vous en souvenez, songez donc à parler d'elle avec plus de respect.

GEORGE DANDIN.

Mais que ne songe-t-elle plutôt à me traiter plus honnêtement ? Quoi ! parce qu'elle est demoiselle, il faut qu'elle ait la liberté de me faire ce qu'il lui plaît, sans que j'ose souffler ?

MONSIEUR DE SOTENVILLE.

Qu'avez-vous donc, et que pouvez-vous dire ? N'avez-vous pas vu ce matin qu'elle s'est défendue de connaître celui dont vous m'étiez venu parler ?

GEORGE DANDIN.

Oui. Mais vous, que pourrez-vous dire si je vous fais voir maintenant que le galant est avec elle ?

MADAME DE SOTENVILLE.

Avec elle ?

GEORGE DANDIN.

Oui, avec elle, et dans ma maison.

MONSIEUR DE SOTENVILLE.

Dans votre maison ?

GEORGE DANDIN.

Oui, dans ma propre maison.

MADAME DE SOTENVILLE.

Si cela est, nous serons pour vous contre elle.

MONSIEUR DE SOTENVILLE.

Oui. L'honneur de notre famille nous est plus cher que toute chose, et, si vous dites vrai, nous la renoncerons pour notre sang, et l'abandonnerons à votre colère.



GEORGE DANDIN.

Vous n'avez qu'à me suivre.

MADAME DE SOTENVILLE.

Gardez de vous tromper.

MONSIEUR DE SOTENVILLE.

N'allez pas faire comme tantôt.

GEORGE DANDIN.

Mon Dieu, vous allez voir. Tenez. Ai-je menti ?

## SCÈNE VIII.

ANGÉLIQUE, CLITANDRE, CLAUDINE,  
MONSIEUR ET MADAME DE SOTENVILLE,  
GEORGE DANDIN.

ANGÉLIQUE.

Adieu. J'ai peur qu'on vous surprenne ici, et j'ai quelques mesures à garder.

CLITANDRE.

Promettez-moi donc, Madame, que je pourrai vous parler cette nuit.

ANGÉLIQUE.

J'y ferai mes efforts.

GEORGE DANDIN.

Approchons doucement par derrière et tâchons de n'être point vus.

CLAUDINE.

Ah ! Madame, tout est perdu. Voilà votre père et votre mère accompagnés de votre mari.

CLITANDRE.

Ah ! Ciel !

ANGÉLIQUE, *bas*.

Ne faites pas semblant de rien, et me laissez faire tous deux. (*Haut, à Clitandre*). Quoi ! vous osez en user de la sorte, après l'affaire de tantôt, et c'est ainsi que vous dissimulez vos sentiments ? On me vient rapporter que vous avez de l'amour pour moi, et que vous faites des desseins de me solliciter. J'en témoigne mon dépit et m'explique à vous clairement en présence de tout le monde. Vous niez hautement la chose, et me donnez parole de n'avoir aucune pensée de m'offenser ; et cependant, le même jour, vous prenez la hardiesse de venir chez moi me rendre visite, de me dire que vous m'aimez, et de me faire cent sots contes pour me persuader de répondre à vos extravagances : comme si j'étais femme à violer la foi que j'ai donnée à un mari et m'éloi-

gner jamais de la vertu que mes parents m'ont enseignée ! Si mon père savait cela, il vous apprendrait bien à tenter de ces entreprises. Mais une honnête femme n'aime point les éclats. Je n'ai garde de lui en rien dire, et je veux vous montrer que, toute femme que je suis, j'ai assez de courage pour me venger moi-même des offenses que l'on me fait. L'action que vous avez faite n'est pas d'un gentilhomme, et ce n'est pas en gentilhomme aussi que je veux vous traiter.

*(Elle prend un bâton, et, au lieu de Clitandre, bat son mari qui se met entre eux).*

CLITANDRE.

Ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! Doucement.

CLAUDINE.

Fort, Madame, frappez comme il faut.

ANGÉLIQUE.

S'il vous demeure quelque chose sur le cœur, je suis pour vous répondre.

CLAUDINE.

Apprenez à qui vous vous jouez.

ANGÉLIQUE.

Ah ! mon père, vous êtes là ?

MONSIEUR DE SOTENVILLE.

Oui, ma fille, et je vois qu'en sagesse et en courage tu te montres un digne rejeton de la maison de Sotenville. Viens çà, approche-toi, que je t'embrasse.

MADAME DE SOTENVILLE.

Embrasse-moi aussi, ma fille. Las ! je pleure de joie, et reconnais mon sang aux choses que tu viens de faire.

MONSIEUR DE SOTENVILLE.

Mon gendre, que vous devez être ravi, et que cette aventure est pour vous pleine de douceurs ! Vous aviez un juste sujet de vous alarmer, mais vos soupçons se trouvent dissipés le plus avantageusement du monde.

MADAME DE SOTENVILLE.

Sans doute, notre gendre, et vous devez maintenant être le plus content des hommes.

CLAUDINE.

Assurément. Voilà une femme, celle-là ; vous êtes trop heureux de l'avoir, et vous devriez baiser les pas où elle passe.

GEORGE DANDIN, à part.

Euh, traîtresse !

MONSIEUR DE SOTENVILLE.

Qu'est-ce, mon gendre ? Que ne remerciez-vous un peu votre femme de l'amitié que vous voyez qu'elle montre pour vous ?

ANGÉLIQUE.

Non, non, mon père, il n'est pas nécessaire. Il ne m'a aucune obligation de ce qu'il vient de voir, et tout ce que j'en fais n'est que pour l'amour de moi-même.

MONSIEUR DE SOTENVILLE.

Où allez-vous ma fille?

ANGÉLIQUE.

Je me retire, mon père, pour ne me voir point obligée à recevoir ses compliments.

CLAUDINE.

Elle a raison d'être en colère. C'est une femme qui mérite d'être adorée, et vous ne la traitez pas comme vous devriez.

GEORGE DANDIN, *à part*.

Scélérate!

MONSIEUR DE SOTENVILLE.

C'est un petit ressentiment de l'affaire de tantôt, et cela se passera avec un peu de caresse que vous lui ferez. Adieu, mon gendre, vous voilà en état de ne vous plus inquiéter. Allez-vous-en faire la paix ensemble, et tâchez de l'apaiser par des excuses de votre emportement.

MADAME DE SOTENVILLE.

Vous devez considérer que c'est une jeune fille<sup>1</sup>, élevée à la vertu, et qui n'est point accoutumée à se voir soupçonner d'aucune vilaine action. Adieu. Je suis ravie de voir vos désordres finis et des transports de joie que vous doit donner sa conduite.

GEORGE DANDIN, *seul*.

Je ne dis mot, car je ne gagnerais rien à parler, et jamais il ne s'est rien vu d'égal à ma disgrâce. Oui, j'admire mon malheur, et la subtile adresse de ma carogne de femme pour se donner toujours raison et me faire avoir tort. Est-il possible que toujours j'aurai du dessous avec elle; que les apparences toujours tourneront contre moi, et que je ne parviendrai point à convaincre mon effrontée? O Ciel! seconde mes desseins, et m'accorde la grâce de faire voir aux gens que l'on me déshonore!

1. Var. de 1672: « que c'est une fille » (*jeune* supprimé).



## ACTE III

---

### SCÈNE PREMIÈRE.

CLITANDRE, LUBIN.

CLITANDRE.

La nuit est avancée, et j'ai peur qu'il ne soit trop tard. Je ne vois point à me conduire. Lubin!

LUBIN.

Monsieur!

CLITANDRE.

Est-ce par ici?

LUBIN.

Je pense que oui... Morgué! voilà une sotte nuit, d'être si noire que cela.

CLITANDRE.

Elle a tort assurément. Mais, si d'un côté elle nous empêche de voir, elle empêche de l'autre que nous ne soyons vus.

LUBIN.

Vous avez raison, elle n'a pas tant de tort. Je voudrais bien savoir, Monsieur, vous qui êtes savant, pourquoi il ne fait point jour la nuit.

CLITANDRE.

C'est une grande question, et qui est difficile. Tu es curieux, Lubin.

LUBIN.

Oui. Si j'avais étudié, j'aurais été songer à des choses où on n'a jamais songé.

CLITANDRE.

Je le crois. Tu as la mine d'avoir l'esprit subtil et pénétrant.

LUBIN.

Cela est vrai. Tenez, j'explique du latin, quoique jamais je ne l'aie appris, et, voyant l'autre jour écrit sur une grande porte *Collegium*, je devinai que cela voulait dire collège.

CLITANDRE.

Cela est admirable! Tu sais donc lire, Lubin?

LUBIN.

Oui. Je sais lire la lettre moulée, mais je n'ai jamais su apprendre à lire l'écriture.

CLITANDRE.

Nous voici contre la maison... (*Il frappe dans ses mains*). C'est le signal que m'a donné Claudine.

LUBIN.

Par ma foi! c'est une fille qui vaut de l'argent, et j'aime de tout mon cœur.

CLITANDRE.

Aussi t'ai-je amené avec moi pour l'entretenir.

LUBIN.

Monsieur, je vous suis...

CLITANDRE.

Chut! J'entends quelque bruit.

## SCÈNE II.

ANGÉLIQUE, CLAUDINE, CLITANDRE, LUBIN.

ANGÉLIQUE.

Claudine!

CLAUDINE.

Hé bien?

ANGÉLIQUE.

Laisse la porte entr'ouverte.

CLAUDINE.

Voilà qui est fait.

CLITANDRE.

Ce sont elles. St!

ANGÉLIQUE.

St!

LUBIN.

St!

CLAUDINE.

St!

CLITANDRE, à Claudine.

Madame!

ANGÉLIQUE, à Lubin.

Quoi?

LUBIN, à Angélique.

Claudine!

CLAUDINE.

Qu'est-ce?

CLITANDRE, à *Claudine*.

Ah! Madame, que j'ai de joie!

LUBIN, à *Angélique*.

Claudine, ma pauvre Claudine!

CLAUDINE, à *Clitandre*.

Doucement, Monsieur.

ANGÉLIQUE, à *Lubin*.

Tout beau, Lubin.

CLITANDRE.

Est-ce toi, Claudine?

CLAUDINE.

Oui.

LUBIN.

Est-ce vous, Madame?

ANGÉLIQUE.

Oui.

CLAUDINE.

Vous avez pris l'une pour l'autre.

LUBIN.

Ma foi, la nuit on n'y voit goutte.

ANGÉLIQUE.

Est-ce pas vous, Clitandre?

CLITANDRE.

Oui, Madame.

ANGÉLIQUE.

Mon mari ronfle comme il faut, et j'ai pris ce temps pour nous entretenir ici.

CLITANDRE.

Cherchons quelque lieu pour nous asseoir.

CLAUDINE.

C'est fort bien avisé.

(Ils vont s'asseoir au fond du théâtre).

LUBIN.

Claudine, où est-ce que tu es?

## SCÈNE III.

GEORGE DANDIN, LUBIN.

GEORGE DANDIN.

J'ai entendu descendre ma femme, et je me suis vite habillé pour descendre après elle. Où peut-elle être allée? Serait-elle sortie?

LUBIN, *prenant George Dandin pour Claudine*.

Où es-tu donc, Claudine? Ah! te voilà. Par ma foi! ton maître est plaisamment attrapé, et je trouve ceci aussi



drôle que les coups de bâton de tantôt dont on m'a fait récit. Ta maîtresse dit qu'il ronfle à cette heure comme tous les diantres, et il ne sait pas que monsieur le vicomte et elle sont ensemble pendant qu'il dort. Je voudrais bien savoir quel songe il fait maintenant. Cela est tout à fait risible! De quoi s'avise-t-il aussi d'être jaloux de sa femme, et de vouloir qu'elle soit à lui tout seul? C'est un impertinent, et monsieur le vicomte lui fait trop d'honneur. Tu ne dis mot, Claudine? Allons, suivons-les, et me donne ta petite menotte que je la baise. Ah! que cela est doux! Il me semble que je mange des confitures.

*(Comme il baise la main de Dandin, Dandin la lui pousse rudement au visage).*

Tableu! comme vous y allez! Voilà une petite menotte qui est un peu bien rude.

GEORGE DANDIN.

Qui va là?

LUBIN.

Personne.

GEORGE DANDIN.

Il fuit, et me laisse informé de la nouvelle perfidie de ma coquiné. Allons, il faut que sans tarder j'envoie appeler son père et sa mère, et que cette aventure me serve à me faire séparer d'elle. Holà! Colin! Colin!

## SCÈNE IV.

COLIN, GEORGE DANDIN.

COLIN, à la fenêtre.

Monsieur.

GEORGE DANDIN.

Allons, vite, ici bas.

COLIN, en sautant par la fenêtre.

M'y voilà on ne peut pas plus vite.

GEORGE DANDIN.

Tu es là?

COLIN.

Oui, Monsieur.

GEORGE DANDIN.

*(Pendant qu'il lui va parler d'un côté, Colin va de l'autre).*

Doucement. Parle bas. Ecoute: va-t'en chez mon beau-père et ma belle-mère, et dis que je les prie très instamment de venir tout à l'heure ici. Entends-tu? Eh! Colin! Colin!

COLIN, *de l'autre côté.*

Monsieur.

GEORGE DANDIN.

Où diable es-tu ?

COLIN.

Ici.

*(Comme ils se vont tous deux chercher, l'un passe d'un côté, et l'autre de l'autre).*

GEORGE DANDIN.

Peste soit du maroufle qui s'éloigne de moi ! Je te dis que tu ailles de ce pas trouver mon beau-père et ma belle-mère, et leur dire que je les conjure de se rendre ici tout à l'heure. M'entends-tu bien ? Réponds. Colin ! Colin !

COLIN, *de l'autre côté.*

Monsieur.

GEORGE DANDIN.

Voilà un pendard qui me fera enrager. Viens-t'en à moi. *(Ils se cognent)*. Ah ! le traître ! il m'a estropié. Où est-ce que tu es ? Approche, que je te donne mille coups. Je pense qu'il me fuit.

COLIN.

Assurément.

GEORGE DANDIN.

Veux-tu venir ?

COLIN.

Nenni, ma foi.

GEORGE DANDIN.

Viens, te dis-je.

COLIN.

Point, vous me voulez battre.

GEORGE DANDIN.

Hé bien, non. Je ne te ferai rien.

COLIN.

Assurément ?

GEORGE DANDIN.

Oui. Approche. Bon ! Tu es bien heureux de ce que j'ai besoin de toi. Va-t'en vite de ma part prier mon beau-père et ma belle-mère de se rendre ici le plus tôt qu'ils pourront, et leur dis que c'est pour une affaire de la dernière conséquence. Et, s'ils faisaient quelque difficulté à cause de l'heure, ne manque pas de les presser et de leur bien faire entendre qu'il est très important qu'ils viennent, en quelque état qu'ils soient. Tu m'entends bien maintenant ?

COLIN.

Oui, Monsieur.



GEORGE DANDIN.

Va vite, et reviens de même. Et moi je vais rentrer dans ma maison, attendant que... Mais j'entends quelqu'un. Ne serait-ce point ma femme? Il faut que j'écoute, et me serve de l'obscurité qu'il fait.

## SCÈNE V.

CLITANDRE, ANGÉLIQUE, GEORGE DANDIN  
CLAUDINE, LUBIN.

ANGÉLIQUE.

Adieu. Il est temps de se retirer.

CLITANDRE.

Quoi! sitôt?

ANGÉLIQUE.

Nous nous sommes assez entretenus.

CLITANDRE.

Ah! Madame, puis-je assez vous entretenir, et trouver en si peu de temps toutes les paroles dont j'ai besoin? Il me faudrait des journées entières pour me bien expliquer à vous de tout ce que je sens, et je ne vous ai pas dit encore la moindre partie de ce que j'ai à vous dire.

ANGÉLIQUE.

Nous en écouterons une autre fois davantage.

CLITANDRE.

Hélas! de quel coup me percez-vous l'âme lorsque vous parlez de vous retirer, et avec combien de chagrin m'allez-vous laisser maintenant!

ANGÉLIQUE.

Nous trouverons moyen de nous revoir.

CLITANDRE.

Oui. Mais je songe qu'en me quittant vous allez trouver un mari. Cette pensée m'assassine, et les privilèges qu'ont les maris sont des choses cruelles pour un amant qui aime bien.

ANGÉLIQUE.

Serez-vous assez faible pour avoir cette inquiétude, et pensez-vous qu'on soit capable d'aimer de certains maris qu'il y a? On les prend parce qu'on ne s'en peut défendre, et que l'on dépend de parents qui n'ont des yeux que pour le bien; mais on sait leur rendre justice, et l'on se moque fort de les considérer au delà de ce qu'ils méritent.

GEORGE DANDIN, *à part*.

Voilà nos carognes de femmes!



CLITANDRE.

Ah! qu'il faut avouer que celui qu'on vous a donné était peu digne de l'honneur qu'il a reçu, et que c'est une étrange chose que l'assemblage qu'on a fait d'une personne comme vous avec un homme comme lui!

GEORGE DANDIN, *à part*.

Pauvres maris! Voilà comme on vous traite!

CLITANDRE.

Vous méritez sans doute une tout autre destinée, et le Ciel ne vous a point faite pour être la femme d'un paysan.

GEORGE DANDIN.

Plût au Ciel fût-elle la tienne! Tu changerais bien de langage. Rentrons. C'en est assez.

*(Il entre, et ferme la porte).*

CLAUDINE.

Madame, si vous avez à dire du mal de votre mari, dépêchez vite, car il est tard.

CLITANDRE.

Ah! Claudine, que tu es cruelle!

ANGÉLIQUE.

Elle a raison. Séparons-nous.

CLITANDRE.

Il faut donc s'y résoudre, puisque vous le voulez. Mais au moins je vous conjure de me plaindre un peu des méchants moments que je vais passer.

ANGÉLIQUE.

Adieu.

LUBIN.

Où es-tu, Claudine, que je te donne le bonsoir?

CLAUDINE.

Va, va, je le reçois de loin, et je t'en renvoie autant.

## SCÈNE VI.

ANGÉLIQUE, CLAUDINE, GEORGE DANDIN.

ANGÉLIQUE.

Rentrons sans faire de bruit.

CLAUDINE.

La porte s'est fermée.

ANGÉLIQUE.

J'ai le passe-partout.

CLAUDINE.

Ouvrez donc doucement.

ANGÉLIQUE.

On a fermé en dedans, et je ne sais comment nous ferons.

CLAUDINE.

Appelez le garçon qui couche là.

ANGÉLIQUE.

Colin ! Colin ! Colin !

GEORGE DANDIN, *mettant la tête à la fenêtre.*

Colin ? Colin ? Ah ! je vous y prends donc, Madame ma femme, et vous faites des *escampativos*<sup>1</sup> pendant que je dors ! Je suis bien aise de cela, et de vous voir dehors à l'heure qu'il est.

ANGÉLIQUE.

Hé bien ! quel grand mal est-ce qu'il y a à prendre le frais de la nuit ?

GEORGE DANDIN.

Oui, oui. L'heure est bonne à prendre le frais ! C'est bien plutôt le chaud, Madame la coquine, et nous savons toute l'intrigue du rendez-vous et du damoiseau. Nous avons entendu votre galant entretien, et les beaux vers à ma louange que vous avez dits l'un et l'autre. Mais ma consolation, c'est que je vais être vengé, et que votre père et votre mère seront convaincus maintenant de la justice de mes plaintes et du dérèglement de votre conduite. Je les ai envoyés querir, et ils vont être ici dans un moment.

ANGÉLIQUE.

Ah ! Ciel !

CLAUDINE.

Madame !

GEORGE DANDIN.

Voilà un coup sans doute où vous ne vous attendiez pas. C'est maintenant que je triomphe, et j'ai de quoi mettre à bas votre orgueil et détruire vos artifices. Jusques ici, vous avez joué mes accusations, ébloui vos parents et plâtré vos malversations. J'ai eu beau voir et beau dire, et votre adresse toujours l'a emporté sur mon bon droit, et toujours vous avez trouvé moyen d'avoir raison. Mais à cette fois, Dieu merci, les choses vont être éclaircies, et votre effronterie sera pleinement confondue.

ANGÉLIQUE.

Hé ! je vous prie, faites-moi ouvrir la porte.

GEORGE DANDIN.

Non, non, il faut attendre la venue de ceux que j'ai mandés, et je veux qu'ils vous trouvent dehors à la belle heure

1. *Faire des escampativos*, s'esquiver furtivement; expression burlesque tirée du verbe *escamper*, s'enfuir précipitamment.



qu'il est. En attendant qu'ils viennent, songez, si vous voulez, à chercher dans votre tête quelque nouveau détour pour vous tirer de cette affaire; à inventer quelque moyen de rhabiller votre escapade; à trouver quelque belle ruse pour éluder ici les gens et paraître innocente, quelque prétexte spécieux de pèlerinage nocturne, ou d'amie en travail d'enfant que vous venez de secourir.

ANGÉLIQUE.

Non, mon intention n'est pas de vous rien déguiser. Je ne prétends point me défendre, ni vous nier les choses, puisque vous les savez.

GEORGE DANDIN.

C'est que vous voyez bien que tous les moyens vous en sont fermés, et que dans cette affaire vous ne sauriez inventer d'excuse qu'il ne me soit facile de convaincre de fausseté.

ANGÉLIQUE.

Oui. Je confesse que j'ai tort, et que vous avez sujet de vous plaindre. Mais je vous demande par grâce de ne m'exposer point maintenant à la mauvaise humeur de mes parents, et de me faire promptement ouvrir.

GEORGE DANDIN.

Je vous baise les mains.

ANGÉLIQUE.

Eh! mon pauvre petit mari, je vous en conjure!

GEORGE DANDIN.

Ah! mon pauvre petit mari? Je suis votre petit mari maintenant, parce que vous vous sentez prise. Je suis bien aise de cela, et vous ne vous étiez jamais avisée de me dire de ces douceurs.

ANGÉLIQUE.

Tenez, je vous promets de ne vous plus donner aucun sujet de déplaisir, et de me...

GEORGE DANDIN.

Tout cela n'est rien. Je ne veux point perdre cette aventure, et il m'importe qu'on soit une seule fois éclairci à fond de vos déportements.

ANGÉLIQUE.

De grâce, laissez-moi vous dire. Je vous demande un moment d'audience.

GEORGE DANDIN.

Hé bien, quoi?

ANGÉLIQUE.

Il est vrai que j'ai failli, je vous l'avoue encore une fois, et que votre ressentiment est juste; que j'ai pris le temps de sortir pendant que vous dormiez, et que cette sortie est un rendez-vous que j'avais donné à la personne que vous



dites. Mais enfin ce sont des actions que vous devez pardonner à mon âge, des emportements de jeune personne qui n'a encore rien vu et ne fait que d'entrer au monde, des libertés où l'on s'abandonne sans y penser de mal, et qui sans doute dans le fond n'ont rien de...

GEORGE DANDIN.

Oùï, vous le dites, et ce sont de ces choses qui ont besoin qu'on les croie pieusement.

ANGÉLIQUE.

Je ne veux point m'excuser par là d'être coupable envers vous, et je vous prie seulement d'oublier une offense dont je vous demande pardon de tout mon cœur, et de m'épargner, en cette rencontre, le déplaisir que me pourraient causer les reproches fâcheux de mon père et de ma mère. Si vous m'accordez généreusement la grâce que je vous demande, ce procédé obligeant, cette bonté que vous me ferez voir, me gagnera entièrement. Elle touchera tout à fait mon cœur, et y fera naître pour vous ce que tout le pouvoir de mes parents et les liens du mariage n'avaient pu y jeter. En un mot, elle sera cause que je renoncerai à toutes les galanteries, et n'aurai de l'attachement que pour vous. Oui, je vous donne ma parole que vous m'allez voir désormais la meilleure femme du monde, et que je vous témoignerai tant d'amitié, tant d'amitié, que vous en serez satisfait.

GEORGE DANDIN.

Ah! crocodile, qui flatte les gens pour les étrangler!

ANGÉLIQUE.

Accordez-moi cette faveur.

GEORGE DANDIN.

Point d'affaires. Je suis inexorable.

ANGÉLIQUE.

Montrez-vous généreux.

GEORGE DANDIN.

Non.

ANGÉLIQUE.

De grâce!

GEORGE DANDIN.

Point.

ANGÉLIQUE.

Je vous en conjure de tout mon cœur.

GEORGE DANDIN.

Non, non, non! Je veux qu'on soit détrompé de vous et que votre confusion éclate.

ANGÉLIQUE.

Hé bien, si vous me réduisez au désespoir, je vous avertis qu'une femme en cet état est capable de tout, et que je ferai quelque chose ici dont vous vous repentirez.

GEORGE DANDIN.

Et que ferez-vous, s'il vous plaît?

ANGÉLIQUE.

Mon cœur se portera jusqu'aux extrêmes résolutions, et de ce couteau que voici je me tuerai sur la place.

GEORGE DANDIN.

Ah! ah! à la bonne heure!

ANGÉLIQUE.

Pas tant à la bonne heure pour vous que vous vous imaginez. On sait de tous côtés nos différends et les chagrins perpétuels que vous concevez contre moi. Lorsqu'on me trouvera morte, il n'y aura personne qui mette en doute que ce ne soit vous qui m'aurez tuée; et mes parents ne sont pas gens assurément à laisser cette mort impunie, et ils en feront sur votre personne toute la punition que leur pourront offrir et les poursuites de la justice et la chaleur de leur ressentiment. C'est par là que je trouverai moyen de me venger de vous, et je ne suis pas la première qui ait su recourir à de pareilles vengeances, qui n'ait pas fait difficulté de se donner la mort pour perdre ceux qui ont la cruauté de nous pousser à la dernière extrémité.

GEORGE DANDIN.

Je suis votre valet. On ne s'avise plus de se tuer soi-même, et la mode en est passée il y a longtemps.

ANGÉLIQUE.

C'est une chose dont vous pouvez vous tenir sûr; et, si vous persistez dans votre refus, si vous ne me faites ouvrir, je vous jure que tout à l'heure je vais vous faire voir jusques où peut aller la résolution d'une personne qu'on met au désespoir.

GEORGE DANDIN.

Bagatelles, bagatelles! C'est pour me faire peur.

ANGÉLIQUE.

Hé bien, puisqu'il le faut, voici qui nous contentera tous deux et montrera si je me moque. Ah! c'en est fait! Fasse le Ciel que ma mort soit vengée comme je le souhaite, et que celui qui en est cause<sup>1</sup> reçoive un juste châtement de la dureté qu'il a eue pour moi!

GEORGE DANDIN.

Ouais! serait-elle bien si malicieuse que de s'être tuée pour me faire pendre? Prenons un bout de chandelle pour aller voir.

ANGÉLIQUE.

St! Paix. Rangeons-nous chacune immédiatement contre un des côtés de la porte.

1. Var. de 1672 : « celui qui en est la cause »



GEORGE DANDIN.

La méchanceté d'une femme irait-elle bien jusque là?

*(Il sort avec un bout de chandelle sans les apercevoir; elles entrent, aussitôt elles ferment la porte).*

Il n'y a personne. Eh! je m'en étais bien douté, et la pendarde s'est retirée, voyant qu'elle ne gagnait rien après moi, ni par prières ni par menaces. Tant mieux, cela rendra ses affaires encore plus mauvaises, et le père et la mère, qui vont venir, en verront mieux son crime. Ah! ah! la porte s'est fermée. Holà! ho! quelqu'un. Qu'on m'ouvre promptement.

ANGÉLIQUE, à la fenêtre avec Claudine.

Comment, c'est toi? D'où viens-tu, bon pendarde? Est-il l'heure de revenir chez soi quand le jour est prêt de paraître, et cette manière de vie est-elle celle que doit suivre un honnête mari?

CLAUDINE.

Cela est-il beau d'aller ivrogner toute la nuit, et de laisser ainsi toute seule une pauvre jeune femme dans la maison?

GEORGE DANDIN.

Comment! vous avez...

ANGÉLIQUE.

Va, va, traître, je suis lasse de tes déportements, et je m'en veux plaindre sans plus tarder à mon père et à ma mère.

GEORGE DANDIN.

Quoi! c'est ainsi que vous osez...

## SCÈNE VII.

MONSIEUR ET MADAME DE SOTENVILLE, COLIN,

CLAUDINE, ANGÉLIQUE, GEORGE DANDIN.

*(Monsieur et Madame de Sotenville sont en des habits de nuit, et conduits par Colin, qui porte une lanterne).*

ANGÉLIQUE.

Approchez, de grâce, et venez me faire raison de l'insolence la plus grande du monde, d'un mari à qui le vin et la jalousie ont troublé de telle sorte la cervelle qu'il ne sait plus ni ce qu'il dit ni ce qu'il fait, et vous a lui-même envoyé querir pour vous faire témoin de l'extravagance la plus étrange dont on ait jamais ouï parler. Le voilà qui revient, comme vous voyez, après s'être fait attendre toute la nuit; et, si vous voulez l'écouter, il vous dira qu'il a les plus grandes plaintes du monde à vous faire de moi; que, durant qu'il



dormait, je me suis dérobée d'auprès de lui pour m'en aller courir, et cent autres contes de même nature qu'il est allé rêver.

GEORGE DANDIN, *à part*.

Voilà une méchante carogne !

CLAUDINE.

Oui, il nous a voulu faire accroire qu'il était dans la maison, et que nous en étions dehors; et c'est une folie qu'il n'y a pas moyen de lui ôter de la tête.

MONSIEUR DE SOTENVILLE.

Comment! qu'est-ce à dire cela ?

MADAME DE SOTENVILLE.

Voilà une furieuse impudence que de nous envoyer que-  
rir.

GEORGE DANDIN.

Jamais...

ANGÉLIQUE.

Non, mon père, je ne puis plus souffrir un mari de la sorte. Ma patience est poussée à bout, et il vient de me dire cent paroles injurieuses.

MONSIEUR DE SOTENVILLE.

Corbleu! vous êtes un malhonnête homme.

CLAUDINE.

C'est une conscience de voir une pauvre jeune femme traitée de la façon, et cela crie vengeance au Ciel.

GEORGE DANDIN.

Peut-on...

MADAME DE SOTENVILLE.

Allez, vous devriez mourir de honte.

GEORGE DANDIN.

Laissez-moi vous dire deux mots.

ANGÉLIQUE.

Vous n'avez qu'à l'écouter, il va vous en conter de belles !

GEORGE DANDIN.

Je désespère.

CLAUDINE.

Il a tant bu que je ne pense pas qu'on puisse durer contre lui, et l'odeur du vin qu'il souffle est montée jusqu'à nous.

GEORGE DANDIN.

Monsieur mon beau-père, je vous conjure...

MONSIEUR DE SOTENVILLE.

Retirez-vous; vous puez le vin à pleine bouche.

GEORGE DANDIN.

Madame, je vous prie...

MADAME DE SOTENVILLE.

Fi! ne m'approchez pas; votre haleine est empestée.

GEORGE DANDIN.  
Souffrez que je vous...

MONSIEUR DE SOTENVILLE.  
Retirez-vous, vous dis-je ; on ne peut vous souffrir.

GEORGE DANDIN.  
Permettez, de grâce, que...

MADAME DE SOTENVILLE.  
Pouah ! vous m'engloutissez le cœur. Parlez de loin, si vous voulez.

GEORGE DANDIN.  
Hé bien ! oui, je parle de loin. Je vous jure que je n'ai bougé de chez moi, et que c'est elle qui est sortie.

ANGÉLIQUE.  
Ne voilà pas ce que je vous ai dit ?

CLAUDINE.  
Vous voyez quelle apparence il y a.

MONSIEUR DE SOTENVILLE.  
Allez. Vous vous moquez des gens. Descendez, ma fille, et venez ici.

GEORGE DANDIN.  
J'atteste le Ciel que j'étais dans la maison, et que...

MADAME DE SOTENVILLE.  
Taisez-vous, c'est une extravagance qui n'est pas supportable.

GEORGE DANDIN.  
Que la foudre m'écrase tout à l'heure si...

MONSIEUR DE SOTENVILLE.  
Ne nous rompez pas davantage la tête, et songez à demander pardon à votre femme.

GEORGE DANDIN.  
Moi, demander pardon ?

MONSIEUR DE SOTENVILLE.  
Oui, pardon, et sur-le-champ.

GEORGE DANDIN.  
Quoi ! je...

MONSIEUR DE SOTENVILLE.  
Corbleu ! si vous me répliquez, je vous apprendrai ce que c'est que de vous jouer à nous.

GEORGE DANDIN.  
Ah ! George Dandin !

MONSIEUR DE SOTENVILLE.  
Allons, venez, ma fille, que votre mari vous demande pardon.

ANGÉLIQUE, *descendue.*

Moi ? lui pardonner tout ce qu'il m'a dit ? Non, non, mon père, il m'est impossible de m'y résoudre, et je vous prie de me séparer d'un mari avec lequel je ne saurais plus vivre.



CLAUDINE.

Le moyen d'y résister ?

MONSIEUR DE SOTENVILLE.

Ma fille, de semblables séparations ne se font point sans grand scandale, et vous devez vous montrer plus sage que lui, et patienter encore cette fois.

ANGÉLIQUE.

Comment patienter après de telles indignités ? Non, mon père, c'est une chose où je ne puis consentir.

MONSIEUR DE SOTENVILLE.

Il le faut, ma fille, et c'est moi qui vous le commande.

ANGÉLIQUE.

Ce mot me ferme la bouche, et vous avez sur moi une puissance absolue.

CLAUDINE.

Quelle douceur !

ANGÉLIQUE.

Il est fâcheux d'être contrainte d'oublier de telles injures ; mais, quelle violence<sup>1</sup> que je me fasse, c'est à moi de vous obéir.

CLAUDINE.

Pauvre mouton !

MONSIEUR DE SOTENVILLE.

Approchez.

ANGÉLIQUE.

Tout ce que vous me faites faire ne servira de rien, et vous verrez que ce sera dès demain à recommencer.

MONSIEUR DE SOTENVILLE.

Nous y donnerons ordre. Allons, mettez-vous à genoux.

GEORGE DANDIN.

A genoux ?

MONSIEUR DE SOTENVILLE.

Oui, à genoux, et sans tarder.

GEORGE DANDIN, *il se met à genoux.*

O Ciel ! Que faut-il dire ?

MONSIEUR DE SOTENVILLE.

« Madame, je vous prie de me pardonner ».

GEORGE DANDIN.

Madame, je vous prie de me pardonner.

MONSIEUR DE SOTENVILLE.

« L'extravagance que j'ai faite ».

GEORGE DANDIN.

L'extravagance que j'ai faite... (*à part*) de vous épouser.

1. Le texte donne bien ici *quelle* au lieu de *quelque*. Nous n'avons pas cru devoir corriger.



MONSIEUR DE SOTENVILLE.

« Et je vous promets de mieux vivre à l'avenir ».

GEORGE DANDIN.

Et je vous promets de mieux vivre à l'avenir.

MONSIEUR DE SOTENVILLE.

Prenez-y garde, et sachez que c'est ici la dernière de vos impertinences que nous souffrirons.

MADAME DE SOTENVILLE.

Jour de Dieu ! si vous y retournez, on vous apprendra le respect que vous devez à votre femme et à ceux de qui elle sort.

MONSIEUR DE SOTENVILLE.

Voilà le jour qui va paraître. Adieu. Rentrez chez vous, et songez bien à être sage. Et nous, mamour, allons nous mettre au lit.

## SCÈNE VIII.

GEORGE DANDIN.

Ah ! je le quitte maintenant<sup>1</sup>, et je n'y vois plus de remède. Lorsqu'on a, comme moi, épousé une méchante femme, le meilleur parti qu'on puisse prendre, c'est de s'aller jeter dans l'eau la tête la première.

1. *Je le quitte*, c'est-à-dire je quitte la partie.

RELATION

DE LA

FÊTE DE VERSAILLES

*Du 18 Juillet 1668*





# RELATION

DE LA

# FÊTE DE VERSAILLES

*Du dix-huit Juillet mil six cent soixante-huit*

---

Le Roi, ayant accordé la paix aux instances de ses alliés et aux vœux de toute l'Europe, et donné des marques d'une modération et d'une bonté sans exemple, même dans le plus fort de ses conquêtes, ne pensait plus qu'à s'appliquer aux affaires de son royaume, lorsque, pour réparer en quelque sorte ce que la cour avait perdu dans le carnaval pendant son absence, il résolut de faire une fête dans les jardins de Versailles, où, parmi les plaisirs que l'on trouve dans un séjour si délicieux, l'esprit fût encore touché de ces beautés surprenantes et extraordinaires dont ce grand prince sait si bien assaisonner tous ses divertissemens.

Pour cet effet, voulant donner la comédie ensuite d'une collation, et le souper après la comédie qui fut suivi d'un bal et d'un feu d'artifice, il jeta les yeux sur les personnes qu'il jugea les plus capables pour disposer toutes les choses propres à cela. Il leur marqua lui-même les endroits où la disposition du lieu pouvait, par sa beauté naturelle, contribuer davantage à leur décoration. Et, parce que l'un des plus beaux ornemens de cette maison est la quantité des eaux que l'art y a conduites malgré la nature, qui les lui avait refusées, Sa Majesté leur ordonna de s'en servir le plus qu'ils pourraient à l'embellissement de ces lieux, et même leur ouvrit les moyens de les employer et d'en tirer les effets qu'elles peuvent faire.

Pour l'exécution de cette fête, le duc de Créquy, comme premier gentilhomme de la chambre, fut chargé de ce qui regardait la comédie; le maréchal de Bellefond, comme premier maître d'hôtel du Roi, prit le soin de la collation, du souper et de tout

ce qui regardait le service des tables, et M. Colbert, comme surintendant des bâtiments, fit construire et embellir les divers lieux destinés à ce divertissement royal, et donna les ordres pour l'exécution des feux d'artifice.

Le sieur Vigarani eut ordre de dresser le théâtre pour la comédie; le sieur Gisse, d'accommoder un endroit pour le souper, et le sieur Le Vau, premier architecte du Roi, un autre pour le bal.

Le mercredi 18 juillet, le Roi, étant parti de Saint-Germain, vint dîner à Versailles avec la Reine, Monseigneur le dauphin, Monsieur et Madame. Le reste de la cour, étant arrivé incontinent après midi, trouva des officiers du Roi qui faisaient les honneurs et recevaient tout le monde dans les salles du château, où il y avait en plusieurs endroits des tables dressées et de quoi se rafraîchir; les principales dames furent conduites dans des chambres particulières pour se reposer.

Sur les six heures du soir, le Roi, ayant commandé au marquis de Gesvres, capitaine de ses gardes, de faire ouvrir toutes les portes afin qu'il n'y eût personne qui ne prit part au divertissement, sortit du château avec la Reine et tout le reste de la cour pour prendre le plaisir de la promenade.

A côté de la grande allée royale il y en a deux autres qui en sont éloignées d'environ deux cents pas. Celle qui est à droite en montant vers le château s'appelle l'allée du Roi, et celle qui est à gauche l'allée des Prés. Ces trois allées sont traversées par une autre qui se termine à deux grilles qui font la clôture du petit parc. Ces deux allées des côtés et celle qui les traverse ont cinq toises de large; mais, à l'endroit où elles se rencontrent, elles forment un grand espace qui a plus de treize toises en carré. C'est dans cet endroit de l'allée du Roi que le sieur Vigarani avait disposé le lieu de la comédie. Le théâtre, qui avançait un peu dans le carré de la place, s'enfonçait de dix toises dans l'allée qui monte vers le château, et laissait pour la salle un espace de treize toises de face sur neuf de large.

L'exhaussement de ce salon était de trente pieds jusques à la corniche, d'où les côtés du plafond s'élevaient encore de huit pieds jusques au dernier enfoncement. Il était couvert de feuillée par dehors, et par dedans paré de riches tapisseries que le sieur du Mets, intendant des meubles de la Couronne, avait pris soin de faire disposer de la manière la plus belle et la plus convenable pour la décoration de ce lieu. Du haut du plafond pendaient trente-deux chandeliers de cristal portant chacun dix bougies de cire blanche. Autour de la salle étaient plusieurs sièges disposés en amphithéâtre remplis de plus de douze cents personnes; et dans le parterre il y avait encore sur des bancs une plus grande quantité de monde. Cette salle était percée par deux grandes arcades dont l'une était vis-à-vis du théâtre et l'autre du côté qui va vers la grande allée. L'ouverture du théâtre était de trente-six pieds, et de chaque côté il y avait deux grandes colonnes torses de bronze et de lapis environnées de branches et de feuilles de vigne d'or: elles étaient posées sur des piédestaux de marbre, et portaient une grande corniche aussi de marbre dans le milieu de laquelle on voyait les armes du Roi sur un cartouche doré accompagné de fro-



phées ; l'architecture était d'ordre ionique. Entre chaque colonne il y avait une figure : celle qui était à droite représentait la Paix, et celle qui était à gauche figurait la Victoire, pour montrer que Sa Majesté est toujours en état de faire que ses peuples jouissent d'une paix heureuse et pleine d'abondance en établissant le repos dans l'Europe, ou d'une victoire glorieuse et remplie de joie quand Elle est obligée de prendre les armes pour soutenir ses droits.

Lorsque Leurs Majestés furent arrivées dans ce lieu, dont la grandeur et la magnificence surprit toute la cour, et quand elles eurent pris leurs places sur le haut dais qui était au milieu du parterre, on leva la toile qui cachait la décoration du théâtre, et alors, les yeux se trouvant tout à fait trompés, l'on crut voir effectivement un jardin d'une beauté extraordinaire.

À l'entrée de ce jardin on découvrait deux palissades si ingénieusement moulées qu'elles formaient un ordre d'architecture dont la corniche était soutenue par quatre termes qui représentaient des satyres. La partie d'en bas de ces termes et ce qu'on appelle gaine était de jaspe, et le reste de bronze doré. Ces satyres portaient sur leurs têtes des corbeilles pleines de fleurs, et sur les piédestaux de marbre qui soutenaient ces mêmes termes il y avait de grands vases dorés aussi remplis de fleurs.

Un peu plus loin paraissaient deux terrasses revêtues de marbre blanc qui environnaient un long canal. Aux bords de ces terrasses il y avait des masques dorés qui vomissaient de l'eau dans le canal, et au-dessus de ces masques on voyait des vases de bronze doré d'où sortaient aussi autant de véritables jets d'eau.

On montait sur ces terrasses par trois degrés, et sur la même ligne où étaient rangés les termes il y avait d'un côté et d'autre une allée de grands arbres entre lesquels paraissaient des cabinets d'une architecture rustique ; chaque cabinet couvrait un grand bassin de marbre soutenu sur un piédestal de même matière, et de ces bassins sortaient autant de jets d'eau.

Le bout du canal le plus proche était bordé de douze jets d'eau qui formaient autant de chandeliers, et à l'autre extrémité on voyait un superbe édifice en forme de dôme. Il était percé de trois grands portiques au travers desquels on découvrait une grande étendue de pays.

D'abord l'on vit sur le théâtre une collation magnifique d'oranges de Portugal et de toutes sortes de fruits chargés à fond et en pyramides dans trente-six corbeilles, qui furent servis à toute la cour par le maréchal de Bellefond et par plusieurs seigneurs, pendant que le sieur de Launay, intendant des menus plaisirs et affaires de la chambre, donnait de tous côtés des imprimés qui contenaient le sujet de la comédie et du ballet.

Bien que la pièce qu'on représenta doive être considérée comme un impromptu et un de ces ouvrages où la nécessité de satisfaire sur-le-champ aux volontés du Roi ne donne pas toujours le loisir d'y apporter la dernière main et d'en former les derniers traits, néanmoins il est certain qu'elle est composée de parties si diversifiées et si agréables qu'on peut dire qu'il n'en a guère paru sur le théâtre de plus capable de satisfaire tout ensemble l'oreille et les yeux des spectateurs. La prose dont on



s'est servi est un langage très propre pour l'action qu'on représente, et les vers qui se chantent entre les actes de la comédie conviennent si bien au sujet, et expriment si tendrement les passions dont ceux qui les récitent doivent être émus, qu'il n'y a jamais rien eu de plus touchant. Quoi qu'il semble que ce soit deux comédies que l'on joue en même temps, dont l'une soit en prose et l'autre en vers, elles sont pourtant si bien unies à un même sujet qu'elles ne font qu'une même pièce et ne représentent qu'une seule action.

L'ouverture du théâtre se fait par quatre bergers déguisés en valets de fêtes qui, accompagnés de quatre autres bergers qui jouent de la flûte, font une danse où ils obligent d'entrer avec eux un riche paysan qu'ils rencontrent, et qui, mal satisfait de son mariage, n'a l'esprit rempli que de fâcheuses pensées : aussi l'on voit qu'il se retire bientôt de leur compagnie, où il n'a demeuré que par contrainte.

Climène et Chloris, qui sont deux bergères amies, entendant le son des flûtes, viennent joindre leurs voix à ces instruments, et chantent :

*L'autre jour d'Annette  
J'entendis la voix,  
Qui sur la musette  
Chantait dans nos bois :*  
« *Amour, que sous ton empire  
On souffre de maux cuisants !  
Je le puis bien dire,  
Puisque je le sens ».*

*La jeune Lisette,  
Au même moment,  
Sur le ton d'Annette,  
Reprit tendrement :*  
« *Amour, si sous ton empire  
Je souffre des maux cuisants,  
C'est de n'oser dire  
Tout ce que je sens ».*

Tircis et Philène, amants de ces deux bergères, les abordent pour les entretenir de leur passion, et font avec elles une scène en musique.

CHLORIS.

*Laissez-nous en repos, Philène.*

CLIMÈNE.

*Tircis, ne viens point m'arrêter.*

TIRCIS ET PHILÈNE.

*Ah! belle inhumaine,  
Daigne un moment m'écouter!*

CLIMÈNE ET CHLORIS.

*Mais que me veux-tu conter?*

LES DEUX BERGERS.

*Que d'une flamme immortelle  
Mon cœur brûle sous tes lois.*

LES DEUX BERGÈRES.

*Ce n'est pas une nouvelle,  
Tu me l'as dit mille fois.*

PHILÈNE.

*Quoi! veux-tu toute ma vie  
Que j'aime, et n'obtienne rien?*

CHLORIS.

*Non, ce n'est pas mon envie :  
N'aime plus, je le veux bien.*

TIRCIS.

*Le Ciel me force à l'hommage  
Dont tous ces bois sont témoins.*

CLIMÈNE.

*C'est au Ciel, puisqu'il t'engage,  
A te payer de tes soins.*

PHILÈNE.

*C'est par ton mérite extrême  
Que tu captives mes vœux.*

CHLORIS.

*Si je mérite qu'on m'aime,  
Je ne dois rien à tes feux.*

LES DEUX BERGERS.

*L'éclat de tes yeux me tue.*

LES DEUX BERGÈRES.

*Détourne de moi tes pas.*

LES DEUX BERGERS.

*Je me plais dans cette vue.*

LES DEUX BERGÈRES.

*Berger, ne t'en plains donc pas.*

PHILÈNE.

*Ah! belle Climène!*

TIRCIS.

*Ah! belle Chloris!*

PHILÈNE.

*Rends-la pour moi plus humaine.*

TIRCIS.

*Dompte pour moi ses mépris.*

CLIMÈNE, à Chloris.

*Sois sensible à l'amour que te porte Philène.*

CHLORIS, à Climène.

*Sois sensible à l'ardeur dont Tircis est épris.*

CLIMÈNE.

*Si tu veux me donner ton exemple, bergère,  
Peut-être je le recevrai.*



CHLORIS.

*Si tu veux te résoudre à marcher la première,  
Possible que je te suivrai.*

CLIMÈNE, à Philène.

Adieu, berger.

CHLORIS, à Tircis.

Adieu, berger.

CLIMÈNE.

*Attends un favorable sort.*

CHLORIS.

*Attends un doux succès du mal qui te possède.*

TIRCIS.

*Je n'attends aucun remède.*

PHILÈNE.

*Et je n'attends que la mort.*

TIRCIS ET PHILÈNE.

*Puisqu'il nous faut languir en de tels déplaisirs,  
Mettons fin en mourant à nos tristes soupirs.*

Ces deux bergers se retirent, l'âme pleine de douleur et de désespoir, et ensuite de cette musique commence le premier acte de la comédie en prose.

Le sujet est qu'un riche paysan, s'étant marié à la fille d'un gentilhomme de campagne, ne reçoit que du mépris de sa femme aussi bien que de son beau-père et de sa belle-mère, qui ne l'avaient pris pour leur gendre qu'à cause de ses grands biens.

Toute cette pièce est traitée de la même sorte que le sieur de Molière a de coutume de faire ses autres pièces de théâtre, c'est-à-dire qu'il y représente avec des couleurs si naturelles le caractère des personnes qu'il introduit qu'il ne se peut rien voir de plus ressemblant que ce qu'il a fait pour montrer la peine et le chagrin où se trouvent souvent ceux qui s'allient au-dessus de leur condition. Et, quand il dépeint l'humeur et la manière de faire de certains nobles campagnards, il ne forme point de traits qui n'expriment parfaitement leur véritable image. Sur la fin de l'acte, le paysan est interrompu par une bergère qui lui vient apprendre le désespoir des deux bergers; mais, comme il est agité d'autres inquiétudes, il la quitte en colère, et Chloris entre, qui vient faire une plainte sur la mort de son amant.

*Ah! mortelles douleurs!  
Qu'ai-je plus à prétendre?  
Coulez, coulez, mes pleurs,  
Je n'en puis trop répandre.*

*Pourquoi faut-il qu'un tyrannique honneur*



*Tienne notre âme en esclave asservie ?  
Hélas ! pour contenter sa barbare rigueur,  
J'ai réduit mon amant à sortir de la vie.*

*Ah ! mortelles douleurs !  
Qu'ai-je plus à prétendre ?  
Coulez, coulez, mes pleurs,  
Je n'en puis trop répandre.*

*Me puis-je pardonner, dans ce funeste sort,  
Les sévères froideurs dont je m'étais armée ?  
Quoi donc ! mon cher amant, je t'ai donné la mort !  
Est-ce le prix, hélas ! de m'avoir tant aimée ?*

*Ah ! mortelles douleurs ! etc.*

Après cette plainte commença le second acte de la comédie en prose. C'est une suite des déplaisirs du paysan marié, qui se trouve encore interrompu par la même bergère, qui vient lui dire que Tircis et Philène ne sont point morts, et lui montre six bateliers qui les ont sauvés. Le paysan, importuné de tous ces avis, se retire et quitte la place aux bateliers, qui, ravis de la récompense qu'ils ont reçue, dansent avec leurs crocs et se jouent ensemble ; après quoi se récite le troisième acte de la comédie en prose.

Dans ce dernier acte, l'on voit le paysan dans le comble de la douleur par les mauvais traitements de sa femme. Enfin un de ses amis lui conseille de noyer dans le vin toutes ses inquiétudes, et l'emmène pour joindre sa troupe, voyant venir toute la foule des bergers amoureux qui commence à célébrer par des chants et des danses le pouvoir de l'amour.

Ici la décoration du théâtre se trouve changée en un instant, et l'on ne peut comprendre comment tant de véritables jets d'eau ne paraissent plus, ni par quel artifice, au lieu de ces cabinets et de ces allées, on ne découvre sur le théâtre que de grandes roches entremêlées d'arbres, où l'on voit plusieurs bergers qui chantent et qui jouent de toutes sortes d'instruments. Chloris commence la première à joindre sa voix au son des flûtes et des musettes.

CHLORIS.

*Ici l'ombre des ormeaux  
Donne un teint frais aux herbettes,  
Et les bords de ces ruisseaux  
Brillent de mille fleurettes  
Qui se mirent dans les eaux.  
Prenez, bergers, vos musettes,  
Ajustez vos chalumeaux,  
Et mêlons nos chansonnettes  
Aux chants des petits oiseaux.*

*Le zéphyr entre ces eaux  
Fait mille courses secrètes,*

*Et les rossignols nouveaux  
De leurs douces amourettes  
Parlent aux tendres rameaux.  
Prenez, bergers, vos musettes, etc.*

Pendant que la musique charme les oreilles, les yeux sont agréablement occupés à voir danser plusieurs bergers et bergères galamment vêtues, et Climène chante :

*Ah! qu'il est doux, belle Sylvie,  
Ah! qu'il est doux de s'enflammer!  
Il faut retrancher de la vie  
Ce qu'on en passe sans aimer.*

CLORIS.

*Ah! les beaux jours qu'Amour nous donne  
Lorsque sa flamme unit les cœurs!  
Est-il ni gloire ni couronne  
Qui vaille ses moindres douceurs?*

TIRCIS.

*Qu'avec peu de raison on se plaint d'un martyr  
Que suivent de si doux plaisirs!*

PHILÈNE.

*Un moment de bonheur dans l'amoureux empire  
Répare dix ans de soupirs.*

Tous ensemble.

*Chantons tous de l'Amour le pouvoir adorable,  
Chantons tous dans ces lieux  
Ses attraits glorieux;  
Il est le plus aimable  
Et le plus grand des dieux.*

A ces mots, l'on vit s'approcher du fond du théâtre un grand rocher couvert d'arbres, sur lequel était assise toute la troupe de Bacchus, composée de quarante satyres. L'un d'eux, s'avancant à la tête, chanta fièrement ces paroles :

*Arrêtez, c'est trop entreprendre.*

*Un autre dieu, dont nous suivons les lois,  
S'oppose à cet honneur qu'à l'Amour osent rendre  
Vos musettes et vos voix :*

*A des titres si beaux Bacchus seul peut prétendre,  
Et nous sommes ici pour défendre ses droits.*

CHŒUR DE BACCHUS.

*Nous suivons de Bacchus le pouvoir adorable,  
Nous suivons en tous lieux  
Ses attraits glorieux;  
Il est le plus aimable  
Et le plus grand des dieux.*



Plusieurs du parti de Bacchus mêlaient aussi leurs pas à la musique, et l'on vit un combat des danseurs et des chantres de Bacchus contre les danseurs et les chantres qui soutenaient le parti de l'Amour.

CHLORIS.

*C'est le printemps qui rend l'âme  
A nos champs semés de fleurs;  
Mais c'est l'amour et sa flamme  
Qui font revivre nos cœurs.*

UN SUIVANT DE BACCHUS.

*Le soleil chasse les ombres  
Dont le ciel est obscurci,  
Et des âmes les plus sombres  
Bacchus chasse le souci.*

CHŒUR DE BACCHUS.

*Bacchus est révéré sur la terre et sur l'onde.*

CHŒUR DE L'AMOUR.

*Et l'Amour est un dieu qu'on adore en tous lieux.*

CHŒUR DE BACCHUS.

*Bacchus à son pouvoir a soumis tout le monde.*

CHŒUR DE L'AMOUR.

*Et l'Amour a dompté les hommes et les dieux.*

CHŒUR DE BACCHUS.

*Rien peut-il égaler sa douceur sans seconde?*

CHŒUR DE L'AMOUR.

*Rien peut-il égaler ses charmes précieux?*

CHŒUR DE BACCHUS.

*Fi de l'Amour et de ses feux!*

LE PARTI DE L'AMOUR.

*Ah! quel plaisir d'aimer!*

LE PARTI DE BACCHUS.

*Ah! quel plaisir de boire!*

LE PARTI DE L'AMOUR.

*A qui vit sans amour la vie est sans appas.*

LE PARTI DE BACCHUS.

*C'est mourir que de vivre et de ne boire pas.*

LE PARTI DE L'AMOUR.

*Aimables fers!*

LE PARTI DE BACCHUS.

*Douce victoire!*

LE PARTI DE L'AMOUR.

*Ah! quel plaisir d'aimer!*

LE PARTI DE BACCHUS.

*Ah! quel plaisir de boire!*

LES DEUX PARTIS.

*Non, non, c'est un abus.*

*Le plus grand dieu de tous...*



LE PARTI DE L'AMOUR.

*C'est l'Amour.*

LE PARTI DE BACCHUS.

*C'est Bacchus.*

Un berger arrive qui se jette au milieu des deux partis pour les séparer et leur chante ces vers :

*C'est trop, c'est trop, bergers. Hé! pourquoi ces débats?*

*Souffrons qu'en un parti la raison nous assemble.*

*L'Amour a des douceurs, Bacchus a des appas :*

*Ce sont deux déités qui sont fort bien ensemble,*

*Ne les séparons pas.*

LES DEUX CHŒURS ensemble.

*Mélons donc leurs douceurs aimables,*

*Mélons nos voix dans ces lieux agréables,*

*Et faisons répéter aux échos d'alentour*

*Qu'il n'est rien de plus doux que Bacchus et l'Amour.*

Tous les danseurs se mêlent ensemble, et l'on voit parmi les bergers et les bergères quatre des suivants de Bacchus avec des thyrses et quatre bacchantes avec des espèces de tambours de basque qui représentent ces cribles qu'elles portaient anciennement aux fêtes de Bacchus. De ces thyrses les suivants frappent sur les cribles des bacchantes, et font différentes postures, pendant que les bergers et les bergères dansent plus sérieusement.

FIN.

L'AVARE

*Comédie*

1668

## PERSONNAGES

- HARPAGON, père de Cléante et d'Élise, et amoureux de Mariane  
CLÉANTE, fils d'Harpagon, amant de Mariane.  
ÉLISE, fille d'Harpagon, amante de Valère.  
VALÈRE, fils d'Anselme et amant d'Élise.  
MARIANE, amante de Cléante et aimée d'Harpagon.  
ANSELME, père de Valère et de Mariane.  
FROSINE, femme d'intrigue.  
MAITRE SIMON, courtier.  
MAITRE JACQUES, cuisinier et cocher d'Harpagon.  
LA FLÈCHE, valet de Cléante.  
DAME CLAUDE, servante d'Harpagon.  
BRINDAVOINE, laquais d'Harpagon.  
LA MERLUCHE, laquais d'Harpagon.  
LE COMMISSAIRE, ET SON CLERC.

*La scène est à Paris.*



# L'AVARE

COMÉDIE

---

## ACTE PREMIER

---

### SCÈNE PREMIÈRE.

VALÈRE, ÉLISE.

VALÈRE.

Hé quoi ! charmante Elise, vous devenez mélancolique, après les obligeantes assurances que vous avez eu la bonté de me donner de votre foi ? Je vous vois soupirer, hélas ! au milieu de ma joie. Est-ce du regret, dites-moi, de m'avoir fait heureux ? et vous repentez-vous de cet engagement où mes feux ont pu vous contraindre ?

ÉLISE.

Non, Valère, je ne puis pas me repentir de tout ce que je fais pour vous. Je m'y sens entraîner par une trop douce puissance, et je n'ai pas même la force de souhaiter que les choses ne fussent pas. Mais, à vous dire vrai, le succès me donne de l'inquiétude, et je crains fort de vous aimer un peu plus que je ne devrais.

VALÈRE.

Hé ! que pouvez-vous craindre, Elise, dans les bontés que vous avez pour moi ?

ÉLISE.

Hélas ! cent choses à la fois : l'emportement d'un père, les reproches d'une famille, les censures du monde ; mais, plus que tout, Valère, le changement de votre cœur, et cette froideur criminelle dont ceux de votre sexe payent le

plus souvent les témoignages trop ardents d'une innocente amour.

VALÈRE.

Ah ! ne me faites pas ce tort de juger de moi par les autres. Soupçonnez-moi de tout, Elise, plutôt que de manquer à ce que je vous dois. Je vous aime trop pour cela, et mon amour pour vous durera autant que ma vie.

ELISE.

Ah ! Valère, chacun tient les mêmes discours. Tous les hommes sont semblables par les paroles, et ce n'est que les actions qui les découvrent différents.

VALÈRE.

Puisque les seules actions font connaître ce que nous sommes, attendez donc au moins à juger de mon cœur par elles, et ne me cherchez point des crimes dans les injustes craintes d'une fâcheuse prévoyance. Ne m'assassinez point, je vous prie, par les sensibles coups d'un soupçon outrageux, et donnez-moi le temps de vous convaincre par mille et mille preuves de l'honnêteté de mes feux.

ELISE.

Hélas ! qu'avec facilité on se laisse persuader par les personnes que l'on aime ! Oui, Valère, je tiens votre cœur incapable de m'abuser. Je crois que vous m'aimez d'un véritable amour, et que vous me serez fidèle ; je n'en veux point du tout douter, et je retranche mon chagrin<sup>1</sup> aux appréhensions du blâme qu'on pourra me donner.

VALÈRE.

Mais pourquoi cette inquiétude ?

ELISE.

Je n'aurais rien à craindre si tout le monde vous voyait des yeux dont je vous vois, et je trouve en votre personne de quoi avoir raison aux choses que je fais pour vous. Mon cœur, pour sa défense, a tout votre mérite, appuyé du secours d'une reconnaissance où le Ciel m'engage envers vous. Je me représente à toute heure ce péril étonnant qui commença de nous offrir aux regards l'un de l'autre, cette générosité surprenante qui vous fit risquer votre vie pour dérober la mienne à la fureur des ondes, ces soins pleins de tendresse que vous me fîtes éclater après m'avoir tirée de l'eau, et les hommages assidus de cet ardent amour que ni le temps ni les difficultés n'ont rebuté, et qui, vous faisant négliger et parents et patrie, arrête vos pas en ces lieux, y tient en ma faveur votre fortune déguisée, et vous a réduit, pour me voir, à vous revêtir de l'emploi de domestique de

1. Je retranche mon chagrin..., c'est-à-dire : « je borne mon chagrin à la crainte du blâme ».



mon père. Tout cela fait chez moi sans doute un merveilleux effet, et c'en est assez, à mes yeux, pour me justifier l'engagement où j'ai pu consentir; mais ce n'est pas assez peut-être pour le justifier aux autres, et je ne suis pas sûre qu'on entre dans mes sentiments.

VALÈRE.

De tout ce que vous avez dit, ce n'est que par mon seul amour que je prétends auprès de vous mériter quelque chose; et, quant aux scrupules que vous avez, votre père lui-même ne prend que trop de soin de vous justifier à tout le monde, et l'excès de son avarice et la manière austère dont il vit avec ses enfants pourraient autoriser des choses plus étranges. Pardonnez-moi, charmante Elise, si j'en parle ainsi devant vous: vous savez que sur ce chapitre on n'en peut pas dire de bien. Mais enfin, si je puis, comme je l'espère, retrouver mes parents, nous n'aurons pas beaucoup de peine à nous le rendre favorable. J'en attends des nouvelles avec impatience, et j'en irai chercher moi-même si elles tardent à venir.

ELISE.

Ah! Valère, ne bougez d'ici, je vous prie, et songez seulement à vous bien mettre dans l'esprit de mon père.

VALÈRE

Vous voyez comme je m'y prends, et les adroites complaisances qu'il m'a fallu mettre en usage pour m'introduire à son service; sous quel masque de sympathie et de rapports de sentiments je me déguise pour lui plaire, et quel personnage je joue tous les jours avec lui afin d'acquérir sa tendresse. J'y fais des progrès admirables, et j'éprouve que, pour gagner les hommes, il n'est point de meilleure voie que de se parer à leurs yeux de leurs inclinations, que de donner dans leurs maximes, encenser leurs défauts et applaudir à ce qu'ils font. On n'a que faire d'avoir peur de trop charger la complaisance, et la manière dont on les joue a beau être visible, les plus fins toujours sont de grandes dupes du côté de la flatterie, et il n'y a rien de si impertinent et de si ridicule qu'on ne fasse avaler lorsqu'on l'assaisonne en louange. La sincérité souffre un peu au métier que je fais; mais, quand on a besoin des hommes, il faut bien s'ajuster à eux, et, puisqu'on ne saurait les gagner que par là, ce n'est pas la faute de ceux qui flattent, mais de ceux qui veulent être flattés.

ELISE.

Mais que ne tâchez-vous aussi à gagner l'appui de mon frère en cas que la servante s'avisât de révéler notre secret?

VALÈRE.

On ne peut pas ménager l'un et l'autre; et l'esprit du



père et celui du fils sont des choses si opposées qu'il est difficile d'accommoder ces deux confidences ensemble. Mais vous, de votre part, agissez auprès de votre frère et servez-vous de l'amitié qui est entre vous deux pour le jeter dans nos intérêts. Il vient. Je me retire. Prenez ce temps pour lui parler, et ne lui découvrez de notre affaire que ce que vous jugerez à propos.

ELISE.

Je ne sais si j'aurai la force de lui faire cette confidence.

## SCÈNE II.

CLÉANTE, ÉLISE.

CLÉANTE.

Je suis bien aise de vous trouver seule, ma sœur, et je brûlais de vous parler pour m'ouvrir à vous d'un secret.

ELISE.

Me voilà prête à vous ouïr, mon frère. Qu'avez-vous à me dire ?

CLÉANTE.

Bien des choses, ma sœur, enveloppées dans un mot : J'aime.

ELISE.

Vous aimez ?

CLÉANTE.

Oui, j'aime. Mais, avant que d'aller plus loin, je sais que je dépends d'un père, et que le nom de fils me soumet à ses volontés ; que nous ne devons point engager notre foi sans le consentement de ceux dont nous tenons le jour ; que le Ciel les a faits les maîtres de nos vœux, et qu'il nous est enjoint de n'en disposer que par leur conduite ; que, n'étant prévenus d'aucune folle ardeur, ils sont en état de se tromper bien moins que nous et de voir beaucoup mieux ce qui nous est propre ; qu'il en faut plutôt croire les lumières de leur prudence que l'aveuglement de notre passion, et que l'emportement de la jeunesse nous entraîne le plus souvent dans des précipices fâcheux. Je vous dis tout cela, ma sœur, afin que vous ne vous donniez pas la peine de me le dire, car enfin mon amour ne veut rien écouter, et je vous prie de ne me point faire de remontrances.

ELISE.

Vous êtes-vous engagé, mon frère, avec celle que vous aimez ?

CLÉANTE.

Non ; mais j'y suis résolu, et je vous conjure encore une

fois de ne me point apporter de raisons pour m'en dissuader.

ÉLISE.

Suis-je, mon frère, une si étrange personne ?

CLÉANTE.

Non, ma sœur ; mais vous n'aimez pas, vous ignorez la douce violence qu'un tendre amour fait sur nos cœurs, et j'apprehende votre sagesse.

ÉLISE.

Hélas ! mon frère, ne parlons point de ma sagesse. Il n'est personne qui n'en manque du moins une fois en sa vie ; et, si je vous ouvre mon cœur, peut-être serai-je à vos yeux bien moins sage que vous.

CLÉANTE.

Ah ! plutôt au Ciel que votre âme, comme la mienne...

ÉLISE.

Finissons auparavant votre affaire, et me dites qui est celle que vous aimez.

CLÉANTE.

Une jeune personne qui loge depuis peu en ces quartiers, et qui semble être faite pour donner de l'amour à tous ceux qui la voient. La nature, ma sœur, n'a rien formé de plus aimable, et je me sentis transporté dès le moment que je la vis. Elle se nomme Mariane, et vit sous la conduite d'une bonne femme de mère qui est presque toujours malade, et pour qui cette aimable fille a des sentiments d'amitié qui ne sont pas imaginables. Elle la sert, la plaint, et la console, avec une tendresse qui vous toucherait l'âme. Elle se prend d'un air le plus charmant du monde aux choses qu'elle fait, et l'on voit briller mille grâces en toutes ses actions : une douceur pleine d'attraits, une bonté toute engageante, une honnêteté adorable, une... Ah ! ma sœur, je voudrais que vous l'eussiez vue.

ÉLISE.

J'en vois beaucoup, mon frère, dans les choses que vous me dites, et, pour comprendre ce qu'elle est, il me suffit que vous l'aimez.

CLÉANTE.

J'ai découvert sous main qu'elles ne sont pas fort accommodées<sup>1</sup>, et que leur discrète conduite a de la peine à étendre à tous leurs besoins le bien qu'elles peuvent avoir. Figurez-vous, ma sœur, quelle joie ce peut être que de relever la fortune d'une personne que l'on aime, que de donner adroitement quelques petits secours aux modestes

1. *Pas fort accommodées*, pas fort à leur aise. On trouve plusieurs exemples de cette locution chez les écrivains du temps.



nécessités d'une vertueuse famille, et concevez quel déplaisir ce m'est de voir que par l'avarice d'un père je sois dans l'impuissance de goûter cette joie et de faire éclater à cette belle aucun témoignage de mon amour.

ELISE.

Oui, je conçois assez, mon frère, quel doit être votre chagrin.

CLÉANTE.

Ah! ma sœur, il est plus grand qu'on ne peut croire : car enfin peut-on rien voir de plus cruel que cette rigoureuse épargne qu'on exerce sur nous, que cette sécheresse étrange où l'on nous fait languir? Et que nous servira d'avoir du bien, s'il ne nous vient que dans le temps que nous ne serons plus dans le bel âge d'en jouir, et si, pour m'entretenir même, il faut que maintenant je m'engage de tous côtés, si je suis réduit avec vous à chercher tous les jours le secours des marchands pour avoir moyen de porter des habits raisonnables? Enfin j'ai voulu vous parler pour m'aider à sonder mon père sur les sentiments où je suis; et, si j'el'y trouve contraire, j'ai résolu d'aller en d'autres lieux avec cette aimable personne jouir de la fortune que le Ciel voudra nous offrir. Je fais chercher partout pour ce dessein de l'argent à emprunter; et, si vos affaires, ma sœur, sont semblables aux miennes, et qu'il faille que notre père s'oppose à nos désirs, nous le quitterons là tous deux, et nous affranchirons de cette tyrannie où nous tient depuis si longtemps son avarice insupportable.

ELISE.

Il est bien vrai que tous les jours il nous donne de plus en plus sujet de regretter la mort de notre mère, et que...

CLÉANTE.

J'entends sa voix. Éloignons-nous un peu pour nous achever notre confidence<sup>1</sup> et nous joindrons après nos forces pour venir attaquer la dureté de son humeur.

### SCÈNE III.

#### HARPAGON, LA FLÈCHE

HARPAGON.

Hors d'ici tout à l'heure, et qu'on ne réplique pas! Allons, que l'on détale de chez moi, maître juré filou, vrai gibier de potence!

1. Var.: « Pour achever notre confidence » (nous supprimé).



LA FLÈCHE, *à part*.

Je n'ai jamais rien vu de si méchant que ce maudit vieillard, et je pense, sauf correction, qu'il a le diable au corps.

HARPAGON.

Tu murmures entre tes dents ?

LA FLÈCHE.

Pourquoi me chassez-vous ?

HARPAGON.

C'est bien à toi, pendard, à me demander des raisons ! Sors vite, que je ne t'assomme.

LA FLÈCHE.

Qu'est-ce que je vous ai fait ?

HARPAGON.

Tu m'as fait, que je veux que tu sortes.

LA FLÈCHE.

Mon maître, votre fils, m'a donné ordre de l'attendre.

HARPAGON.

Va-t'en l'attendre dans la rue, et ne sois point dans ma maison, planté tout droit comme un piquet, à observer ce qui se passe et faire ton profit de tout. Je ne veux point avoir sans cesse devant moi un espion de mes affaires, un traître dont les yeux maudits assiègent toutes mes actions, dévorent ce que je possède, et furettent de tous côtés pour voir s'il n'y a rien à voler.

LA FLÈCHE.

Comment diantre voulez-vous qu'on fasse pour vous voler ? Etes-vous un homme volable, quand vous renfermez toutes choses et faites sentinelle jour et nuit ?

HARPAGON.

Je veux renfermer ce que bon me semble, et faire sentinelle comme il me plaît. Ne voilà pas de mes mouchards qui prennent garde à ce qu'on fait ? (*A part*). Je tremble qu'il n'ait soupçonné quelque chose de mon argent. (*Haut*). Ne serais-tu point homme à aller faire courir le bruit que j'ai chez moi de l'argent caché ?

LA FLÈCHE.

Vous avez de l'argent caché ?

HARPAGON.

Non, coquin, je ne dis pas cela. (*A part*). J'enrage ! (*Haut*). Je demande si malicieusement tu n'irais point faire courir le bruit que j'en ai.

LA FLÈCHE.

Hé ! que nous importe que vous en ayez ou que vous n'en ayez pas, si c'est pour nous la même chose ?

HARPAGON.

Tu fais le raisonneur ! Je te baillerai de ce raisonnement-ci

par les oreilles. (*Il lève la main pour lui donner un soufflet*).  
Sors d'ici, encore une fois.

LA FLÈCHE.

Hé bien, je sors.

HARPAGON.

Attends. Ne m'emportes-tu rien ?

LA FLÈCHE.

Que vous emporterais-je ?

HARPAGON.

Viens çà, que je voie. Montre-moi tes mains.

LA FLÈCHE.

Les voilà.

HARPAGON.

Les autres.

LA FLÈCHE.

Les autres ?

HARPAGON.

Oui.

LA FLÈCHE.

Les voilà.

HARPAGON, *désignant les chausses*.

N'as-tu rien mis ici dedans ?

LA FLÈCHE.

Voyez vous-même.

HARPAGON, *il tâte le bas de ses chausses*.

Ces grands hauts-de-chausses sont propres à devenir les recéleurs des choses qu'on dérobe, et je voudrais qu'on en eût fait pendre quelqu'un.

LA FLÈCHE, *à part*.

Ah ! qu'un homme comme cela mériterait bien ce qu'il craint, et que j'aurais de joie à le voler !

HARPAGON.

Euh ?

LA FLÈCHE.

Quoi ?

HARPAGON.

Qu'est-ce que tu parles de voler ?

LA FLÈCHE.

Je dis que vous fouillez bien partout pour voir si je vous ai volé.

HARPAGON.

C'est ce que je veux faire.

(*Il fouille dans les poches de La Flèche*).

LA FLÈCHE, *à part*.

La peste soit de l'avarice et des avaricieux !

HARPAGON.

Comment ? que dis-tu ?

LA FLÈCHE.

Ce que je dis ?

HARPAGON.

Oui. Qu'est-ce que tu dis d'avarice et d'avaricieux ?

LA FLÈCHE.

Je dis que la peste soit de l'avarice et des avaricieux.

HARPAGON.

De qui veux-tu parler ?

LA FLÈCHE.

Des avaricieux.

HARPAGON.

Et qui sont-ils, ces avaricieux ?

LA FLÈCHE.

Des vilains et des ladres.

HARPAGON.

Mais qui est-ce que tu entends par là ?

LA FLÈCHE.

De quoi vous mettez-vous en peine ?

HARPAGON.

Je me mets en peine de ce qu'il faut.

LA FLÈCHE.

Est-ce que vous croyez que je veux parler de vous ?

HARPAGON.

Je crois ce que je crois ; mais je veux que tu me dises à qui tu parles quand tu dis cela.

LA FLÈCHE.

Je parle... je parle à mon bonnet.

HARPAGON.

Et moi, je pourrais bien parler à ta barette<sup>1</sup>.

LA FLÈCHE.

M'empêcherez-vous de maudire les avaricieux ?

HARPAGON.

Non ; mais je t'empêcherai de jaser et d'être insolent. Tais-toi.

LA FLÈCHE.

Je ne nomme personne.

HARPAGON.

Je te rosserai si tu parles.

LA FLÈCHE.

Qui se sent morveux, qu'il se mouche.

HARPAGON.

Te tairas-tu ?

LA FLÈCHE.

Oui, malgré moi.

1. La *barette* était un petit bonnet plat. « Parler à la barette de quelqu'un », c'est le réprimander.



HARPAGON.

Ah ! Ah !

LA FLÈCHE, *lui montrant une des poches de son justaucorps.*

Tenez, voilà encore une poche. Etes-vous satisfait ?

HARPAGON.

Allons, rends-le-moi, sans te fouiller<sup>1</sup>.

LA FLÈCHE.

Quoi ?

HARPAGON.

Ce que tu m'as pris.

LA FLÈCHE.

Je ne vous ai rien pris du tout.

HARPAGON.

Assurément ?

LA FLÈCHE.

Assurément.

HARPAGON.

Adieu. Va-t'en à tous les diables.

LA FLÈCHE.

Me voilà fort bien congédié.

HARPAGON.

Je te le mets sur ta conscience au moins ! (*Seul*). Voilà un pendard de valet qui m'incommode fort, et je ne me plais point à voir ce chien de boiteux-là<sup>2</sup>.

## SCÈNE IV.

HARPAGON, ÉLISE, CLÉANTE.

HARPAGON.

Certes, ce n'est pas une petite peine que de garder chez soi une grande somme d'argent, et bien heureux qui a tout son fait bien placé et ne conserve seulement que ce qu'il faut pour sa dépense. On n'est pas peu embarrassé à inventer dans toute une maison une cache fidèle : car, pour moi, les coffres-forts me sont suspects, et je ne veux jamais m'y fier. Je les tiens justement une franche amorce à voleurs, et c'est toujours la première chose que l'on va attaquer. Cependant je ne sais si j'aurai bien fait d'avoir enterré

1. *Sans te fouiller*, c'est-à-dire : sans que j'aie à te fouiller.

2. Louis Béjart, qui jouait le rôle de la Flèche, était alors boiteux des suites d'une blessure qu'il avait reçue au pied en séparant deux de ses amis qui se battaient sur la place du Palais-Royal. L'allusion de Molière à cet accident fit que tous les acteurs de province qui jouèrent depuis le rôle de la Flèche se crurent obligés de boiter.

dans mon jardin dix mille écus qu'on me rendit hier. Dix mille écus en or chez soi est une somme assez... (*Ici le frère et la sœur paraissent, s'entretenant bas*). O Ciel! je me serai trahi moi-même. La chaleur m'aura emporté, et je crois que j'ai parlé haut en raisonnant tout seul.... Qu'est-ce?

CLÉANTE.

Rien, mon père.

HARPAGON.

Y a-t-il longtemps que vous êtes là?

ELISE.

Nous ne venons que d'arriver.

HARPAGON.

Vous avez entendu...

CLÉANTE.

Quoi, mon père?

HARPAGON.

Là...

ELISE.

Quoi?

HARPAGON.

Ce que je viens de dire.

CLÉANTE.

Non.

HARPAGON.

Si fait, si fait.

ELISE.

Pardonnez-moi.

HARPAGON.

Je vois bien que vous en avez ouï quelques mots. C'est que je m'entretenais en moi-même de la peine qu'il y a aujourd'hui à trouver de l'argent, et je disais qu'il est bien heureux qui peut avoir dix mille écus chez soi.

CLÉANTE.

Nous feignons<sup>1</sup> à vous aborder de peur de vous interrompre.

HARPAGON.

Je suis bien aise de vous dire cela, afin que vous n'alliez pas prendre les choses de travers et vous imaginer que je dise que c'est moi qui ai dix mille écus.

CLÉANTE.

Nous n'entrons point dans vos affaires.

HARPAGON.

Plût à Dieu que je les eusse, dix mille écus!

CLÉANTE.

Je ne crois pas...

1. *Feindre* s'employait alors dans le sens d'hésiter.

HARPAGON.

Ce serait une bonne affaire pour moi.

ELISE.

Ce sont des choses...

HARPAGON.

J'en aurais bon besoin.

CLÉANTE.

Je pense que...

HARPAGON.

Cela m'accommoderait fort.

ELISE.

Vous êtes...

HARPAGON.

Et je ne me plaindrais pas, comme je fais, que le temps est misérable.

CLÉANTE.

Mon Dieu, mon père, vous n'avez pas lieu de vous plaindre et l'on sait que vous avez assez de bien.

HARPAGON.

Comment ! j'ai assez de bien ? Ceux qui le disent en ont menti. Il n'y a rien de plus faux, et ce sont des coquins qui font courir tous ces bruits-là.

ELISE.

Ne vous mettez point en colère.

HARPAGON.

Cela est étrange que mes propres enfants me trahissent et deviennent mes ennemis !

CLÉANTE.

Est-ce être votre ennemi que de dire que vous avez du bien ?

HARPAGON.

Oui. De pareils discours et les dépenses que vous faites seront cause qu'un de ces jours on me viendra chez moi couper la gorge, dans la pensée que je suis tout cousu de pistoles.

CLÉANTE.

Quelle grande dépense est-ce que je fais ?

HARPAGON.

Quelle ? Est-il rien de plus scandaleux que ce somptueux équipage que vous promenez par la ville ? Je querellais hier votre sœur ; mais c'est encore pis. Voilà qui crie vengeance au Ciel ; et, à vous prendre depuis les pieds jusqu'à la tête, il y aurait là de quoi faire une bonne constitution<sup>1</sup>. Je vous l'ai dit vingt fois, mon fils, toutes vos manières me

1. *Constitution* seul se prenait dans le sens de constitution de rente ou de dot.



déplaisent fort ; vous donnez furieusement dans le marquis, et, pour aller ainsi vêtu, il faut bien que vous me dérobiez.

CLÉANTE.

Hé ! comment vous dérober ?

HARPAGON.

Que sais-je<sup>1</sup> ? Où pouvez-vous donc prendre de quoi entretenir l'état que vous portez ?

CLÉANTE.

Moi, mon père ? C'est que je joue, et, comme je suis fort heureux, je mets sur moi tout l'argent que je gagne.

HARPAGON.

C'est fort mal fait. Si vous êtes heureux au jeu, vous en devriez profiter, et mettre à honnête intérêt l'argent que vous gagnez, afin de le trouver un jour... Je voudrais bien savoir, sans parler du reste, à quoi servent tous ces rubans dont vous voilà lardé depuis les pieds jusqu'à la tête, et si une demi-douzaine d'aiguillettes ne suffit pas pour attacher un haut-de-chausses ? Il est bien nécessaire d'employer de l'argent à des perruques, lorsque l'on peut porter des cheveux de son cru, qui ne coûtent rien ! Je vais gager qu'en perruques et rubans, il y a du moins vingt pistoles ; et vingt pistoles rapportent par année dix-huit livres six sols huit deniers, à ne les placer qu'au denier douze<sup>2</sup>.

CLÉANTE.

Vous avez raison.

HARPAGON.

Laissons cela, et parlons d'autre affaire. Euh ? Je crois qu'ils se font signe l'un à l'autre de me voler ma bourse. Que veulent dire ces gestes-là ?

ELISE.

Nous marchandons, mon frère et moi, à qui parlera le premier, et nous avons tous deux quelque chose à vous dire.

HARPAGON.

Et moi, j'ai quelque chose aussi à vous dire à tous deux.

CLÉANTE.

C'est de mariage, mon père, que nous désirons vous parler.

HARPAGON.

Et c'est de mariage aussi que je veux vous entretenir.

ELISE.

Ah ! mon père !

1. Var. : « Que sais-je, moi ? »

2. Au denier douze, c'est-à-dire à raison d'une livre d'intérêt pour douze de capital, ce qui équivaut à plus de huit pour cent.

HARPAGON.

Pourquoi ce cri ? Est-ce le mot, ma fille, ou la chose, qui vous fait peur ?

CLÉANTE.

Le mariage peut nous faire peur à tous deux, de la façon que vous pouvez l'entendre, et nous craignons que nos sentiments ne soient pas d'accord avec votre choix.

HARPAGON.

Un peu de patience. Ne vous alarmez point. Je sais ce qu'il faut à tous deux, et vous n'aurez ni l'un ni l'autre aucun lieu de vous plaindre de tout ce que je prétends faire. Et, pour commencer par un bout, avez-vous vu, dites-moi, une jeune personne appelée Mariane, qui ne loge pas loin d'ici ?

CLÉANTE.

Oui, mon père.

HARPAGON, à *Élise*.

Et vous ?

ELISE.

J'en ai ouï parler.

HARPAGON.

Comment, mon fils, trouvez-vous cette fille ?

CLÉANTE.

Une fort charmante personne.

HARPAGON.

Sa physionomie ?

CLÉANTE.

Tout honnête et pleine d'esprit.

HARPAGON.

Son air et sa manière ?

CLÉANTE.

Admirables, sans doute.

HARPAGON.

Ne croyez-vous pas qu'une fille comme cela mériterait assez que l'on songeât à elle ?

CLÉANTE.

Oui, mon père.

HARPAGON.

Que ce serait un parti souhaitable ?

CLÉANTE.

Très souhaitable.

HARPAGON.

Qu'elle a toute la mine de faire un bon ménage ?

CLÉANTE.

Sans doute.

HARPAGON.

Et qu'un mari aurait satisfaction avec elle ?

CLÉANTE.

Assurément.

HARPAGON.

Il y a une petite difficulté : c'est que j'ai peur qu'il n'y ait pas avec elle tout le bien qu'on pourrait prétendre.

CLÉANTE.

Ah ! mon père, le bien n'est pas considérable<sup>1</sup> lorsqu'il est question d'épouser une honnête personne.

HARPAGON.

Pardonnez-moi, pardonnez-moi ! Mais ce qu'il y a à dire, c'est que, si l'on n'y trouve pas tout le bien qu'on souhaite, on peut tâcher de regagner cela sur autre chose.

CLÉANTE.

Cela s'entend.

HARPAGON.

Enfin, je suis bien aise de vous voir dans mes sentiments, car son maintien honnête et sa douceur m'ont gagné l'âme, et je suis résolu de l'épouser, pourvu que j'y trouve quelque bien.

CLÉANTE.

Euh ?

HARPAGON.

Comment ?

CLÉANTE.

Vous êtes résolu, dites-vous...

HARPAGON.

D'épouser Mariane.

CLÉANTE.

Qui ? Vous, vous ?

HARPAGON.

Oui, moi, moi, moi ! Que veut dire cela ?

CLÉANTE.

Il m'a pris tout à coup un éblouissement, et je me retire d'ici.

HARPAGON.

Cela ne sera rien. Allez vite boire dans la cuisine un grand verre d'eau claire. Voilà de mes damoiseaux fluets qui n'ont non plus de vigueur que des poules ! C'est là, ma fille, ce que j'ai résolu pour moi. Quant à ton frère, je lui destine une certaine veuve dont ce matin on m'est venu parler ; et, pour toi, je te donne au seigneur Anselme.

ÉLISE.

Au seigneur Anselme ?

HARPAGON.

Oui. Un homme mûr, prudent et sage, qui n'a pas plus de cinquante ans, et dont on vante les grands biens.

1. *Considérable*, c'est-à-dire à considérer.



ELISE, *faisant une révérence.*

Je ne veux point me marier, mon père, s'il vous plaît.

HARPAGON, *contresaisant sa révérence.*

Et moi, ma petite fille, ma mie, je veux que vous vous mariiez, s'il vous plaît.

ELISE.

Je vous demande pardon, mon père.

HARPAGON.

Je vous demande pardon, ma fille.

ELISE.

Je suis très humble servante au seigneur Anselme ; mais, avec votre permission, je ne l'épouserai point.

HARPAGON.

Je suis votre très humble valet ; mais, avec votre permission, vous l'épouserez dès ce soir.

ELISE.

Dès ce soir ?

HARPAGON.

Dès ce soir.

ELISE.

Cela ne sera pas, mon père.

HARPAGON.

Cela sera, ma fille.

ELISE.

Non.

HARPAGON.

Si.

ELISE.

Non, vous dis-je.

HARPAGON.

Si, vous dis-je.

ELISE.

C'est une chose où vous ne me réduirez point.

HARPAGON.

C'est une chose où je te réduirai.

ELISE.

Je me tuerai plutôt que d'épouser un tel mari.

HARPAGON.

Tu ne te tueras point, et tu l'épuseras. Mais voyez quelle audace ! A-t-on jamais vu une fille parler de la sorte à son père ?

ELISE.

Mais a-t-on jamais vu un père marier sa fille de la sorte ?

HARPAGON.

C'est un parti où il n'y a rien à redire, et je gage que tout le monde approuvera mon choix.

ELISE.

Et moi, je gage qu'il ne saurait être approuvé d'aucune personne raisonnable.

HARPAGON.

Voilà Valère. Veux-tu qu'entre nous deux nous le fassions juge de cette affaire?

ELISE.

J'y consens.

HARPAGON.

Te rendras-tu à son jugement?

ELISE.

Oui. J'en passerai par ce qu'il dira.

HARPAGON.

Voilà qui est fait.

## SCÈNE V.

VALÈRE, HARPAGON, ÉLISE.

HARPAGON.

Ici, Valère. Nous t'avons élu pour nous dire qui a raison de ma fille ou de moi.

VALÈRE.

C'est vous, Monsieur, sans contredit.

HARPAGON.

Sais-tu bien de quoi nous parlons.

VALÈRE.

Non. Mais vous ne sauriez avoir tort, et vous êtes toute raison.

HARPAGON.

Je veux ce soir lui donner pour époux un homme aussi riche que sage, et la coquine me dit au nez qu'elle se moque de le prendre. Que dis-tu de cela?

VALÈRE.

Ce que j'en dis?

HARPAGON.

Oui.

VALÈRE.

Eh! eh!

HARPAGON.

Quoi?

VALÈRE.

Je dis que dans le fond je suis de votre sentiment, et vous ne pouvez pas que vous n'ayez raison; mais aussi n'a-t-elle pas tort tout à fait, et...

HARPAGON.

Comment! Le seigneur Anselme est un parti considérable; c'est un gentilhomme qui est noble, doux et posé,

sage et fort accommodé, et auquel il ne reste aucun enfant de son premier mariage. Saurait-elle mieux rencontrer ?

VALÈRE.

Cela est vrai ; mais elle pourrait vous dire que c'est un peu précipiter les choses, et qu'il faudrait au moins quelque temps pour voir si son inclination pourra s'accommoder avec...

HARPAGON.

C'est une occasion qu'il faut prendre vite aux cheveux. Je trouve ici un avantage qu'ailleurs je ne trouverais pas, et il s'engage à la prendre sans dot...

VALÈRE.

Sans dot ?

HARPAGON.

Oui.

VALÈRE.

Ah ! je ne dis plus rien. Voyez-vous, voilà une raison tout à fait convaincante ; il faut se rendre à cela.

HARPAGON.

C'est pour moi une épargne considérable.

VALÈRE.

Assurément, cela ne reçoit point de contradiction. Il est vrai que votre fille peut vous représenter que le mariage est une plus grande affaire qu'on ne peut croire ; qu'il y va d'être heureux ou malheureux toute sa vie, et qu'un engagement qui doit durer jusqu'à la mort ne se doit jamais faire qu'avec de grandes précautions.

HARPAGON.

Sans dot !

VALÈRE.

Vous avez raison. Voilà qui décide tout ; cela s'entend. Il y a des gens qui pourraient vous dire qu'en de telles occasions l'inclination d'une fille est une chose sans doute où l'on doit avoir de l'égard, et que cette grande inégalité d'âge, d'humeur et de sentiments, rend un mariage sujet à des accidents très fâcheux.

HARPAGON.

Sans dot !

VALÈRE.

Ah ! il n'y a pas de réplique à cela, on le sait bien. Qui diantre peut aller là contre ? Ce n'est pas qu'il n'y ait quantité de pères qui aimeraient mieux ménager la satisfaction de leurs filles que l'argent qu'ils pourraient donner ; qui ne les voudraient point sacrifier à l'intérêt, et chercheraient, plus que tout autre chose, à mettre dans un mariage cette douce conformité qui sans cesse y maintient l'honneur, la tranquillité et la joie, et que...



HARPAGON.

Sans dot !

VALÈRE.

Il est vrai. Cela ferme la bouche à tout. *Sans dot!* Le moyen de résister à une raison comme celle-là !

HARPAGON, regardant vers le jardin.

Ouais ! Il me semble que j'entends un chien qui aboie. N'est-ce point qu'on en voudrait à mon argent ? Ne bougez, je reviens tout à l'heure. *(Il sort)*.

ELISE.

Vous moquez-vous, Valère, de lui parler comme vous faites ?

VALÈRE.

C'est pour ne point l'aigrir et pour en venir mieux à bout. Heurter de front ses sentiments est le moyen de tout gêner, et il y a de certains esprits qu'il ne faut prendre qu'en biaisant, des tempéraments ennemis de toute résistance, des naturels rétifs, que la vérité fait cabrer, qui toujours se raidissent contre le droit chemin de la raison, et qu'on ne mène qu'en tournant où l'on veut les conduire. Faites semblant de consentir à ce qu'il veut, vous en viendrez mieux à vos fins, et...

ELISE.

Mais ce mariage, Valère ?

VALÈRE.

On cherchera des biais pour le rompre.

ELISE.

Mais quelle invention trouver, s'il se doit conclure ce soir ?

VALÈRE.

Il faut demander un délai et feindre quelque maladie.

ELISE.

Mais on découvrira la feinte si l'on appelle des médecins.

VALÈRE.

Vous moquez-vous ? Y connaissent-ils quelque chose ? Allez, allez, vous pourrez avec eux avoir quel mal il vous plaira, ils vous trouveront des raisons pour vous dire d'où cela vient.

HARPAGON, rentrant.

Ce n'est rien, Dieu merci.

VALÈRE.

Enfin notre dernier recours, c'est que la fuite nous peut mettre à couvert de tout ; et, si votre amour, belle Elise, est capable d'une fermeté... *(Il aperçoit Harpagon)*. Oui, il faut qu'une fille obéisse à son père. Il ne faut point qu'elle regarde comme un mari est fait ; et, lorsque la grande raison de *sans dot* s'y rencontre, elle doit être prête à prendre tout ce qu'on lui donne.

HARPAGON.

Bon! Voilà bien parlé, cela.

VALÈRE.

Monsieur, je vous demande pardon si je m'emporte un peu et prends la hardiesse de lui parler comme je fais.

HARPAGON.

Comment! J'en suis ravi, et je veux que tu prennes sur elle un pouvoir absolu. Oui, tu as beau fuir, je lui donne l'autorité que le Ciel me donne sur toi, et j'entends que tu fasses tout ce qu'il te dira.

VALÈRE.

Après cela, résistez à mes remontrances! Monsieur, je vais la suivre pour lui continuer les leçons que je lui faisais.

HARPAGON.

Oui, tu m'obligeras. Certes...

VALÈRE.

Il est bon de lui tenir un peu la bride haute.

HARPAGON.

Cela est vrai. Il faut...

VALÈRE.

Ne vous mettez pas en peine, je crois que j'en viendrai à bout.

HARPAGON.

Fais, fais. Je m'en vais faire un petit tour en ville, et reviens tout à l'heure.

VALÈRE.

Oui, l'argent est plus précieux que toutes les choses du monde, et vous devez rendre grâces au Ciel de l'honnête homme de père qu'il vous a donné. Il sait ce que c'est que de vivre. Lorsqu'on s'offre de prendre une fille sans dot, on ne doit point regarder plus avant<sup>1</sup>. Tout est renfermé là dedans, et *sans dot* tient lieu de beauté, de jeunesse, de naissance, d'honneur, de sagesse et de probité.

HARPAGON.

Ah! le brave garçon! Voilà parlé comme un oracle. Heureux qui peut avoir un domestique de la sorte!

1. La répétition du pronom *on*, tenant la place de deux sujets différents, forme ici une amphibologie que le sens, d'ailleurs, dissipe facilement.

## ACTE II

---

### SCÈNE PREMIÈRE.

CLÉANTE, LA FLÈCHE.

CLÉANTE.

Ah! traître que tu es, où t'es-tu donc allé fourrer? Ne t'avais-je pas donné ordre...?

LA FLÈCHE.

Oui, Monsieur, et je m'étais rendu ici pour vous attendre de pied ferme; mais Monsieur votre père, le plus mal gracieux des hommes, m'a chassé dehors malgré moi, et j'ai couru risque d'être battu.

CLÉANTE.

Comment va notre affaire? Les choses pressent plus que jamais, et, depuis que je ne t'ai vu, j'ai découvert que mon père est mon rival.

LA FLÈCHE.

Votre père amoureux?

CLÉANTE.

Oui; et j'ai eu toutes les peines du monde à lui cacher le trouble où cette nouvelle m'a mis.

LA FLÈCHE.

Lui se mêler d'aimer! De quoi diable s'avise-t-il? Se moque-t-il du monde? et l'amour a-t-il été fait pour des gens bâtis comme lui?

CLÉANTE.

Il a fallu, pour mes péchés, que cette passion lui soit venue en tête.

LA FLÈCHE.

Mais par quelle raison lui faire un mystère de votre amour?

CLÉANTE.

Pour lui donner moins de soupçon, et me conserver au besoin des ouvertures plus aisées pour détourner ce mariage. Quelle réponse t'a-t-on faite?

LA FLÈCHE.

Ma foi, Monsieur, ceux qui empruntent sont bien malheureux, et il faut essayer d'étranges choses lorsqu'on en est



réduit à passer, comme vous, par les mains des fesse-mathieux.

CLÉANTE.

L'affaire ne se fera point ?

LA FLÈCHE.

Pardonnez-moi. Notre maître Simon, le courtier qu'on nous a donné, homme agissant et plein de zèle, dit qu'il a fait rage pour vous, et il assure que votre seule physionomie lui a gagné le cœur.

CLÉANTE.

J'aurai les quinze mille francs que je demande !

LA FLÈCHE.

Oui, mais à quelques petites conditions qu'il faudra que vous acceptiez si vous avez dessein que les choses se fassent.

CLÉANTE.

T'a-t-il fait parler à celui qui doit prêter l'argent ?

LA FLÈCHE.

Ah ! vraiment, cela ne va pas de la sorte. Il apporte encore plus de soin à se cacher que vous, et ce sont des mystères bien plus grands que vous ne pensez. On ne veut point du tout dire son nom, et l'on doit aujourd'hui l'aboucher avec vous dans une maison empruntée, pour être instruit par votre bouche de votre bien et de votre famille ; et je ne doute point que le seul nom de votre père ne rende les choses faciles.

CLÉANTE.

Et principalement notre mère étant morte, dont on ne peut m'ôter le bien.

LA FLÈCHE.

Voici quelques articles qu'il a dictés lui-même à notre entremetteur, pour vous être montrés avant que de rien faire.

Supposé que le prêteur voie toutes ses sûretés, et que l'emprunteur soit majeur et d'une famille où le bien soit ample, solide, assuré, clair et net de tout embarras, on fera une bonne et exacte obligation pardevant un notaire, le plus honnête homme qu'il se pourra, et qui pour cet effet sera choisi par le prêteur, auquel il importe le plus que l'acte soit dûment dressé.

CLÉANTE.

Il n'y a rien à dire à cela.

LA FLÈCHE.

Le prêteur, pour ne charger sa conscience d'aucun scrupule prétend ne donner son argent qu'au denier dix-huit<sup>1</sup>.

1. Au denier dix-huit, un peu plus de cinq pour cent.

CLÉANTE.

Au denier dix-huit? Parbleu, voilà qui est honnête! Il n'y a pas lieu de se plaindre.

LA FLÈCHE.

Cela est vrai.

Mais, comme ledit prêteur n'a pas chez lui la somme dont il est question, et que pour faire plaisir à l'emprunteur il est contraint lui-même de l'emprunter d'un autre sur le pied du denier cinq<sup>1</sup>, il conviendra que ledit premier emprunteur paye cet intérêt, sans préjudice du reste, attendu que ce n'est que pour l'obliger que ledit prêteur s'engage à cet emprunt.

CLÉANTE.

Comment diable! Quel juif, quel arabe est-ce là? C'est plus qu'au denier quatre<sup>2</sup>.

LA FLÈCHE.

Il est vrai, c'est ce que j'ai dit. Vous avez à voir là-dessus.

CLÉANTE.

Que veux-tu que je voie? J'ai besoin d'argent, et il faut bien que je consente à tout.

LA FLÈCHE.

C'est la réponse que j'ai faite.

CLÉANTE.

Il y a encore quelque chose?

LA FLÈCHE.

Ce n'est plus qu'un petit article.

Des quinze mille francs qu'on demande, le prêteur ne pourra compter en argent que douze mille livres, et, pour les mille écus restants, il faudra que l'emprunteur prenne les hardes, nippes et bijoux dont s'ensuit le mémoire, et que ledit prêteur a mis de bonne foi au plus modique prix qu'il lui a été possible.

CLÉANTE.

Que veut dire cela?

LA FLÈCHE.

Écoutez le mémoire.

Premièrement, un lit de quatre pieds, à bandes de point de Hongrie, appliquées fort proprement sur un drap de couleur d'olive, avec six chaises, et la courtépointe de même, le tout bien conditionné et doublé d'un petit taffetas changeant rouge et bleu.

Plus un pavillon<sup>3</sup> à queue, d'une bonne serge d'Aumale rose sèche, avec le molet<sup>4</sup> et les franges de soie.

1. *Le denier cinq*, vingt pour cent.

2. *Au denier quatre*, vingt-cinq pour cent.

3. *Pavillon*, tour de lit plissé par en haut, et qu'on suspend au plancher.

4. *Molet*, petite frange à garnir les meubles. Ce mot paraît faire ici double emploi avec les franges, qui sont aussi mentionnées.

CLÉANTE.

Que veut-il que je fasse de cela?

LA FLÈCHE.

Attendez.

Plus une tenture de tapisserie des *Amours de Gombaut et de Macée*<sup>1</sup>.

Plus une grande table de bois de noyer, à douze colonnes ou piliers tournés, qui se tire par les deux bouts, et garnie par le dessous de ses six escabelles.

CLÉANTE.

Qu'ai-je affaire, morbleu?...

LA FLÈCHE.

Donnez-vous patience.

Plus trois gros mousquets tout garnis de nacre de perles, avec les trois fourchettes<sup>2</sup> assortissantes.

Plus un fourneau de brique, avec deux cornues et trois récipients, fort utiles à ceux qui sont curieux de distiller.

CLÉANTE.

J'enrage!

LA FLÈCHE.

Doucement.

Plus un luth de Bologne garni de toutes ses cordes, ou peu s'en faut.

Plus un trou-madame et un damier, avec un jeu de l'Oie renouvelé des Grecs, fort propres à passer le temps lorsque l'on n'a que faire.

Plus une peau d'un lézard de trois pieds et demi remplie de foin, curiosité agréable pour pendre au plancher d'une chambre.

Le tout, ci-dessus mentionné, valant loyalement plus de quatre mille cinq cents livres, et rabaisé à la valeur de mille écus par la discrétion du prêteur.

CLÉANTE.

Que la peste l'étouffe avec sa discrétion, le traître, le bourreau qu'il est! A-t-on jamais parlé d'une usure semblable? et n'est-il pas content du furieux intérêt qu'il exige, sans vouloir encore m'obliger à prendre pour trois mille livres les vieux rogatons qu'il ramasse? Je n'aurai pas deux cents écus de tout cela; et cependant il faut bien me résoudre à consentir à ce qu'il veut, car il est en état de me faire tout accepter, et il me tient, le scélérat, le poignard sur la gorge.

1. *Gombaut et Macée*, deux personnages d'une pastorale, dont les amours ont souvent servi de sujet à des tapisseries.

2. *Fourchette*, instrument fourchu sur lequel on appuyait le mousquet pour tirer.



LA FLÈCHE.

Je vous vois, Monsieur, ne vous en déplaît, dans le grand chemin justement que tenait Panurge pour se ruiner, prenant argent d'avance, achetant cher, vendant à bon marché, et mangeant son blé en herbe.

CLÉANTE.

Que veux-tu que j'y fasse ? Voilà où les jeunes gens sont réduits par la maudite avarice des pères ; et on s'étonne, après cela, que les fils souhaitent qu'ils meurent.

LA FLÈCHE.

Il faut avouer que le vôtre animerait contre sa vilénie le plus posé homme du monde. Je n'ai pas, Dieu merci, les inclinations fort patibulaires, et, parmi mes confrères que je vois se mêler de beaucoup de petits commerces, je sais tirer adroitement mon épingle du jeu, et me démêler prudemment de toutes les galanteries qui sentent tant soit peu l'échelle ; mais, à vous dire vrai, il me donnerait, par ses procédés, des tentations de le voler, et je croirais, en le volant, faire une action méritoire.

CLÉANTE.

Donne-moi un peu ce mémoire, que je le voie encore.

## SCÈNE II.

MAITRE SIMON, HARPAGON, CLÉANTE, LA FLÈCHE.

MAITRE SIMON.

Oui, Monsieur, c'est un jeune homme qui a besoin d'argent. Ses affaires le pressent d'en trouver, et il en passera par tout ce que vous en prescrirez.

HARPAGON.

Mais croyez-vous, Maître Simon, qu'il n'y ait rien à périlcliter, et savez-vous le nom, les biens et la famille de celui pour qui vous parlez ?

MAITRE SIMON.

Non, je ne puis pas bien vous en instruire à fond, et ce n'est que par aventure que l'on m'a adressé à lui ; mais vous serez de toutes choses éclairci par lui-même, et son homme m'a assuré que vous serez content quand vous le connaîtrez. Tout ce que je saurais vous dire, c'est que sa famille est fort riche, qu'il n'a plus de mère déjà, et qu'il s'obligera, si vous voulez, que son père mourra avant qu'il soit huit mois.

HARPAGON.

C'est quelque chose que cela. La charité, Maître Simon,

nous oblige à faire plaisir aux personnes lorsque nous le pouvons.

MAITRE SIMON.

Cela s'entend.

LA FLÈCHE, *bas à Cléante.*

Que veut dire ceci? Notre maître Simon qui parle à votre père!

CLÉANTE, *bas à La Flèche.*

Lui aurait-on appris qui je suis? et serais-tu pour nous trahir?

MAITRE SIMON.

Ah! ah! vous êtes bien pressés! Qui vous a dit que c'était céans? (*A Harpagon*). Ce n'est pas moi, Monsieur, au moins, qui leur ai découvert votre nom et votre logis. Mais, à mon avis, il n'y a pas grand mal à cela : ce sont des personnes discrètes, et vous pouvez ici vous expliquer ensemble.

HARPAGON.

Comment?

MAITRE SIMON.

Monsieur est la personne qui veut vous emprunter les quinze mille livres dont je vous ai parlé.

HARPAGON.

Comment! pendard, c'est toi qui t'abandonnes à ces coupables extrémités!

CLÉANTE.

Comment! mon père, c'est vous qui vous portez à ces honteuses actions!

(*Maître Simon et La Flèche sortent*).

HARPAGON.

C'est toi qui te veux ruiner par des emprunts si condamnables!

CLÉANTE.

C'est vous qui cherchez à vous enrichir par des usures si criminelles!

HARPAGON.

Oses-tu bien, après cela, paraître devant moi?

CLÉANTE.

Osez-vous bien, après cela, vous présenter aux yeux du monde?

HARPAGON.

N'as-tu point de honte, dis-moi, d'en venir à ces débauches-là, de te précipiter dans des dépenses effroyables, et de faire une honteuse dissipation du bien que tes parents t'ont amassé avec tant de sueurs?

CLÉANTE.

Ne rougissez-vous point de déshonorer votre condition par les commerces que vous faites, de sacrifier gloire et

réputation au désir insatiable d'entasser écu sur écu, et de renchérir, en fait d'intérêts, sur les plus infâmes subtilités qu'aient jamais inventées les plus célèbres usuriers.

HARPAGON.

Ote-toi de mes yeux, coquin, ôte-toi de mes yeux.

CLÉANTE.

Qui est plus criminel, à votre avis, ou celui qui achète un argent dont il a besoin, ou bien celui qui vole un argent dont il n'a que faire ?

HARPAGON.

Retire-toi, te dis-je, et ne m'échauffe pas les oreilles. (*Seul*). Je ne suis pas fâché de cette aventure, et ce m'est un avis de tenir l'œil plus que jamais sur toutes ses actions.

### SCÈNE III.

FROSINE, HARPAGON.

FROSINE.

Monsieur...

HARPAGON.

Attendez un moment. Je vais revenir vous parler. (*A part*). Il est à propos que je fasse un petit tour à mon argent.

### SCÈNE IV.

LA FLÈCHE, FROSINE.

LA FLÈCHE.

L'aventure est tout à fait drôle. Il faut bien qu'il ait quelque part un ample magasin de hardes, car nous n'avons rien reconnu au mémoire que nous avons.

FROSINE.

Hé! c'est toi, mon pauvre La Flèche! D'où vient cette rencontre?

LA FLÈCHE.

Ah! ah! c'est toi, Frosine? Que viens-tu faire ici?

FROSINE.

Ce que je fais partout ailleurs : m'entremettre d'affaires, me rendre serviable aux gens, et profiter du mieux qu'il m'est possible des petits talents que je puis avoir. Tu sais que dans ce monde il faut vivre d'adresse, et qu'aux personnes comme moi le Ciel n'a donné d'autres rentes que l'intrigue et que l'industrie.



LA FLÈCHE.

As-tu quelque négoce avec le patron du logis?

FROSINE.

Oui, je traite pour lui quelque petite affaire dont j'espère une récompense.

LA FLÈCHE.

De lui ? Ah ! ma foi, tu seras bien fine si tu en tires quelque chose, et je te donne avis que l'argent céans est fort cher.

FROSINE.

Il y a de certains services qui touchent merveilleusement.

LA FLÈCHE.

Je suis votre valet, et tu ne connais pas encore le seigneur Harpagon. Le seigneur Harpagon est de tous les humains l'humain le moins humain, le mortel de tous les mortels le plus dur et le plus serré. Il n'est point de service qui pousse sa reconnaissance jusqu'à lui faire ouvrir les mains. De la louange, de l'estime, de la bienveillance en paroles et de l'amitié, tant qu'il vous plaira ; mais de l'argent, point d'affaires. Il n'est rien de plus sec et de plus aride que ses bonnes grâces et ses caresses, et *donner* est un mot pour qui il a tant d'aversion qu'il ne dit jamais : *Je vous donne*, mais : *Je vous prête le bonjour*.

FROSINE.

Mon Dieu, je sais l'art de traire les hommes. J'ai le secret de m'ouvrir leur tendresse, de chatouiller leurs cœurs, de trouver les endroits par où ils sont sensibles.

LA FLÈCHE.

Bagatelles ici ! Je te défie d'attendrir, du côté de l'argent, l'homme dont il est question. Il est Turc là-dessus, mais d'une turquerie à désespérer tout le monde ; et l'on pourrait crever qu'il n'en branlerait pas. En un mot, il aime l'argent plus que réputation, qu'honneur et que vertu, et la vue d'un demandeur lui donne des convulsions. C'est le frapper par son endroit mortel, c'est lui percer le cœur, c'est lui arracher les entrailles ; et si... Mais il revient, je me retire.

## SCÈNE V.

HARPAGON, FROSINE.

HARPAGON.

Tout va comme il faut. Hé bien ! qu'est-ce, Frosine ?

FROSINE.

Ah! mon Dieu! que vous vous portez bien! et que vous avez là un vrai visage de santé!

HARPAGON.

Qui? moi?

FROSINE.

Jamais je ne vous vis un teint si frais et si gaillard.

HARPAGON.

Tout de bon?

FROSINE.

Comment! vous n'avez de votre vie été si jeune que vous êtes, et je vois des gens de vingt-cinq ans qui sont plus vieux que vous.

HARPAGON.

Cependant, Frosine, j'en ai soixante bien comptés.

FROSINE.

Hé bien! qu'est-ce que cela, soixante ans? Voilà bien de quoi! C'est la fleur de l'âge cela, et vous entrez maintenant dans la belle saison de l'homme.

HARPAGON.

Il est vrai; mais vingt années de moins pourtant ne me feraient point de mal, que je crois.

FROSINE.

Vous moquez-vous? Vous n'avez pas besoin de cela, et vous êtes d'une pâte à vivre jusques à cent ans.

HARPAGON.

Tu le crois?

FROSINE.

Assurément. Vous en avez toutes les marques. Tenez-vous un peu. O que voilà bien là, entre vos deux yeux, un signe de longue vie!

HARPAGON.

Tu te connais à cela?

FROSINE.

Sans doute. Montrez-moi votre main. Ah! mon Dieu! quelle ligne de vie!

HARPAGON.

Comment?

FROSINE.

Ne voyez-vous pas jusqu'où va cette ligne-là?

HARPAGON.

Hé bien! qu'est-ce que cela veut dire?

FROSINE.

Par ma foi, je disais cent ans, mais vous passerez les six-vingts.

HARPAGON.

Est-il possible?

FROSINE.

Il faudra vous assommer, vous dis-je, et vous mettrez en terre et vos enfants et les enfants de vos enfants.

HARPAGON.

Tant mieux ! Comment va notre affaire ?

FROSINE.

Faut-il le demander ? et me voit-on mêler de rien dont je ne vienne à bout ? J'ai surtout pour les mariages un talent merveilleux. Il n'est point de parti au monde que je ne trouve en peu de temps le moyen d'accoupler, et je crois, si je me l'étais mis en tête, que je marierais le Grand Turc avec la République de Venise. Il n'y avait pas sans doute de si grandes difficultés à cette affaire-ci. Comme j'ai commerce chez elles, je les ai à fond l'une et l'autre entretenues de vous, et j'ai dit à la mère le dessein que vous aviez conçu pour Mariane, à la voir passer dans la rue et prendre l'air à sa fenêtre.

HARPAGON.

Qui a fait réponse <sup>1</sup>...

FROSINE.

Elle a reçu la proposition avec joie ; et, quand je lui ai témoigné que vous souhaitiez fort que sa fille assistât ce soir au contrat de mariage qui se doit faire de la vôtre, elle y a consenti sans peine, et me l'a confiée pour cela.

HARPAGON.

C'est que je suis obligé, Frosine, de donner à souper au seigneur Anselme, et je serai bien aise qu'elle soit du régal.

FROSINE.

Vous avez raison. Elle doit, après dîner, rendre visite à votre fille, d'où elle fait son compte d'aller faire un tour à la foire, pour venir ensuite au souper.

HARPAGON.

Eh bien ! elles iront ensemble dans mon carrosse que je leur prêterai.

FROSINE.

Voilà justement son affaire.

HARPAGON.

Mais, Frosine, as-tu entretenu la mère touchant le bien qu'elle peut donner à sa fille ? Lui as-tu dit qu'il fallait qu'elle s'aidât un peu, qu'elle fit quelque effort, qu'elle se saignât pour une occasion comme celle-ci ? Car encore

1. C'est à tort que plusieurs éditeurs ont mis un point d'interrogation après *qui a fait réponse*. Harpagon ne pose pas ici de question à Frosine, dont il continue la phrase, le *qui* se rapportant à la mère de Mariane.



n'épouse-t-on point une fille sans qu'elle apporte quelque chose.

FROSINE.

Comment ! c'est une fille qui vous apportera douze mille livres de rente.

HARPAGON.

Douze mille livres de rente ?

FROSINE.

Oui. Premièrement, elle est nourrie et élevée dans une grande épargne de bouche. C'est une fille accoutumée à vivre de salade, de lait, de fromage et de pommes, et à laquelle par conséquent il ne faudra ni table bien servie, ni consommés exquis, ni orges mondés perpétuels, ni les autres délicatesses qu'il faudrait pour une autre femme ; et cela ne va pas à si peu de chose qu'il ne monte bien tous les ans à trois mille francs pour le moins. Outre cela, elle n'est curieuse que d'une propreté fort simple, et n'aime point les superbes habits, ni les riches bijoux, ni les meubles somptueux, où donnent ses pareilles avec tant de chaleur ; et cet article-là vaut plus de quatre mille livres par an. De plus, elle a une aversion horrible pour le jeu, ce qui n'est pas commun aux femmes d'aujourd'hui ; et j'en sais une de nos quartiers qui a perdu, à trente et quarante, vingt mille francs cette année ! Mais n'en prenons rien que le quart. Cinq mille francs au jeu par an, et quatre mille francs en habits et bijoux, cela fait neuf mille livres ; et mille écus que nous mettons pour la nourriture, ne voilà-t-il pas par année vos douze mille francs bien comptés ?

HARPAGON.

Oui, cela n'est pas mal ; mais ce compte-là n'est rien de réel.

FROSINE.

Pardonnez-moi. N'est-ce pas quelque chose de réel que de vous apporter en mariage une grande sobriété, l'héritage d'un grand amour de simplicité de parure, et l'acquisition d'un grand fonds de haine pour le jeu ?

HARPAGON.

C'est une raillerie que de vouloir me constituer son dot<sup>1</sup> de toutes les dépenses qu'elle ne fera point. Je n'irai pas donner quittance de ce que je ne reçois pas, et il faut bien que je touche quelque chose.

FROSINE.

Mon Dieu ! vous toucherez assez, et elles m'ont parlé

1. *Dot* était alors des deux genres, mais c'était pourtant le féminin qui prévalait.

d'un certain pays où elles ont du bien dont vous serez le maître.

HARPAGON.

Il faudra voir cela. Mais, Frosine, il y a encore une chose qui m'inquiète. La fille est jeune, comme tu vois, et les jeunes gens d'ordinaire n'aiment que leurs semblables et ne cherchent que leur compagnie. J'ai peur qu'un homme de mon âge ne soit pas de son goût, et que cela ne vienne à produire chez moi certains petits désordres qui ne m'accommoderaient pas.

FROSINE.

Ah ! que vous la connaissez mal ! C'est encore une particularité que j'avais à vous dire. Elle a une aversion épouvantable pour tous les jeunes gens, et n'a de l'amour que pour les vieillards.

HARPAGON.

Elle ?

FROSINE.

Oui, elle. Je voudrais que vous l'eussiez entendue parler là-dessus. Elle ne peut souffrir du tout la vue d'un jeune homme ; mais elle n'est point plus ravie, dit-elle, que lorsqu'elle peut voir un beau vieillard avec une barbe majestueuse. Les plus vieux sont pour elle les plus charmants, et je vous avertis de n'aller pas vous faire plus jeune que vous êtes. Elle veut tout au moins que l'on soit sexagénaire ; et il n'y a pas quatre mois encore qu'étant prête d'être mariée, elle rompit tout net le mariage sur ce que son amant fit voir qu'il n'avait que cinquante-six ans, et qu'il ne prit point de lunettes pour signer le contrat.

HARPAGON.

Sur cela seulement ?

FROSINE.

Oui. Elle dit que ce n'est pas contentement pour elle que cinquante-six ans, et surtout elle est pour les nez qui portent des lunettes.

HARPAGON.

Certes, tu me dis là une chose toute nouvelle.

FROSINE.

Cela va plus loin qu'on ne vous peut dire. On lui voit dans sa chambre quelques tableaux et quelques estampes ; mais que pensez-vous que ce soit ? Des Adonis ? des Céphales ? des Pâris et des Apollons ? Non. De beaux portraits de Saturne, du roi Priam, du vieux Nestor, et du bon père Anchise sur les épaules de son fils.

HARPAGON.

Cela est admirable ! Voilà ce que je n'aurais jamais pensé, et je suis bien aise d'apprendre qu'elle est de cette humeur.



En effet, si j'avais été femme, je n'aurais point aimé les jeunes hommes.

FROSINE.

Je le crois bien. Voilà de belles drogues que des jeunes gens, pour les aimer ! Ce sont de beaux morveux, de beaux godelureaux, pour donner envie de leur peau ! et je voudrais bien savoir quel ragoût il y a à eux !

HARPAGON.

Pour moi, je n'y en comprends point, et je ne sais pas comment il y a des femmes qui les aiment tant.

FROSINE.

Il faut être folle fièffée. Trouver la jeunesse aimable ! Est-ce avoir le sens commun ? Sont-ce des hommes que de jeunes blondins ? et peut-on s'attacher à ces animaux-là ?

HARPAGON.

C'est ce que je dis tous les jours, avec leur ton de poule laitée<sup>1</sup> et leurs trois petits brins de barbe relevés en barbe de chat, leurs perruques d'étoupes, leurs hauts-de-chausses tout tombants, et leurs estomacs débraillés.

FROSINE.

Et cela est bien bâti auprès d'une personne comme vous ! Voilà un homme cela ! Il y a là de quoi satisfaire à la vue, et c'est ainsi qu'il faut être fait et vêtu pour donner de l'amour.

HARPAGON.

Tu me trouves bien ?

FROSINE.

Comment ! vous êtes à ravir, et votre figure est à peindre. Tournez-vous un peu, s'il vous plaît. Il ne se peut pas mieux. Que je vous voie marcher. Voilà un corps taillé, libre et dégagé comme il faut, et qui ne marque aucune incommodité.

HARPAGON.

Je n'en ai pas de grandes, Dieu merci ! Il n'y a que ma fluxion qui me prend de temps en temps.

FROSINE.

Cela n'est rien. Votre fluxion ne vous sied point mal, et vous avez grâce à tousser.

HARPAGON.

Dis-moi un peu. Mariane ne m'a-t-elle point encore vu ? n'a-t-elle point pris garde à moi en passant ?

FROSINE.

Non. Mais nous nous sommes fort entretenues de vous. Je lui ai fait un portrait de votre personne, et je n'ai pas

1. Poule laitée, synonyme d'homme sans vigueur.



manqué de lui vanter votre mérite et l'avantage que ce lui serait d'avoir un mari comme vous.

HARPAGON.

Tu as bien fait, et je t'en remercie.

FROSINE.

J'aurais, Monsieur, une petite prière à vous faire. (*Il prend un air sévère*). J'ai un procès que je suis sur le point de perdre, faute d'un peu d'argent, et vous pourriez facilement me procurer le gain de ce procès si vous aviez quelque bonté pour moi. Vous ne sauriez croire le plaisir qu'elle aura de vous voir. (*Il reprend un air gai*). Ah ! que vous lui plairez ! et que votre fraise à l'antique fera sur son esprit un effet admirable ! Mais, surtout, elle sera charmée de votre haut-de-chausses attaché au pourpoint avec des aiguillettes. C'est pour la rendre folle de vous, et un amant aiguilleté sera pour elle un ragoût merveilleux.

HARPAGON.

Certes, tu me ravis de me dire cela.

FROSINE.

En vérité, Monsieur, ce procès m'est d'une conséquence tout à fait grande. (*Il reprend son visage sévère*). Je suis ruinée si je le perds, et quelque petite assistance me rétablirait mes affaires. Je voudrais que vous eussiez vu le ravissement où elle était à m'entendre parler de vous. (*Il reprend un air gai*). La joie éclatait dans ses yeux au récit de vos qualités, et je l'ai mise enfin dans une impatience extrême de voir ce mariage entièrement conclu.

HARPAGON.

Tu m'as fait grand plaisir, Frosine, et je t'en ai, je te l'avoue, toutes les obligations du monde.

FROSINE.

Je vous prie, Monsieur, de me donner le petit secours que je vous demande. (*Il reprend son sérieux*). Cela me mettra sur pied, et je vous en serai éternellement obligée.

HARPAGON.

Adieu, je vais achever mes dépêches.

FROSINE.

Je vous assure, Monsieur, que vous ne sauriez jamais me soulager dans un plus grand besoin.

HARPAGON.

Je mettrai ordre que mon carrosse soit tout prêt pour vous mener à la foire.

FROSINE.

Je ne vous importunerai pas si je ne m'y voyais forcée par la nécessité.

HARPAGON.

Et j'aurai soin qu'on soupe de bonne heure pour ne vous point faire malades.

FROSINE.

Ne me refusez pas la grâce dont je vous sollicite. Vous ne sauriez croire, Monsieur, le plaisir que...

HARPAGON.

Je m'en vais. Voilà qu'on m'appelle. Jusqu'à tantôt.

FROSINE, *seule*.

Que la fièvre te serre, chien de vilain, à tous les diables ! Le ladre a été ferme à toutes mes attaques ; mais il ne me faut pas pourtant quitter la négociation, et j'ai l'autre côté, en tous cas, d'où je suis assurée de tirer bonne récompense.

FIN DU SECOND ACTE.

## ACTE III

---

### SCÈNE PREMIÈRE.

HARPAGON, CLÉANTE, ÉLISE, VALÈRE,  
DAME CLAUDE,  
MAITRE JACQUES, BRINDAVOINE,  
LA MERLUCHE.

HARPAGON.

Allons, venez çà tous, que je vous distribue mes ordres pour tantôt, et règle à chacun son emploi. Approchez, dame Claude. Commençons par vous. (*Elle tient un balai*). Bon, vous voilà les armes à la main. Je vous commets au soin de nettoyer partout, et surtout prenez garde de ne point<sup>1</sup> frotter les meubles trop fort, de peur de les user. Outre cela, je vous constitue, pendant le souper, au gouvernement des bouteilles; et, s'il s'en écarte quelqu'une et qu'il se casse quelque chose, je m'en prendrai à vous et le rabattrai sur vos gages.

MAITRE JACQUES, à part.

Châtiment politique.

HARPAGON.

Allez... Vous, Brindavoine, et vous, La Merluce, je vous établis dans la charge de rincer les verres et de donner à boire, mais seulement lorsque l'on aura soif, et non pas selon la coutume de certains impertinents de laquais qui viennent provoquer les gens, et les faire aviser de boire lorsqu'on n'y songe pas. Attendez qu'on vous en demande plus d'une fois, et vous ressouvenez de porter toujours beaucoup d'eau.

MAITRE JACQUES, à part.

Oui; le vin pur monte à la tête.

LA MERLUCHE.

Quitterons-nous nos siquenilles<sup>2</sup>, Monsieur?

1. *Ne point*, qui est en trop, se trouve bien dans le texte.

2. *Siquenilles*, pour *souquenilles*, qu'on trouve dans les éditions suivantes.



HARPAGON.

Oui, quand vous verrez venir les personnes; et gardez bien de gâter vos habits.

BRINDAVOINE.

Vous savez bien, Monsieur, qu'un des devants de mon pourpoint est couvert d'une grande tache de l'huile de la lampe.

LA MERLUCHE.

Et moi, Monsieur, que j'ai mon haut-de-chausses tout troué par derrière, et qu'on me voit, révérence parler...

HARPAGON.

Paix! Rangez cela adroitement du côté de la muraille, et présentez toujours le devant au monde. (*Harpagon met son chapeau au-devant de son pourpoint pour montrer à Brinda-voine comment il doit faire pour cacher la tache d'huile*). Et vous, tenez toujours votre chapeau ainsi, lorsque vous servirez. Pour vous, ma fille, vous aurez l'œil sur ce que l'on desservira, et prendrez garde qu'il ne s'en fasse aucun dégât. Cela sied bien aux filles. Mais cependant préparez-vous à bien recevoir ma maîtresse, qui vous doit venir visiter et vous mener avec elle à la foire. Entendez-vous ce que je vous dis?

ELISE.

Oui, mon père.

HARPAGON.

Et vous, mon fils le damoiseau<sup>1</sup>, à qui j'ai la bonté de pardonner l'histoire de tantôt, ne vous allez pas aviser non plus de lui faire mauvais visage.

CLÉANTE.

Moi, mon père? mauvais visage? Et par quelle raison?

HARPAGON.

Mon Dieu, nous savons le train des enfants dont les pères se remarient, et de quel œil ils ont coutume de regarder ce qu'on appelle belle-mère. Mais, si vous souhaitez que je perde le souvenir de votre dernière fredaine, je vous recommande surtout de régaler d'un bon visage cette personne-là, et de lui faire enfin tout le meilleur accueil qu'il vous sera possible.

CLÉANTE.

À vous dire le vrai, mon père, je ne puis pas vous promettre d'être bien aise qu'elle devienne ma belle-mère. Je mentirais si je vous le disais; mais, pour ce qui est de la bien recevoir et de lui faire bon visage, je vous promets de vous obéir ponctuellement sur ce chapitre.

1. Dans certaines éditions, Harpagon répond à Elise: *Oui, nigaude*, avant de s'adresser à Cléante.

HARPAGON.

Prenez-y garde au moins.

CLÉANTE.

Vous verrez que vous n'aurez pas sujet de vous en plaindre.

HARPAGON.

Vous ferez sagement. Valère, aide-moi à ceci. Or çà, Maître Jacques, approchez-vous; je vous ai gardé pour le dernier.

MAITRE JACQUES.

Est-ce à votre cocher, Monsieur, ou bien à votre cuisinier que vous voulez parler? car je suis l'un et l'autre.

HARPAGON.

C'est à tous les deux.

MAITRE JACQUES.

Mais à qui des deux le premier?

HARPAGON.

Au cuisinier.

MAITRE JACQUES.

Attendez donc, s'il vous plaît.

*(Il ôte sa casaque de cocher et paraît vêtu en cuisinier).*

HARPAGON.

Quelle diantre de cérémonie est-ce là?

MAITRE JACQUES.

Vous n'avez qu'à parler.

HARPAGON.

Je me suis engagé, Maître Jacques, à donner ce soir à souper.

MAITRE JACQUES.

Grande merveille!

HARPAGON.

Dis-moi un peu, nous feras-tu bonne chère?

MAITRE JACQUES.

Oui, si vous me donnez bien de l'argent.

HARPAGON.

Que diable! toujours de l'argent! Il semble qu'ils n'aient autre chose à dire: de l'argent, de l'argent, de l'argent! Ah! ils n'ont que ce mot à la bouche, de l'argent! Toujours parler d'argent! Voilà leur épée de chevet<sup>1</sup>, de l'argent!

VALÈRE.

Je n'ai jamais vu de réponse plus impertinente que celle-là. Voilà une belle merveille que de faire bonne chère avec

1. L'épée de chevet est celle que l'on met la nuit sous son chevet, dont on se sert habituellement, et, par métaphore, le mot ou la phrase qu'on a toujours à la bouche.



bien de l'argent ! C'est une chose la plus aisée du monde, et il n'y a si pauvre esprit qui n'en fit bien autant ; mais, pour agir en habile homme, il faut parler de faire bonne chère avec peu d'argent.

MAITRE JACQUES.

Bonne chère avec peu d'argent ?

VALÈRE.

Oui.

MAITRE JACQUES.

Par ma foi, Monsieur l'intendant, vous nous obligerez de nous faire voir ce secret, et de prendre mon office de cuisinier : aussi bien vous mêlez-vous céans d'être le factoton<sup>1</sup>.

HARPAGON.

Taisez-vous. Qu'est-ce qu'il nous faudra ?

MAITRE JACQUES.

Voilà monsieur votre intendant qui vous fera bonne chère pour peu d'argent.

HARPAGON.

Haye ! Je veux que tu me répondes.

MAITRE JACQUES.

Combien serez-vous de gens à table ?

HARPAGON.

Nous serons huit ou dix ; mais il ne faut prendre que huit. Quand il y a à manger pour huit, il y en a bien pour dix.

VALÈRE.

Cela s'entend.

MAITRE JACQUES.

Eh bien, il faudra quatre grands potages et cinq assiettes. Potages... Entrées...

HARPAGON.

Que diable ! voilà pour traiter toute une ville entière !

MAITRE JACQUES.

Rôt...

HARPAGON, *en lui mettant la main sur la bouche.*  
Ah ! traître, tu manges tout mon bien !

MAITRE JACQUES.

Entremets...

HARPAGON.

Encore ?

VALÈRE.

Est-ce que vous avez envie de faire crever tout le monde ? et Monsieur a-t-il invité des gens pour les assassiner à force

1. *Factoton* est écrit ici comme on le prononçait.



de mangeaille ? Allez-vous-en lire un peu les préceptes de la santé, et demander aux médecins s'il y a rien de plus préjudiciable à l'homme que de manger avec excès.

HARPAGON.

Il a raison.

VALÈRE.

Apprenez, Maître Jacques, vous et vos pareils, que c'est un coupé-gorge qu'une table remplie de trop de viandes ; que, pour se bien montrer ami de ceux que l'on invite, il faut que la frugalité règne dans les repas qu'on donne, et que, suivant le dire d'un ancien, *il faut manger pour vivre, et non pas vivre pour manger.*

HARPAGON.

Ah ! que cela est bien dit ! Approche, que je t'embrasse pour ce mot. Voilà la plus belle sentence que j'aie entendu de ma vie. *Il faut vivre pour manger, et non pas manger pour vi.....* Non, ce n'est pas cela. Comment est-ce que tu dis ?

VALÈRE.

*Qu'il faut manger pour vivre, et non pas vivre pour manger.*

HARPAGON.

Oui. Entends-tu ? Qui est le grand homme qui a dit cela ?

VALÈRE.

Je ne me souviens pas maintenant de son nom.

HARPAGON.

Souviens-toi de m'écrire ces mots. Je les veux faire graver en lettres d'or sur la cheminée de ma salle.

VALÈRE.

Je n'y manquerai pas. Et, pour votre souper, vous n'avez qu'à me laisser faire. Je réglerai tout cela comme il faut.

HARPAGON.

Fais donc.

MAITRE JACQUES.

Tant mieux, j'en aurai moins de peine.

HARPAGON.

Il faudra de ces choses dont on ne mange guère, et qui rassasient d'abord : quelque bon haricot bien gras, avec quelque pâté en pot bien garni de marrons. Là, que cela foisonne.

VALÈRE.

Reposez-vous sur moi.

HARPAGON.

Maintenant, Maître Jacques, il faut nettoyer mon carrosse.

MAITRE JACQUES.

Attendez. Ceci s'adresse au cocher. (*Il remet sa casaque.*)  
Vous dites...

HARPAGON.

Qu'il faut nettoyer mon carrosse, et tenir mes chevaux tout prêts pour conduire à la foire.

MAITRE JACQUES.

Vos chevaux, Monsieur? Ma foi, ils ne sont point du tout en état de marcher. Je ne vous dirai point qu'ils sont sur la litière: les pauvres bêtes n'en ont point, et ce serait fort mal parler; mais vous leur faites observer des jeûnes si austères que ce ne sont plus rien que des idées ou des fantômes, des façons de chevaux<sup>1</sup>.

HARPAGON.

Les voilà bien malades, ils ne font rien!

MAITRE JACQUES.

Et, pour ne faire rien, Monsieur, est-ce qu'il ne faut rien manger? Il leur vaudrait bien mieux, les pauvres animaux, de travailler beaucoup, de manger de même. Cela me fend le cœur de les voir ainsi exténués, car enfin j'ai une tendresse pour mes chevaux, qu'il me semble que c'est moi-même, quand je les vois pâtir; je m'ôte tous les jours pour eux les choses de la bouche, et c'est être, Monsieur, d'un naturel trop dur que de n'avoir nulle pitié de son prochain.

HARPAGON.

Le travail ne sera pas grand d'aller jusqu'à la foire.

MAITRE JACQUES.

Non, Monsieur, je n'ai pas le courage de les mener, et je ferais conscience de leur donner des coups de fouet en l'état où ils sont. Comment voudriez-vous qu'ils trainassent un carrosse, qu'ils ne peuvent pas se traîner eux-mêmes?

VALÈRE.

Monsieur, j'obligerai le voisin le Picard à se charger de les conduire: aussi bien nous fera-t-il ici besoin<sup>2</sup> pour ap-  
prêter le souper.

MAITRE JACQUES.

Soit. J'aime mieux encore qu'ils meurent sous la main d'un autre que sous la mienne.

VALÈRE.

Maitre Jacques fait bien le raisonnable.

MAITRE JACQUES.

Monsieur l'intendant fait bien le nécessaire.

HARPAGON.

Paix!

MAITRE JACQUES.

Monsieur, je ne saurais souffrir les flatteurs; et je vois que ce qu'il en fait, que ses contrôles perpétuels sur le pain

1. Var.: « que des fantômes ou des façons de chevaux ».

2. *Faire besoin*, c'est-à-dire être utile.



et le vin, le bois, le sel et la chandelle, ne sont rien que pour vous gratter<sup>1</sup> et vous faire sa cour. J'enrage de cela, et je suis fâché tous les jours d'entendre ce qu'on dit de vous : car enfin je me sens pour vous de la tendresse, en dépit que j'en aie ; et, après mes chevaux, vous êtes la personne que j'aime le plus.

HARPAGON.

Pourrais-je savoir de vous, Maître Jacques, ce que l'on dit de moi ?

MAITRE JACQUES.

Oui, Monsieur, si j'étais assuré que cela ne vous fâchât point.

HARPAGON.

Non, en aucune façon.

MAITRE JACQUES.

Pardonnez-moi, je sais fort bien que je vous mettrais en colère.

HARPAGON.

Point du tout ; au contraire, c'est me faire plaisir, et je suis bien aise d'apprendre comme on parle de moi.

MAITRE JACQUES.

Monsieur, puisque vous le voulez, je vous dirai franchement qu'on se moque partout de vous ; qu'on nous jette de tous côtés cent brocards à votre sujet, et que l'on n'est point plus ravi que de vous tenir au cul et aux chausses<sup>2</sup> et de faire sans cesse des contes de votre lésine. L'un dit que vous faites imprimer des almanachs particuliers où vous faites doubler les Quatre-Temps et les Vigiles, afin de profiter des jeûnes où vous obligez votre monde ; l'autre, que vous avez toujours une querelle toute prête à faire à vos vassaux dans le temps des étrennes ou de leur sortie d'avec vous, pour vous trouver une raison de ne leur donner rien. Celui-là compte qu'une fois vous fîtes assigner le chat d'un de vos voisins pour vous avoir mangé un reste d'un gigot de mouton ; celui-ci, que l'on vous surprit une nuit en venant dérober vous-même l'avoine de vos chevaux, et que votre cocher, qui était celui d'avant moi, vous donna dans l'obscurité je ne sais combien de coups de bâton dont vous ne voulûtes rien dire. Enfin, voulez-vous que je vous dise ? on ne saurait aller nulle part où l'on ne vous entende accommoder de toutes pièces. Vous êtes la fable et la risée de tout le monde, et jamais on ne parle de vous que sous les noms d'avare, de ladre, de vilain et de fesse-mathieu.

1. Gratter, flatter, parce que c'est, en effet, chercher à faire plaisir à quelqu'un que de le gratter là où il lui démange.

2. Tenir quelqu'un au cul et aux chausses, c'est le tenir de façon à ne le pas lâcher.



HARPAGON, *en le battant.*

Vous êtes un sot, un maraud, un coquin et un impudent.

MAITRE JACQUES.

Hé bien ! ne l'avais-je pas deviné ? Vous ne m'avez pas voulu croire. Je vous l'avais bien dit que je vous fâcherais de vous dire la vérité.

HARPAGON.

Apprenez à parler.

## SCÈNE II.

MAITRE JACQUES, VALÈRE.

VALÈRE.

A ce que je puis voir, Maître Jacques, on paie mal votre franchise.

MAITRE JACQUES.

Morbleu ! Monsieur le nouveau venu, qui faites l'homme d'importance, ce n'est pas votre affaire. Riez de vos coups de bâton quand on vous en donnera, et ne venez pas rire des miens.

VALÈRE.

Ah ! Monsieur Maître Jacques, ne vous fâchez pas, je vous prie.

MAITRE JACQUES, *à part.*

Il file doux. Je veux faire le brave, et, s'il est assez sot pour me craindre, le frotter quelque peu. (*Haut*). Savez-vous bien, Monsieur le rieur, que je ne ris pas, moi, et que, si vous m'échauffez la tête, je vous ferai rire d'une autre sorte ? (*Maître Jacques pousse Valère jusqu'au bout du théâtre en le menaçant*).

VALÈRE.

Eh ! doucement !

MAITRE JACQUES.

Comment, doucement ? Il ne me plaît pas, moi !

VALÈRE.

De grâce !

MAITRE JACQUES.

Vous êtes un impertinent.

VALÈRE.

Monsieur Maître Jacques !

MAITRE JACQUES.

Il n'y a point de Monsieur Maître Jacques pour un double<sup>4</sup>. Si je prends un bâton, je vous rosserai d'importance.

4. Le double valait deux deniers, ce qui fait la sixième partie d'un sou.